الحج إلى بيت الله الحرام

LE PÈLERINAGE A LA MAISON SACRÉE D'ALLAH

PAR EL HADJ NACIR ED DINE
E. DINET
ET EL HADJ SLIMAN BEN IBRAHIM
BAÂMER

ILLUSTRATIONS
DE E. DINET.

سنة ١٣٤٧

LIBRAIRIE HACHETTE

LE PÈLERINAGE
A LA MAISON SACRÉE
D'ALLAH





Portrait des auteurs.

الحج إلى بيت الله الحرام

LE PÈLERINAGE A LA MAISON SACRÉE D'ALLAH

PAR EL HADJ NACIR ED DINE
E. DINET
ET EL HADJ SLIMAN BEN IBRAHIM
BAÂMER

ILLUSTRATIONS
DE E. DINET.

سنة ١٣٤٧

LIBRAIRIE HACHETTE

Cette édition a été tirée à 1000 exemplaires, sur papier d'Alfa numérotés de 1 à 1000.

EXEMPLAIRE

N° 902

* يا كتاب *



يا تاج حياتين امضيتا في خدمة الادب والفنون الجميلة
والاسلام وفرانسا والجنس الانساني .
يا ابن روحين احداهما هي اليوم ضيفة الله في جنته .
يا نجم طلع اخر عشية ربيع ضئ بشعاعك آفاق
الدنيا الواسعة واقصد في امان الله الامال التي
رامها ناصر الدين وانا . وفي ترقب نوبتي وان كنت ابقى
وحدي لمشاهدة سيرك المنصور فاني متحقق بان روح الفقيد
العزيز من برزخه تقاسمني هذه السعادة

الحاج سليمان بن ابراهيم

Ô LIVRE !

Couronne de deux vies consacrées au culte des Belles Lettres et des Arts, aux bienfaits de l'Islam, de la France et de l'Humanité.

Fils de deux âmes, dont l'une est maintenant l'hôtesse d'Allah dans son Éden.

Étoile du soir de la fin d'un printemps, va éclairer de tes rayons les vastes horizons du monde. Que Dieu t'accompagne vers les buts que mon cher Nasr-ed-Dine et moi nous nous étions proposés. Et, si sur cette terre, en attendant mon tour, je serai seul à suivre ta marche victorieuse, je suis sûr que, là-haut, l'âme du cher disparu aussi partagera avec moi ce bonheur.

EL HADJ SLIMAN BEN IBRAHIM BAÂMER

وَأَذِّن فِي النَّاسِ بِالْحَجِّ يَأْتُوكَ
رِجَالًا وَعَلَىٰ كُلِّ ضَامِرٍ
يَأْتِينَ مِن كُلِّ فَجٍّ عَمِيقٍ

« Et appelle les hommes au pèlerinage, qu'ils viennent vers toi à pied ou sur toute monture élancée ; qu'ils viennent de tous les défilés éloignés. »

(EL CORANE XXII-28.)

LE PÈLERINAGE A LA MAISON SACRÉE D'ALLAH

PRÉFACE

Il n'existe plus, sur la terre, qu'un seul coin absolument interdit à la curiosité des touristes, au prosélytisme des missionnaires et à certaines laideurs que l'Occident a répandues sur le reste du monde [1].

C'est vers ce coin de la terre qu'une fois chaque année se précipitent des nuées de pèlerins, accourant de tous les pays de l'Islam, de façon à se trouver réunis, le neuvième jour du mois de Dzou'l Hidja, autour d'une petite colline rocheuse appelée Arafat et située dans un des déserts les plus brûlants de l'Arabie, aux environs de Mekka.

Rien autre que la foi ne les attire en ce lieu de prière, calciné par les flammes du soleil; mais leur

1. Voir p. 73.

foi est tellement ardente qu'ils ne se soucient aucunement des obstacles et des fatigues terribles qu'ils rencontreront sur leur route.

C'est ce coin de la terre que nous-mêmes nous avons visité cette année pour accomplir le devoir du pèlerinage imposé à tout Musulman. Nous y avons vécu des heures inoubliables et, dans le récit qui va suivre, nous nous efforcerons de faire partager nos émotions, les plus poignantes de notre existence, à nos frères musulmans qui n'ont pas encore éprouvé le bonheur du pèlerinage et à nos lecteurs européens « de bonne volonté ».

Étant de simples pèlerins, et non de doctes écrivains, explorateurs, géographes ou théologiens, nous avons réduit au strict nécessaire les descriptions documentaires des villes, des mosquées et des rites religieux, pour laisser la place aux descriptions inspirées par nos impressions et par nos émotions.

Notre livre n'est donc pas une œuvre de littérateurs ou de savants ; il est l'œuvre de croyants qui n'ont pris aucune note, aucun dessin, aucune photographie pendant leur séjour dans le Territoire Sacré, mais qui ont été tellement bouleversés devant les grandioses cérémonies du pèlerinage et devant les paysages extraordinaires du Hidjaz que le souvenir de ces cérémonies et de ces paysages est resté inaltérablement gravé dans leurs yeux et dans leurs cœurs.

Puisse ce petit livre, en rétablissant la vérité sur le pèlerinage de Mekka, dissiper des malentendus

dangereux pour l'avenir de la paix en Orient et contribuer ainsi, dans une modeste mesure, à l'établissement d'une entente cordiale entre le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, entente que la civilisation a le devoir de réaliser.

Ne sont-ils pas trois frères héritiers au même degré du monothéisme d'Ibrahim (Abraham)? Et les Musulmans ne professent-ils pas déjà la plus grande vénération pour Moïse et pour Jésus?

Le jour où les Juifs et les Chrétiens professeront la même vénération pour Mohammed « un des plus grands hommes qu'ait connus l'histoire[1] *», la paix du Proche-Orient sera définitivement assurée.*

1. D. G. Le Bon, *La civilisation des Arabes.*





Au nom d'Allah, le Clément
le Miséricordieux.

CHAPITRE I

DE BOU SAADA A DJEDDA

NOTRE rêve et notre devoir du pèlerinage vont-ils enfin se réaliser ? Bien des appréhensions nous assaillent à l'instant du départ, mais nous plaçons notre confiance dans l'aide du Tout-Puissant [1].

Ayant quitté Bou Sâada le 2 avril 1929, nous passons par Alger et Marseille. Après une excellente traversée sur l'*Explorateur-Grandidier*, paquebot des Messageries Maritimes, nous débarquons à Suez le 17 du même mois. Aussitôt, nous sommes aux prises avec les formalités interminables et vexatoires auxquelles le gouvernement égyptien oblige les pèlerins, sous la pression d'une puissance européenne qui surveille jalousement toutes les régions voisines du canal. Sans l'extrême obligeance de M. Spiro, vice-con-

1. Nous sommes trois voyageurs : les deux auteurs et El Hadja Bent Aïssa, épouse d'El Hadj Sliman Ben Ibrahim.

sul de France, de M. Lecouflet, agent des Messageries Maritimes à Suez, et de deux amis musulmans nés dans le pays, nous n'aurions jamais pu nous en tirer.

Combien il avait raison, cet ami égyptien qui nous avait recommandé, à notre départ de Marseille : « Surtout n'avouez jamais que vous êtes des pèlerins. » Mais comment dissimuler le but de notre voyage, alors que nous demandions l'autorisation de nous embarquer sur le *Keneh*, bateau de la Ligne Khédiviale réservé aux pèlerins étrangers à l'Égypte.

Au point de vue du confort, le *Keneh* n'est pas irréprochable, mais il est convenable ; la nourriture n'y est pas mauvaise et il ne transporte qu'un nombre raisonnable de pèlerins venus du Nord, de l'Est et de l'Ouest. Parmi ces derniers, nous remarquons un groupe de malheureux Marocains, appartenant à la meilleure société, qui avaient été internés pendant six jours contre tout droit, à Alexandrie, tandis que tous les passagers non musulmans du même navire avaient été laissés en pleine liberté.

Rien à signaler pendant la traversée, si ce n'est que nous lions connaissance avec des pèlerins persans, mésopotamiens, syriens, nedjis, etc., et que nous commençons à jouir de cette touchante fraternité qui unit tous ceux qui se rendent aux deux Villes Sacrées.

Après avoir fait escale au Djebel Thor (Sinaï),

et à Yanbô port d'El Madina, où des centaines de nageurs entourent le bateau, du haut duquel on leur lance des pièces de monnaie, le *Keneh* jette l'ancre le quatrième jour vers onze heures du matin, en face de Djedda, à plusieurs milles de la côte.

L'aspect de la ville, avec ses hautes maisons blanches aux moucharabiehs gris, est assez séduisant ; mais quels obstacles nous en séparent encore. D'immenses bancs de corail, presque tous parallèles au rivage, en interdisent l'approche aux vapeurs du plus faible tonnage. Seuls, les sanbouks à voile peuvent évoluer au milieu de ce dédale de récifs aigus et, après mille zigzags, amener, sur le quai, les passagers, les bagages et les marchandises.

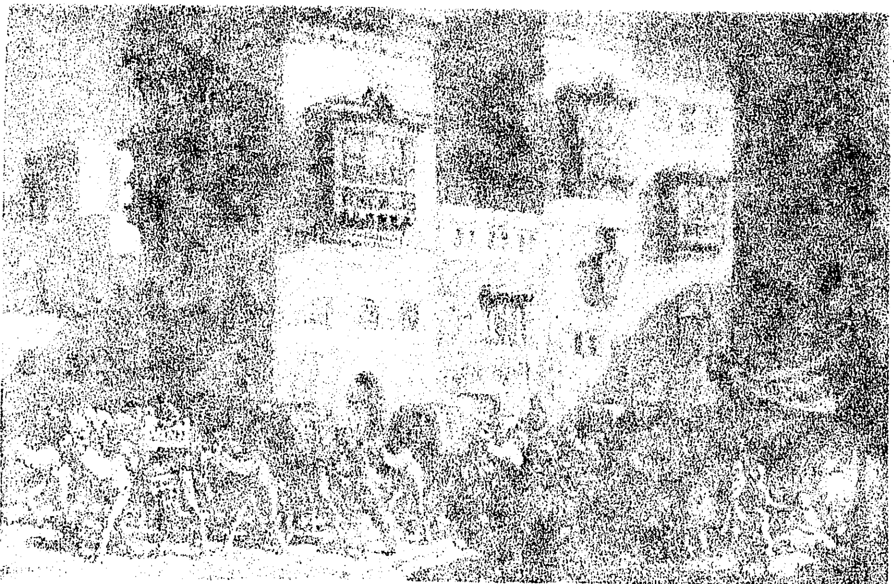
Ils sont extrêmement habiles, les marins de ces sanbouks; mais, quand on songe que le ravitaillement de tout le Hidjaz improductif, avec ses trois grandes villes de Djedda, El Madina et Mekka (qui, à elle seule, au moment du pèlerinage, abrite plus de deux cent mille pèlerins), doit passer par ce port inhospitalier ou par celui de Yanbô, beaucoup moins important, on se dit que ce ravitaillement doit être terriblement imparfait et on s'apprête à supporter les pires privations. Nous verrons dans la suite combien cette prévision est erronée.

Avec des cordes (et au prix de quelles difficultés !), nous parvenons à descendre nos bagages

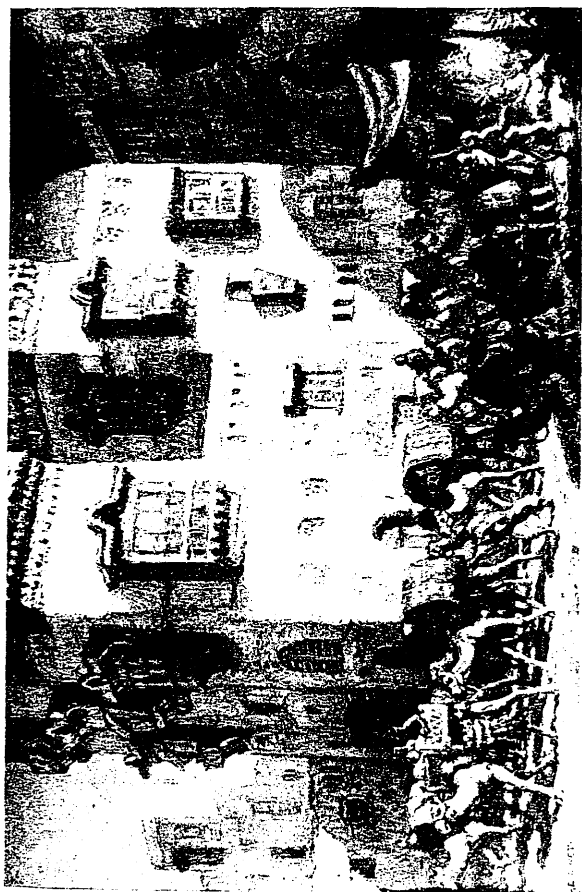
dans un sanbouk où nous prenons place nous-mêmes au milieu d'une foule de pèlerins. Mais la mer étant basse, nous sommes obligés à un second transbordement sur un sanbouk de moindres dimensions dans lequel on doit accumuler tous les bagages d'un seul côté, de façon à le faire naviguer sur le flanc, puis avancer à la perche derrière un marin descendu dans l'eau jusqu'à la ceinture et cherchant un passage au milieu des bancs de sable.

Nous finissons tout de même par aborder sans encombre. C'est alors qu'un grave incident surgit manquant de mettre fin prématurément à notre voyage : l'un de nous, l'orientaliste Dinet, bien qu'ayant embrassé l'Islam depuis quinze ans sous le nom de Nacir Ed Dine, est d'origine européenne, mentionnée sur son passeport, et, pour cette raison, les agents de police du port refusent de le laisser débarquer. Mais son collaborateur Sliman Ben Ibrahim, arabe et musulman de naissance, l'entraîne énergiquement derrière lui, forçant les barrages des agents, qu'il calme par ses véhémentes protestations.

C'est ainsi qu'après avoir été tiraillés en tous sens nous parvenons au bureau d'un haut fonctionnaire du port, auquel nous remettons les lettres de recommandation d'illustres Musulmans qui se portent garants de notre sincérité. Les noms des signataires de ces lettres et ceux de leurs destinataires produisent une impression favo-



DJEDDA : LE DÉPART DES CARAVANES, LA NUIT.



rable ; on nous autorise à loger chez un methouaf [1], dans la ville musulmane, et on nous promet de faire parvenir les lettres à leurs adresses dans le plus bref délai.

Le vice-consul de France, M. Gault, auquel nous rendons visite, est soulagé d'un gros souci en apprenant l'heureuse issue de cette affaire. Mais il ne nous cache pas qu'à son avis nous n'avons aucune chance d'obtenir l'autorisation du pèlerinage, le roi Ibn Sâoud se méfiant de la sincérité des Européens convertis à l'Islam et leur interdisant l'entrée du Territoire Sacré ; et il nous cite des cas exactement semblables au nôtre [2].

Nous rentrons désespérés et nous passons une nuit atroce ; nous ne pouvons fermer l'œil un instant ; un bruit incessant monte de la place sur laquelle s'ouvrent nos moucharabiehs élevés de quelques mètres seulement au-dessus du sol ; et nous assistons au défilé ininterrompu de caravanes d'Hindous et d'Égyptiens dont les chameaux frôlent les murs de notre demeure avec leurs larges *cheqdefs* [3], en s'engageant sur la route de Mekka.

1. On appelle Methouafs à Djedda et à Mekka ceux qui hébergent les pèlerins et qui les guident dans les cérémonies religieuses.

2. Cette interdiction ne pouvait viser que l'auteur européen ; son collaborateur El Hadj Sliman se trouvait naturellement autorisé à faire le pèlerinage comme Arabe et Musulman de naissance ; mais il partageait les angoisses de son ami.

3. Sorte de palanquin à deux litières.

Combien nous envions ces pèlerins trop pauvres pour louer des places en automobiles, mais certains d'arriver le surlendemain dans la Ville Sacrée !

Le jour se lève ; que va-t-il nous apporter? Tout à coup Mohammed Djenni, notre methouaf entre, le visage rayonnant, nous apportant des nouvelles inespérées : nos lettres de recommandation avaient été immédiatement transmises à Mekka ; elles avaient convaincu le gouvernement de notre entière sincérité, et l'éminent ministre des Affaires étrangères, Son Excellence Fouad Bey Hamza venait de téléphoner au quaïmaquam [1] de Djedda qu'il autorisait notre pèlerinage et qu'il recommandait aux autorités de faciliter notre voyage ; et à son tour, le quaïmaquam venait de prévenir notre methouaf en le chargeant de nous annoncer cette heureuse décision.

Nous allons aussitôt porter nos adieux au vice-consul M. G. Gault, qui avait partagé nos angoisses et qui, maintenant prend part à notre joie en véritable ami.

Mais comment trouver des termes capables d'exprimer le degré de notre reconnaissance à l'égard des illustres Musulmans qui ont cru en nous et répondu de nous ?

Puisse ce livre, en rétablissant la vérité et en réfutant les erreurs répandues en Europe sur le

1. Maire ou préfet de la ville.

pèlerinage de Mekka, leur prouver qu'ils ne s'étaient pas trompés à notre sujet.

Prions Sa Majesté le roi Ibn Sâoud, qui nous fit l'honneur de nous inviter au dîner offert par lui aux notables musulmans présents à Mekka, d'agréer l'hommage respectueux de notre sincère admiration pour son œuvre civilisatrice ; et assurons de notre éternelle gratitude l'émir Chekib Arslane, prince des écrivains arabes, Son Excellence Fouad Bey Hamza, ministre des Affaires étrangères, l'émir Abd El Aziz Ben Ibrahim, gouverneur d'El Madina, le cheikh Abd Allah Zanil, quaïmaquam de Djedda, Fouad Bey Salim, ancien ambassadeur de Turquie, Khaled Bey El Hakim, Abd El Baqui Bey El Omari, Mohammed Effendi Ed Daghestami, El Hadj Mahmoud Effendi Sallam, El Hadj Mohammed Derouïch, Abd Er Bahmane Derouïch, Syïed Ahmed Rifaï, et tant d'autres excellents amis d'Égypte, de Syrie, du Hidjaz et du Nedjed, qui nous ont apporté leur aide efficace dans cette circonstance capitale de notre vie.

DE DJEDDA A EL MADINA

Enfin nous voici dans une rapide automobile [1] sur la route d'El Madina, « El Menouora »,

1. Depuis qu'Ibn Sâoud est devenu roi du Hidjaz, d'innombrables automobiles sillonnent les routes, sur lesquelles on ne rencontrait jadis que des caravanes de chameaux.

« l'Illuminée ! » Notre joie est immense, bien que mélangée de quelques appréhensions, car nous venons de pénétrer dans le Territoire Sacré interdit à tout Européen [1].

Du côté des autorités du pays, toute inquiétude a disparu ; leur protection même nous est assurée partout.

Mais il est une autre inquiétude dont nous ne sommes pas délivrés.

Si, lorsque nous pénétrerons dans les sanctuaires vénérés, l'un de nous, l'orientaliste Dinet, est reconnu comme *Roumi*, c'est-à-dire Européen [2], au milieu d'une foule surrexcitée par l'enthousiasme religieux, il courra de terribles dangers, car, dans le tumulte, il lui sera impossible de prouver la sincérité de son islamisation ; son collaborateur lui-même ne pourra faire autre chose que partager son sort, et la police, quelque bien organisée qu'elle soit au Hidjaz, arrivera trop tard [3].

Dinet ne redoute pas la mort dans le Terri-

1. Les consuls et les Européens de Djedda se trouvent pour ainsi dire prisonniers dans la ville, dont ils n'ont pas le droit de sortir. Les Européens islamisés qui ont pu visiter Mekka sont extrêmement rares (Voir p. 138).

2. *Roumi*, Européen ; on dit *Frandji* en Orient.

3. Le vice-consul de France, M. Gault, ne nous a pas dissimulé ses très vives inquiétudes à ce sujet, et nous a recommandé la plus stricte prudence. Il nous a rappelé les excès commis jadis à Djedda par la population fanatisée : l'assassinat des consuls de France et d'Angleterre, et, à une date plus récente, l'attaque à coups de pierres du consulat français.

toire Sacré ; car cette mort est une des plus belles pour un croyant sincère.

Ce qu'il redoute, c'est d'être frappé à tort, comme suspect, par la main de ceux-là mêmes dont il s'est fait le coreligionnaire, car il prévoit les commentaires sarcastiques dont les ennemis de l'Islam ne manqueraient pas d'accompagner sa disparition pour accabler sa mémoire.

Il faudra donc que, dans la foule, Dinet s'efforce de passer inaperçu, et que son collaborateur El Hadj Sliman ne le quitte pas une minute pour répondre à sa place à toutes les questions insidieuses et pour parer à toutes les éventualités [1].

Le sentiment d'une grave responsabilité envahit donc la pensée d'El Hadj Sliman au moment où l'automobile franchit les portes de Djedda, et Dinet ressent un léger frisson lorsqu'il voit s'ouvrir devant lui les horizons infinis du Territoire Mystérieux....

Mais le sort en est jeté ! Et nous nous en remettons à la grâce du Miséricordieux, qui connaît la pureté de nos intentions.

Notre chauffeur est un Javanais du nom de Mohammed, qui louche horriblement, qui ne parle pas l'arabe, et avec lequel nous sommes

1. Par contre, la qualité d'Européen de l'orientaliste Dinet fut franchement avouée non seulement à toutes les autorités du pays, mais aussi à tous nos amis, nos Mezouars et nos Methouafs, qui nous témoignèrent toujours la plus cordiale sympathie, car ils avaient une confiance absolue dans notre sincérité musulmane.

obligés de nous expliquer par signes. Il est vêtu d'un pagne aux couleurs vives, d'une longue veste grise et son turban jaune, à moitié dénoué, penche sur un côté de sa figure.

A peine sorti des portes de Djedda, il manifeste une inquiétude sur la route à suivre ; il revient en arrière, puis il se lance sur une piste plus orientale. A notre tour, nous sommes saisis d'inquiétude, car, sur cette piste, nous n'apercevons que des traces du large pied des chameaux et aucun sillon de roues d'automobiles. Notre chauffeur paraissant sûr de sa direction, nous hésitons à le troubler, et l'automobile, filant à toute vitesse, arrive dans un défilé d'aspect sinistre avec ses pentes sombres et rocailleuses. Sachant que, pendant deux cents kilomètres, nous ne devons pas rencontrer la moindre élévation de terrain, nous sommes certains de l'erreur ; nous arrêtons Mohammed et, au même moment, nous sommes entourés par une troupe de Bédouins à la mine farouche, aux regards d'oiseaux de proie, stupéfaits de l'arrivée d'une automobile en un pareil endroit.

Il y a quelques années, notre sort aurait été vite réglé : les Bédouins, en trop grand nombre pour que nous puissions leur résister, nous auraient coupé la gorge et, après nous avoir dépouillés, auraient jeté l'automobile dans un ravin et abandonné nos cadavres aux vautours.

La route de terre de Mekka ou de Djedda à El Madina n'était plus praticable à cause des bri-

gands bédouins qui l'infestaient et tous les pèlerins devaient prendre la voie de mer jusqu'à Yanbô. Et encore, dans le trajet plus court de ce port à El Madina, ils perdaient toujours un certain nombre de membres de leur caravane, assassinés et dépouillés par les Bédouins, lesquels avaient coutume de dire à ceux qui tombaient entre leurs mains : « Votre fortune vous vient d'Allah, et notre fortune nous vient de vous. » Et cet état de choses durait depuis des siècles [1].

Aujourd'hui, ces Bédouins nous accueillent avec la plus franche sympathie et nous renseignent complaisamment sur la route des automobiles, qui longe la mer, très loin à l'Ouest du défilé.

Dès le début de notre voyage, nous venons d'avoir la preuve que la sécurité complète établie au Hidjaz par le roi Ibn Sâoud n'est pas une légende ; et nous avons entendu dire par un Arabe en manière d'apologue : « Une fourmi n'oserait pas dérober les provisions d'une autre fourmi. »

Nous remercions les Bédouins et nous coupons à angle droit à travers une plaine déserte et sablonneuse parsemée de touffes d'herbes et ressemblant étonnamment à celle du Hodna algérien [2]. Les secousses subies par l'automobile dans

1. En 1890, une caravane de Marocains fut massacrée tout entière ; sur 446, il en échappa deux ! (*L'Orientation nouvelle de la politique sanitaire*, par le professeur A. Proust, p. 201).

2. Plaine des environs de Bou-Sâada.

ce terrain sont formidables, à tel point qu'un des pneus s'étant détaché, nous ne nous en apercevons que longtemps après. En effet, étant retournés à pied, fort loin en arrière, à sa recherche, nous ne pouvons le retrouver.

Par bonheur, nous en possédons un de rechange, et Mohammed se met à le fixer. Il est midi, le soleil au Zénith darde ses rayons perpendiculaires, et la besogne est rude. Tout à coup, pendant que notre Javanais pompe avec ardeur, nous voyons ses mains se raidir, sa figure se convulser et ses yeux se troubler. Nous comprenons qu'il va tomber en syncope et nous nous précipitons pour le soutenir et pour lui tendre notre sac à eau. Mohammed boit à longs traits et revient à lui. Mais il était temps ; le pauvre Javanais, habitué au climat humide de sa patrie, n'est guère apte à supporter la soif par la chaleur desséchante du désert, et, désormais, nous veillerons à ce qu'il ne soit plus exposé à une pareille épreuve.

Que fût-il advenu de nous, si l'insolation, qui commençait, avait achevé son œuvre ? Nous ne savions conduire ni l'un ni l'autre ; nous étions trop éloignés du camp des Bédouins et de la véritable route pour les rejoindre à pied et, nulle part, nous n'apercevions sur le sable la moindre trace d'hommes ou d'animaux domestiques. Mais le pneu est enfin fixé et gonflé ; nous repartons et, sans autre incident, nous rejoignons la véritable route, reconnaissable aux milliers de sillons creu-

sés par les roues des automobiles dans le sable ou dans la boue des *sebkhas* [1].

Après la prière de l'*Aser* [2], nous nous arrêtons un instant dans une de ces agglomérations de cafés-gourbis, qui jalonnent la route et qui se sont établis auprès des puits depuis que la sécurité est assurée. Ces cafés-gourbis, construits en briques crues avec une toiture épaisse d'herbes ou de palmes, soutenue par des colonnes de bois, sont généralement frais (grâce à l'air qui y circule par deux côtés ouverts) et assez bien approvisionnés. Nous prenons rapidement un peu de nourriture, nous achetons quelques pastèques et nous repartons cherchant à rattraper le temps perdu.

Le soleil se couche derrière l'horizon violacé d'une immense *sebkha* que l'on ne peut tourner, car elle s'étend du pied des montagnes, à l'Est, jusqu'à la mer, à l'Ouest. Nous nous y engageons en cherchant, parmi les pistes qui la sillonnent sur plusieurs kilomètres de large, celle qui nous paraît la plus sûre. Au début, notre Javanais s'en tire victorieusement. Mais la nuit tombe ; il nous reste encore à franchir une nappe d'eau et de boue et, dans la dernière des flaques, les roues d'arrière de l'automobile s'enlisent si profondément qu'il est impossible de la faire bouger, malgré tous nos efforts et l'aide d'un chauffeur arabe, lequel se

1. Marais ou terrain salé.
2. Trois heures de l'après-midi.

trouve lui-même arrêté à cet endroit par une panne de sa machine. Il faut nous résigner et passer la nuit couchés sur de la boue saumâtre.

Au lever du jour, nous apercevons de pauvres pèlerins soudanais portant leurs provisions sur la tête et faisant à pied, avec leurs femmes et leurs enfants, la terrible route de quatre cents kilomètres qui sépare Djedda d'El Madina. Nous les appelons à notre aide et ces braves gens accourent aussitôt conformément au devoir du pèlerin, qui doit prêter assistance à tout autre pèlerin dans l'embarras.

Au nombre d'une dizaine, ils entrent dans l'eau boueuse et, après une vingtaine de minutes d'efforts, ils parviennent à dégager notre voiture dont les roues de derrière étaient enlisées jusqu'aux essieux. Nous les récompensons généreusement, cela va sans dire, mais, en venant à nous, ils ignoraient nos intentions.

Le reste de la *sebkha*, nommée Sebkhat Ed Denaïb, n'offre plus de difficultés ; à la sortie, un Bédouin se dresse devant nous pour nous offrir une *ibriq*[1] de thé, qu'il venait de préparer et qui est la bienvenue après cette nuit de jeûne et de fatigues. Ce Bédouin n'a même pas un toit de branchages pour se protéger du soleil ; il s'est installé sur le chemin, à l'endroit où se termine la sebkha, certain que tous les pèlerins échappés à

1. Théière.

l'enlisement feront honneur à son thé. Il nous renseigne sur la route ; nous n'avons plus aucune sebkha à redouter. Une ou deux fois seulement de larges flaques d'eau coupent notre chemin, mais, lorsque nous approchons, elles s'évanouissent ; c'étaient des mirages. Et la plaine monotone et sans caractère continue à s'étendre devant nous.

Vers le milieu du jour, une ligne crénelée, d'un beau vert bleu, barre l'horizon ; c'est la palmeraie de Rabegh, petit port de mer, village de pêcheurs et d'agriculteurs, dépôt d'essence et poste de contrôle pour les automobiles.

Des deux côtés de la route, un autre village de cafés-gourbis s'est construit ; nous nous y arrêtons pour nous reposer un peu et pour nous restaurer, n'ayant pas dîné la veille. Et, à cet instant, une inquiétante alerte se produit : un individu soupçonneux, après avoir attentivement dévisagé Dinet, se met à poser des questions insidieuses ; El Hadj Sliman lui répond vivement, et un hasard heureux nous vient momentanément en aide avec la rencontre imprévue du *mouezzine* de la mosquée de Paris, qui revient d'El Madina et qui manifeste toute sa joie en nous reconnaissant. Mais, en partant, il dévoile naïvement l'identité de l'orientaliste Dinet à quelques questionneurs, et notre situation redevient critique devant des interrogations de plus en plus pressantes et des regards où l'hostilité commence à percer.

Notre sauvegarde est dans l'affirmation que nous sommes recommandés par le gouvernement du Hidjaz lui-même convaincu de notre sincérité, et que l'on nous attend à El Madina ; et nous remontons de suite dans notre automobile pour couper court à la discussion.

Au sortir de Rabegh, la piste s'enfonce vers le Nord-Est, traverse des petits plateaux de cailloux noirs et se rapproche bientôt des hautes montagnes appartenant à la chaîne qui, depuis la Palestine jusqu'au Yamen, suit la côte d'Arabie à une plus ou moins grande distance. A droite, de hautes dunes de sable sont plaquées par le vent marin sur le flanc des premiers contreforts du Djebel Sobah et devant nous s'ouvre un large *ouadi* [1], dont nous suivrons tous les détours ou les ramifications jusqu'à ce que nous ayons entièrement franchi la chaîne montagneuse.

Le paysage, qui, depuis Djedda, ne présentait aucun intérêt, prend un aspect grandiose ; de chaque côté de la vallée, des pics escarpés se détachent les uns sur les autres et se succèdent à l'infini; ils sont de couleurs variées, mais généralement sombres. Le fond de l'ouadi est tapissé de sable blanchâtre et, par endroits, parsemé de galets grisâtres. Des arbustes épineux de plusieurs espèces poussent sur les deux rives ; mais le vert de leurs feuilles minuscules est d'une

1. Vallée ou torrent desséché, appelé oued en Algérie.

couleur si éteinte, qu'elle est presque invisible et, sans la brûlure du soleil, nous aurions, à leur vue, l'impression de l'hiver.

Combien de drames affreux ensanglantèrent le sol de ce défilé à l'aspect tragique pendant des siècles, et jusqu'à ces dernières années ! Dissimulés derrière les roches des pentes abruptes, les Bédouins de la puissante tribu des Harb guettaient les caravanes de pèlerins ; ils fondaient sur elles avec la rapidité de l'éclair ; puis, après avoir dépouillé leurs victimes, ils regagnaient leurs repaires inaccessibles, d'où ils narguaient les garnisons turques chargées d'assurer la sécurité des voyageurs et le châtiment des coupables.

Aujourd'hui, ce sont seulement des bandes de petits Bédouins et Bédouines, aux yeux brillants comme des escarboucles, aux cheveux ébouriffés, au torse brun et svelte et à la taille serrée dans des pagnes de coton ou des tabliers en lanières de cuir, qui surgissent de tous les ravins et qui fondent sur notre automobile en bondissant comme des cabris et en s'égosillant pour réclamer des *bakhchihces* avec toutes les flatteries et tous les souhaits pour les futurs pèlerins que nous sommes; et, devant nous, picorent sur la piste des centaines de pigeons, de tourterelles et de perdreaux, qui ne s'envolent qu'au moment où ils seraient écrasés. Quant aux corbeaux à queue courte et aux vautours blancs à bec jaune, dont la nourriture se trouve sur les bords de la route,

c'est-à-dire sur les innombrables cadavres de chameaux qui la jalonnent, ils nous regardent passer sans bouger et sans manifester la moindre défiance. C'est qu'ici les oiseaux savent qu'ils n'ont rien à redouter de l'injustice des hommes.

Nous arrivons de nuit à la station d'El Mesadjid, poste de contrôle pour les automobiles ; nous y couchons sur des lits de cordages en forme de bancs, que l'on trouve dans tous les cafés du Hidjaz ; mais, en dépit de notre fatigue, le sommeil ferme difficilement nos paupières, car nous sommes à la veille de l'un des plus grands jours de notre existence.

Le lendemain, dès l'aube, nous reprenons notre route dans la vallée toute embrumée par les fumées qui s'élèvent d'un immense camp de pèlerins voyageant en caravane. Les montagnes semblent plus basses car, insensiblement, nous nous sommes élevés de six cents mètres environ ; les pics sont plus espacés, on sent l'approche d'un changement de décor. Nous nous engageons sur un plateau de Harra [1] aux cailloux noirs et luisants comme de l'anthracite, et, tout à coup, au-dessus d'un chemin à marches grossièrement taillées, nous apercevons dans le lointain une coupole d'un vert éclatant, surmontée d'un croissant d'or étincelant et encadrée de blancs minarets, qui jaillissent vers le ciel du sein d'une ville

1. *Harra*, c'est-à-dire brûlante. Plaine de cailloux noirs.

aux maisons grisâtres. Et une indicible émotion étreint nos cœurs, car c'est de cette coupole verte, surmontant la tombe du Prophète, que rayonne cette lumière mystique qui valut à El Madina le surnom de « El Menouora » (l'Illuminée)[1]. Et, de fait, matériellement aussi bien que moralement, devant cette coupole qui resplendit comme une émeraude surnaturelle, couronnée d'or et incrustée entre des colonnes de marbre blanc, tout s'efface dans ce paysage de maisons sombres et de *harras* noires ne reflétant aucun des rayons du soleil ; les palmiers de l'oasis eux-mêmes, semblent honteux de l'infériorité de leur verdure, et la seule montagne qui renvoie quelque peu de lumière, le célèbre Djebel Ohod, n'offre aux regards que le ton sourd de la terre cuite.

Mais, en un pareil instant, nous ne songeons guère à noter ces détails, nous sommes attirés par la coupole verte comme par un aimant ; nous récitons les paroles rituelles : « O Allah ! Voici le territoire que Tu as rendu Sacré par la bouche de Ton Prophète ; rends mon corps sacré (c'est-à-dire interdit au feu [2]) et enrichis-moi des biens (spirituels) dont Tu enrichis Tes élus ! » Et nous pressons notre chauffeur, qui active sa machine.

1. Le mot *El Madina* lui-même signifie la ville (par excellence). Jadis, cette ville portait le nom de Yatorib ; mais, après l'hégire, elle reçut le nom de *Madinat'En Nabi* (la ville du Prophète) et, par abréviation *El Madina*.

2. C'est-à-dire : au feu de l'Enfer, symbolisant des châtiments que l'esprit humain ne peut concevoir.

ما بين قبري ومنبري
روضة من رياض الجنة

« L'endroit qui se trouve entre ma tombe et ma chaire est un jardin des jardins du Paradis. »

(Hadits du Prophète.)

CHAPITRE II

EL MADINA EL MENOUORA

A LA porte d'El Anberia, une sentinelle wahabite, à l'aspect farouche, arrête l'automobile en plaçant son fusil en travers du passage ; le chef du poste s'approche avec des regards inquisiteurs, et nous sommes légèrement impressionnés. Mais El Hadj Sliman trouve les paroles qui touchent et qui dérident cet officier, lequel devient fort aimable et nous facilite le visa de nos papiers.

Nous pénétrons alors dans la Ville Sacrée, en

disant : « O Seigneur [1] ! fais-moi entrer en croyant sincère et sortir en croyant sincère. Et, par Ta Bonté, fais de moi un sultan vainqueur (de mes passions). »

Nous nous arrêtons à une petite place que les automobiles ne peuvent dépasser et nous envoyons prévenir le mezouar [2] syïed Ahmed Rifâï, qu'on nous avait recommandé, et qui arrive bientôt, fait charger nos valises sur le dos de ses serviteurs nègres et nous conduit à sa maison, située dans la *zqaq* (rue) de Bedour.

Après nous être ablutionnés, nous sortons avec lui pour nous rendre immédiatement à la mosquée du Prophète, laquelle est toute proche de notre demeure. Et, il faut l'avouer, notre cœur palpite d'émotion à ce moment solennel : nous allons pénétrer dans le célèbre sanctuaire, au milieu d'une foule en extase, et Dinet, qui va être obligé de répéter, devant la grille du Tombeau Vénéré, les salutations en l'honneur du Prophète récitées par le mezouar, devra passer inaperçu, insoupçonné.

Aussi, le bonheur sublime que nous éprouvons à l'idée de contempler la tombe de Mohammed, est-il mélangé d'un peu d'angoisse au souvenir de la désagréable alerte du café de Rabegh.

1. C'est-à-dire : ô Allah !

2. *Mezouar* (c'est-à-dire : celui qui fait visiter), on appelle ainsi à El Madina celui qui héberge les pèlerins et qui les guide dans les visites sacrées.

Dans le temple même, la présence des gardiens wahabites et la sainteté du lieu suffiraient évidemment à nous sauvegarder ; c'est dans la bousculade de la sortie que nous aurions tout à redouter.

Mais, encore une fois, nous comptons sur la protection du Seigneur Généreux, qui connaît la piété de nos pensées.

Nous entrons par la *Bab Djebraïl,* en disant : « Au nom d'Allah le Clément, le Miséricordieux ! Il n'y a de force et de puissance qu'avec Lui. O Allah, bénis notre Seigneur Mohammed, Ton Serviteur et Ton Prophète, ainsi que sa famille et ses compagnons. O Allah, pardonne-moi mes péchés et ouvre-moi les portes de Ta Miséricorde ! » Puis nous pénétrons dans l'endroit le plus sacré du temple, celui qui est situé entre la chaire et la grille du tombeau et qui est nommé *Er Roudha,* le Jardin, d'après ces paroles du Prophète : « L'endroit qui se trouve entre ma tombe et ma chaire est un jardin des jardins du Paradis [1]. »

Cet endroit, portique aux fortes colonnes, dont la partie inférieure est revêtue de marbre et dont les chapiteaux soutiennent de petites coupoles, est évidemment le mieux décoré de tout l'édifice ; mais il n'évoque en rien l'idée d'un jardin. Il faut

1. Une autre tradition plus vraisemblable dit : « Entre *ma chambre* et ma chaire ». Mais cela revient au même, cette chambre étant devenue la tombe du Prophète.

donc prendre cette appellation dans son sens mystique.

Nous récitons une prière à deux prosternations en l'honneur de la mosquée, puis nous nous dirigeons vers le tombeau du Prophète, situé dans la partie Sud-Est à une distance de huit à dix mètres du mur méridional et à une distance un peu moindre du mur oriental.

Une foule compacte se presse à cet endroit ; ce n'est qu'à force de patience et grâce à l'autorité de notre mezouar que nous parvenons au premier rang, en face d'une petite fenêtre ronde encadrée d'argent et percée dans la merveilleuse grille de cuivre qui entoure le tombeau. Cette fenêtre est elle-même placée en face de l'auguste visage du Prophète qui repose dans sa tombe, couché sur le côté droit [1].

1. C'est ainsi que les morts musulmans sont enterrés, le visage tourné vers *Hodjra.* La tombe du Prophète se trouve derrière le mur de la Hodjra (chambre mortuaire), voilé lui-même par une draperie de soie verte décorée d'inscriptions d'argent.

Un couloir étroit et sombre sépare la grille du mur de la Hodjra, où l'on ne peut pénétrer que par une porte située au Nord. Cette porte n'est ouverte que dans des cas tout à fait exceptionnels, pour des réparations urgentes. Il n'existe aucune autre ouverture dans les murs, et le jour vient d'en haut par les fenêtres de la coupole verte.

D'après ce que nous a dit un des Oulemas d'El Madina, lequel est entré dans la Hodjra à un moment où l'on changeait le voile, la tombe du Prophète et celles d'Abou Bakr et d'Omar seraient recouvertes par de simples élévations de terre et de pierres, et entourées d'abord par une clôture de palmes, puis par une grille en bois. Cette description différant totalement de celle que nous donne Burckhardt, d'après des auteurs

A cet endroit, les mezouars ont l'habitude de recommander aux pèlerins qu'ils guident de se tenir dans l'attitude qu'ils prendraient s'ils voyaient apparaître le Prophète en personne, c'est-à-dire les membres, le cœur et la voix palpitant d'émotion. Mais point n'est besoin de cette recommandation ni pour les pèlerins qui nous entourent et dont les traits sont extasiés par la vénération, ni pour nous qui nous sentons pris d'une sorte de vertige en songeant que, derrière cette grille, repose dans sa tombe le Surhomme qui réalisa le bouleversement prophétique le plus formidable que le monde ait connu.

Citons à ce sujet, l'opinion de quelques auteurs européens.

Voici celle de William A. Shedd : « *Il n'y a rien dans les annales du passé que l'historien puisse comparer au rapide et prodigieux essor de l'Islam* [1]. »

Et voici les réflexions du missionnaire S.-W. Zwemer obligé de reconnaître la vérité historique en dépit de son islamophobie : « Aux environs de l'an 570, Amina donnait le jour à un garçon qui

anciens, nous ne la reproduisons que sous toutes réserves.

Quant au célèbre joyau appelé « Koukeb El Dorri » (l'Astre de Diamant), qui était suspendu en face de la tombe de Mohammed et qui avait été donné par un Sultan de Stamboul, il paraît (toujours d'après la même source), qu'il aurait été repris par les Turcs, pendant la guerre et rapporté à Constantinople.

1. WILLIAM A. SHEDD, *Islam and the Oriental Churches*, p. 4.

s'appelait Mahomet. Un siècle s'était à peine écoulé que, du haut de dix mille minarets, le nom de cet Arabe uni à celui du Tout-Puissant, retentissait cinq fois par jour du golfe Persique à l'Océan Atlantique ; dans trois continents, la nouvelle religion balayait tout devant elle. A quoi tient ce succès sans égal ? Sans doute à tout un ensemble de causes... Cependant aucune de ces théories envisagées en bloc ou séparément ne doit faire oublier que le suprême facteur du succès est le génie de Mahomet... C'est l'incontestable valeur de son expérience religieuse, sa puissance de conviction, son enthousiasme communicatif, la générosité de sa nature, son art de s'attirer les cœurs, ses capacités d'organisateur et de guerrier, ses dons politiques exceptionnels [1]. »

Après ces opinions peu suspectes de partialité puisqu'elles sont émises par deux ennemis acharnés de l'Islam, voici celles de deux des plus grands philosophes de l'époque moderne : « S'il faut juger de la valeur des hommes par la grandeur des œuvres qu'ils ont fondées, déclare le Dr Gustave Le Bon, nous pouvons dire que Mahomet fut un des plus grands hommes qu'ait connus l'histoire. » (G. LE BON, *La Civilisation des Arabes.*) « La parole d'un tel homme est une voix sortie directement du propre cœur de la Nature. Les hommes l'écoutent certes, et il faut qu'ils l'écou-

1. S.-W. ZWEMER, *L'Islam, son passé, son présent, son avenir* p. 39, 43, 44.

tent, cette parole, comme ils n'écoutent rien au monde ; toute autre chose est du vent en comparaison. » Voilà en quels termes enthousiastes l'illustre penseur anglais Carlyle qualifie les paroles de Mohammed qu'il choisit comme type du héros prophète dans son célèbre livre *Les Héros*.

Quant à nous, une seule pensée domine nos esprits : nous sommes en présence du prophète d'Allah ! Et nous répétons avec une pieuse ferveur les salutations que récite notre mezouar : « Le *salam*[1] sur toi, ô Envoyé d'Allah ! Le salam sur toi, ô Prophète d'Allah ! Le salam sur toi, ô Élu d'Allah? ô meilleure de Ses Créatures ! ô Prince des Envoyés et Sceau des Prophètes ! Le Salam sur toi et sur tes chastes épouses, mères des croyants ! Allah t'a rendu plus bienfaisant pour nous que ne le fut aucun autre Prophète pour Son Peuple. Je témoigne qu'il n'y a de Dieu qu'Allah et que tu es Son Serviteur et Son Envoyé; je témoigne que tu as accompli ta mission, apporté la vérité à ton peuple et combattu sans relâche dans la voie d'Allah. O Allah, accorde-lui le rang élevé et la suprématie que Tu lui as promis, Toi qui ne retardes jamais l'accomplissement d'une promesse ! O Allah, bénis Mohammed et

1. Le mot *Salam* n'a pas d'équivalent en français; c'est pourquoi nous le conservons sans le traduire. Il signifie à la fois : paix et salut dans l'Islam, dont le nom provient de la même racine.

la famille de Mohammed comme Tu as béni Ibrahim et la famille d'Ibrahim, ô Toi le Louangé, le Glorifié ! » et nous terminons par la récitation de la *fatiha* ou sourate liminaire du Corane : « Au nom d'Allah le Clément, le Miséricordieux ! Louange à Allah, Seigneur des mondes, le Clément, le Miséricordieux, Souverain au jour de la Rétribution ! C'est Toi que nous adorons et c'est Toi dont nous implorons le Secours ; dirige-nous dans la voie droite, la voie de ceux que Tu as comblés de Ta Grâce, et non de ceux qui ont excité Ta colère et de ceux qui se sont égarés. Amine. »

Nous avons cherché à traduire ces salutations aussi fidèlement que possible, sans même éviter les répétitions qui, dans les langues orientales, ne produisent pas l'effet gênant qu'elles produisent dans les langues de l'Occident. Mais, comme aucun des mots arabes n'a d'équivalent exact en français, notre traduction rend très imparfaitement la beauté des expressions et encore moins le rythme harmonieux des phrases récitées avec la pure prononciation du Hidjaz.

Chaque mezouar apporte quelques variantes, mais jamais ces variantes ne s'écartent, comme sens, du texte que nous venons de traduire. Et cette salutation devant la tombe du Prophète suffit à prouver que les Musulmans, qui professent à son égard une vénération tellement profonde que le culte d'aucun saint d'une autre religion

ne peut en donner une idée, ne prient jamais Mohammed, mais qu'ils prient Allah pour lui.

Jadis quelques pèlerins ignorants se livraient, dans leur exaltation, à des manifestations voisines de celles que provoque le culte des saints ; ils se prosternaient ou s'accrochaient à la grille. Mais, aujourd'hui, ces manifestations contraires aux vrais principes de l'Islam ne sont plus possibles : deux gardiens wahabites [1], placés à chaque angle de la grille, empêchent les pèlerins d'en approcher à moins d'un mètre, et rectifient, d'ailleurs très courtoisement, tout geste exagéré.

Et nous assistons ainsi à un spectacle de vénération d'un genre que nous croyons unique au monde.

Ici, en présence de la tombe de l'Envoyé d'Allah, le cœur des croyants ne doit-il pas éprouver un besoin irrésistible de s'épancher en manifestations extérieures? Or, aucune de ces manifestations n'est permise : les fidèles ne peuvent plus toucher dévotement la grille avec leurs mains ; ils ne peuvent pas se prosterner, puisque la prosternation devant qui que ce soit, hormis le Dieu Unique, est un péché mortel ; ils ne peuvent pas s'agenouiller, puisque l'Islam n'admet pas la génuflexion ; ils ne peuvent même plus placer leurs mains ouvertes à hauteur de leur poitrine, en récitant la *fatiha*, puisque les gardiens

1. Wahabites ou Nedjdis. Les habitants du Nedjed sont tous Wahabites.

wahabites interdisent ce geste qui ne doit être pratiqué qu'en implorant Allah.

Devant la tombe du Prophète, les croyants doivent donc se tenir debout et s'abstenir de tout geste ; la seule manifestation extérieure qui leur soit permise est la récitation des salutations en son honneur ; et encore, les mezouars qui les leur dictent ne doivent pas trop élever la voix sous peine de sévères réprimandes.

Toutes ces restrictions, comprimant le besoin impérieux qui pousse les fidèles à des manifestations extérieures, sont-elles susceptibles de diminuer tant soit peu leur vénération à l'égard de Mohammed ? Nullement ! Elles semblent au contraire exalter leur ferveur.

Et c'est dans le *salam* qu'ils appellent sur lui qu'ils mettent toute leur âme avec des intonations dont la plume est impuissante à traduire la poignante émotion.

Leurs regards aussi, fixés sur le chebbak, sont illuminés par une vision intérieure, extatique, avec une expression concentrée et impressionnante au suprême degré.

Les tombes des deux premiers khalifes ayant été creusées dans la *Hodjra* [1] à côté de celle du Prophète, nous avançons de deux pas vers l'Est, et nous nous trouvons en face du cheb-

1. La *Hodjra* est la chambre d'Aïcha devenue la chambre mortuaire du Prophète, dont la tombe a été creusée à l'endroit même où il rendit le dernier soupir.

bak[1] d'Abou Bakr; après notre guide, nous récitons les salutations qui rappellent ses qualités et son dévouement pour le Prophète et qui appellent sur lui la « satisfaction » d'Allah.

Deux pas plus loin, nous arrivons en face du chebbak d'Omar; nous récitons les salutations en son honneur et nous appelons également sur lui la « satisfaction » d'Allah.

Et notre esprit est vivement impressionné devant les restes de ces deux admirables khalifes (c'est-à-dire lieutenants) du Prophète : Abou Bakr, le véridique, le compagnon de la grotte et de l'hégire, et Omar, le farouche défenseur de la religion et de la justice, l'invincible conquérant, le khalife aussi simple que le plus modeste de ses sujets, mort de la mort des martyrs.

De même que devant le chebbak du Prophète, la grille est protégée par des gardiens nedjdis devant les chebbaks d'Abou Bakr et d'Omar.

Suivant notre guide, nous nous tournons vers le mur méridional, devant une *quibla*[2] en belle faïence verte décorée d'une lampe et entourée d'autres faïences persanes.

Nous récitons une invocation à Allah, suivie de la *fatiha*; là, pas de gardien wahabite, car on s'adresse non à un intercesseur, mais au Tout-

1. Le mot *chebbak* signifiant grille est employé aussi pour dire une petite fenêtre.
2. La *quibla* indique la direction de Mekka.

Puissant Lui-même. Aussi, des pèlerins fervents en profitent pour passer dévotement leurs mains sur la faïence verte de la quibla.

Nous nous retournons encore et nous suivons le côté oriental de la grille pour arriver en face de la tombe de Syïedetna (Notre-Dame) Fathima, fille du Prophète et épouse d'Ali et nous récitons les salutations qui louangent la chaste mère des Chérifs. Là, nous retrouvons un gardien nedjdi, et nous admirons la sagesse politique et religieuse du roi Ibn Sâoud qui institua cette garde : auparavant, ainsi que nous l'avons dit, des dévots s'accrochaient à la grille du Prophète avec des gestes condamnés par l'Islam ; plus loin, des Persans Chiïtes [1], haïssant Abou Bakr et Omar qu'ils accusent d'avoir usurpé la place d'Ali, s'approchaient parfois de leurs chebbaks avec des attitudes de vénération simulée et, par ces chebbaks, ils lançaient des ordures sur le voile tendu devant leurs tombes. Puis ils allaient s'accrocher à la grille de Syïedetna Fathima, mère de Hassen et Hoçaïne, pour se livrer à des pleurs et à des lamentations. De là, de terribles et sanglants conflits s'élevaient entre Sunnites [2] et Chiïtes.

Aujourd'hui, grâce aux sentinelles du Nedjed

1. Les Chiïtes ont pour Ali et pour Hassen et El Hoçaïne, fils d'Ali, une vénération presque égale à celle qu'ils ont pour Mohammed.

2. Les Sunnites sont les orthodoxes de l'Islam.

empêchant l'approche de la grille, aucun trouble ne se produit dans la mosquée du Prophète et l'union des cœurs, dans les prières, y est complètement réalisée.

Notre première *ziara* (ou visite pieuse) est terminée sans incident, et nous rentrons dans notre demeure, l'âme exaltée et l'esprit tranquillisé : encadré, à droite, par notre dévoué mezouar, qui récitait les salutations en l'honneur du Prophète et, à gauche, par son cher collaborateur, qui répétait ces salutations en même temps que lui, Dinet n'a pas éveillé de soupçons, au milieu de la foule soulevée par l'enthousiasme religieux. D'ailleurs, le nombre d'amis connaissant son identité et sa sincérité musulmane augmente tous les jours et, bientôt, nous n'éprouverons plus aucune appréhension au sujet de notre sécurité.

La seule cause de dissentiment entre les Musulmans se trouve dans le cimetière d'El Baquiâ, situé hors des murs, où notre mezouar nous conduit un matin. On y voit les tombes des personnages les plus illustres des débuts de l'Islam : celle de Syïedetna Fathima [1]; d'Otsmane, le troisième khalife ; des épouses du Prophète ; de son fils Ibrahim, mort en bas âge; de Halima, sa nourrice ; d'un grand nombre de compagnons et

1. Nous avons déjà vu la tombe de Fathima dans la mosquée du Prophète, la tradition la plus authentique est, semble-t-il, celle qui la place dans le cimetière d'El Baquiâ.

de martyrs ; de l'imam Malik Ben Anas, fondateur du rite malékite ; etc., tombes devant lesquelles nous récitons les salutations que nous indique notre mezouar. Mais, nous devons l'avouer, nous éprouvons une impression pénible à la vue de ce cimetière célèbre dont toutes les luxueuses *koubbas* ont été détruites par ordre du roi Ibn Sâoud, suivant la doctrine wahabite [1]. Seuls, des murs en pierres grises, élevés de soixante centimètres environ, entourent chacune de ces tombes.

On sait combien le culte des saints et de leurs koubbas est développé dans certains pays de l'Islam ; on ne sera donc pas étonné si cette suppression des koubbas du cimetière d'El Baquiâ, à El Madina, et de celui d'El Mâla, à Mekka, a suscité contre le roi Ibn Sâoud le mécontentement de certains musulmans qui, sans cela, lui auraient été aveuglement dévoués.

Il y a, dans cette grave affaire, deux questions, l'une religieuse et l'autre politique. Nous ne pouvons ni ne voulons prendre parti dans un sens ou dans l'autre ; mais nous allons tâcher de présenter impartialement les avantages et les désavantages qui résultent de cette hardie décision.

1. Les Wahabites s'appuient sur ce *hadits* du Prophète, rapporté par El Boukhari, d'après Aïcha : « La malédiction d'Allah soit sur les Juifs et les chrétiens qui prennent pour oratoires les tombeaux de leurs saints ! »

Il semblerait qu'au point de vue purement religieux le culte des saints, de leurs reliques et de leurs tombeaux, mène fréquemment à des excès qui en font un véritable danger moral pour les religions. On nous objectera : le culte des saints n'est-il pas salutaire ? Ne porte-t-il pas à l'imitation de leurs vertus ? Nous répondrons : rarement et seulement chez les âmes d'élite qui n'auraient besoin d'imiter personne.

Ce que l'on demande trop souvent aux Saints, comme récompense du culte qu'on leur voue, c'est leur intercession pour l'obtention des biens les plus matériels.

Le culte des saints n'existait pas dans les premiers temps de l'Islam ; il y a créé une sorte de clergé ; or un des avantages les plus évidents de l'Islam réside précisément dans la suppression de tout clergé, de tout intercesseur, de tout intermédiaire entre le croyant et Son Seigneur. Il est dit dans le *Corane* : « Redoutez le jour où aucune âme ne pourra aider une autre âme, où aucune intercession ne sera admise. » (II, p. 45.) « Vous n'avez ni défenseur ni intercesseur en dehors de Lui (c'est-à-dire d'Allah). » (XXXII, p. 3.)

La doctrine des Wahabites au sujet du culte des saints repose donc sur des bases qu'il est impossible de renier. Mais alors pourquoi ont-ils laissé subsister la mosquée du Prophète ? C'est parce que cette mosquée n'est pas une mosquée funéraire comme les mosquées ou koubbas élevées

sur la tombe de saints personnages, qui ont été détruites. La mosquée d'El Madina a été créée par le Prophète lui-même pour le seul culte d'Allah ; et sa tombe, creusée dans sa chambre, qui était extérieure au temple, n'y a été annexée qu'après sa mort. Seule, la conservation de la coupole verte pourrait sembler contraire à la doctrine des Wahabites ; mais ceux-ci éprouvent une trop sincère vénération à l'égard du Prophète par la bouche duquel Allah révéla le Corane, pour toucher au dôme qui abrite sa tombe. Ils se sont contentés de placer, auprès de la grille, des gardiens de l'ordre et de la vraie tradition religieuse.

Ils auraient peut-être pu agir de même pour les koubbas des cimetières d'El Baquiâ et d'El Mâla, c'est-à-dire conserver les koubbas en les faisant surveiller par des gardiens qui auraient empêché toute manifestation contraire aux purs principes de l'Islam. Cela eût été préférable au point de vue politique, car cela eût rallié au roi Ibn Sâoud les cœurs de tous les Musulmans du monde sans aucune exception.

En vérité, ces tombes sont presque toutes celles de *héros* bien plus que de *saints*, dans le sens où ce mot est ordinairement employé. Or le culte des héros ne présente pas les mêmes inconvénients que le culte des saints : il n'engendre pas de superstitions; il est salutaire et producteur d'énergie ; il suscite chez leurs admirateurs la

noble ambition de les imiter, de mériter par de grandes actions une gloire semblable à la leur, et de survivre comme eux dans la mémoire de la postérité. Jamais il n'est venu à l'idée de l'un des innombrables visiteurs de la tombe de Napoléon, sous la *koubba* dorée des Invalides, d'adresser une seule prière à ce grand génie [1].

Mais à quoi bon discuter sur ce qui aurait pu être fait ? Envisageons la situation telle qu'elle est aujourd'hui, après la destruction des koubbas, et cherchons à déterminer ses effets sur l'esprit des pèlerins que nous connaissons le mieux, ceux du Moghreb, où nous vivons nous-mêmes.

Nul n'ignore combien le culte des saints et de leurs koubbas est florissant dans cette région de l'Islam ; il est donc naturel que les Musulmans de ce pays aient été particulièrement affectés par la destruction des koubbas du Hidjaz, d'autant plus que, appartenant au rite malékite, ils ont vu démolir la luxueuse koubba qu'ils avaient édifiée sur la tombe du fondateur de leur rite, l'imam Malik Ben Anas, dans le cimetière d'El Baquiâ.

Mais si le gouvernement wahabite leur a causé ce mécontentement, en échange, il leur a apporté tant de bienfaits : progrès matériels, ordre, sécu-

1. La seule infériorité du culte des héros comparé au culte des saints est d'ordre financier : il ne rapporte généralement aucun bénéfice pécuniaire, tandis que le culte des saints est extrêmement fructueux.

rité, union religieuse de toutes les sectes et de tous les rites dans la stricte observance des principes fondamentaux de l'Islam, etc., que leur mécontentement est fortement mélangé de sentiments de reconnaissance.

Ils profitent donc de ces bienfaits pendant leur séjour au Hidjaz, en songeant qu'à leur retour rien ne les empêchera de revenir au culte de leurs saints et de leurs koubbas, si toutefois ils ne se sentent pas gênés en leur témoignant une vénération superstitieuse dont ils ont dû s'abstenir devant la tombe du Prophète lui-même.

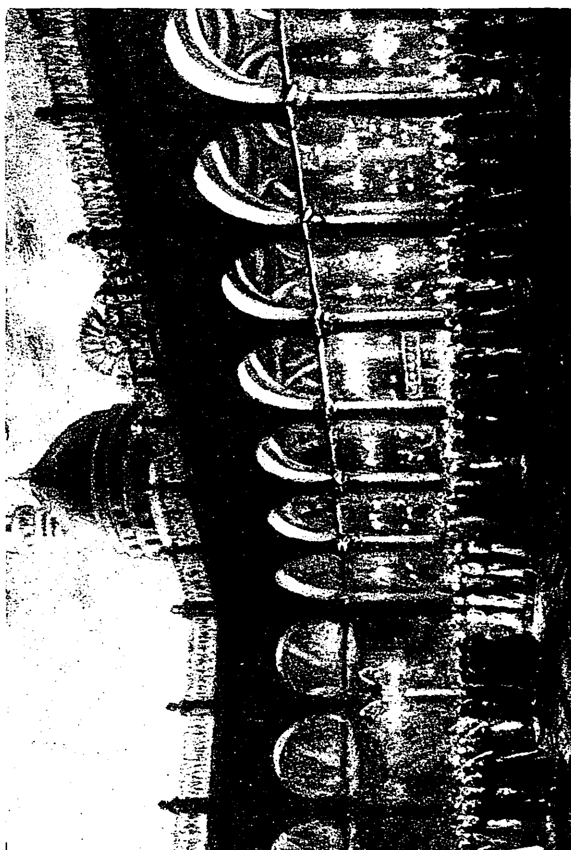
Et, lorsqu'ils comparent les facilités de leur pèlerinage aux épreuves terribles du pèlerinage de leurs aînés sous l'ancien régime, ils oublient leur unique grief, pour chanter les louanges du Malik Ibn Sâoud.

Voilà l'exposé de la situation, exposé que nous avons cherché à tenir aussi impartial que possible. Mais n'étant ni des savants, ni des théologiens, nous avons pu commettre des erreurs, et nous prions nos frères musulmans, à quelque secte ou à quelque rite qu'ils appartiennent, de nous excuser si nous les avons froissés involontairement dans quelques-unes de leurs convictions.

Terminons là cette digression, revenons à notre séjour à El Madina et, après le grand choc des premières émotions, regardons tranquillement autour de nous.



Prière de l'Aube dans la Mosquée du Prophète a El Madina.



La mosquée, toute proche de notre habitation, nous attire à chaque heure de la journée et nous y passons d'inoubliables instants de prière, de contemplation et de causerie avec des pèlerins de toutes races et de tous pays.

L'aube projette ses rayons dorés sur la coupole verte, et, du haut du minaret voisin, strié de rouge, une harmonieuse mélopée descend comme un chant céleste. C'est l'appel du mouezzine pour la prière du *fedjer* [1]. Nous nous réveillons, nous effaçons par les ablutions les dernières traces du sommeil, et nous accourons vers le temple déjà rempli de fidèles ; nous faisons la prière en commun, dirigée par l'imam du haut de la *Dekka* [2] la plus rapprochée du *Mihrab En Nebaoui* [3], prière qui, comme les quatre autres prières de la journée, ne dure que les quelques minutes, pendant lesquelles il est possible au croyant d'isoler complètement sa pensée des choses terrestres et d'écarter radicalement le moindre sujet de distraction ; la prière n'est valable qu'à cette condition expresse, fort difficile à réaliser pendant ces quelques minutes, presque impossible à réaliser d'une façon absolue pendant une durée plus longue.

A midi et à trois heures, nouvelles prières, aux-

1. De l'aube.
2. Sorte d'estrade.
3. Mihrab élevé à la place où le Prophète se tenait pour prier.

quelles nous assistons au milieu d'une affluence considérable de fidèles groupés sous les portiques et fantastiquement éclairés par la réverbération du soleil sur le sol de la cour, ou par des rais de lumière traversant les vitraux des coupoles et se reflètant dans les ors des inscriptions coraniques.

La prière du moghreb (c'est-à-dire du coucher du soleil) est celle qui attire le nombre le plus considérable de fidèles ; non seulement les portiques, mais aussi la vaste cour du temple sont combles de pèlerins. A l'entrée du *Bab En Nsa* (la porte des femmes), la *Mecçoura* [1] déborde de dévotes, hindoues et égyptiennes en majorité ; elles envahissent le passage qui sépare le Mecçoura du Banc des *Aghas* [2] et même le côté oriental de la cour. Notre endroit de prédilection est la partie Sud-Ouest de cette cour et le portique qui l'avoisine ; nous y restons après la prière du moghreb pour attendre celle de l'*acha* ou de l'après-dîner. L'air y est exquis, nous rêvons et nous méditons ; des jeunes gens, portant des amphores terminées en pointe sur leur épaule gauche, circulent entre les rangs des pèlerins pendant l'intervalle des prières. Ils nous offrent de l'eau fraîche, qu'ils font couler de haut par un

1. Endroit de la mosquée entouré d'un grillage en bois et réservé aux femmes.
2. Les aghas sont des eunuques nègres, serviteurs de la mosquée.

simple mouvement de bascule de l'amphore dans des coupes de métal, sans qu'une seule goutte rejaillisse [1]. Nous buvons avec délices et, comme l'aumône la plus recommandable est celle de l'eau, nous payons des coupes ou même des amphores d'eau, que ces échansons distribueront de notre part aux pèlerins pauvres en criant : *Sabil, Sabil* ! c'est-à-dire ; Aumône de l'eau, dans la voie d'Allah !

Un autre lieu de rêverie ineffable, c'est la grande pièce de notre demeure, semblable comme disposition à toutes celles que nous rencontrerons chez nos methouafs de Mekka et de Djedda et dans les habitations de nos amis.

Les maisons des mezouars et des methouafs destinées à héberger les pèlerins sont généralement élevées de trois ou quatre étages. Les étages inférieurs sont les moins estimés parce qu'ils manquent d'air et de lumière ; ils sont réservés aux pèlerins pauvres, entassés les uns sur les autres, et on n'y rencontre aucune tentative de luxe ou de confort.

Les deux étages supérieurs sont loués à des pèlerins riches, isolés, en famille, ou associés pendant leur voyage. Ils se composent habituellement d'une petite antichambre, d'une salle à ablutions et d'une vaste pièce entourée de tous côtés par des divans, éclairée et aérée par d'im-

1. Un filtre en filaments de palmier, placé à la bouche de l'amphore, rompt le jet de l'eau.

menses moucharabiehs, lesquels se font face, si possible, pour créer des courants d'air si précieux dans ce climat torride, et peuvent se fermer ou s'ouvrir à volonté, suivant les positions du soleil. Des tapis de prix sont étendus sur le sol, et, sur les divans, sont posés des coussins ordinairement recouverts d'une étoffe rouge à fleurs jaunes, de fabrication européenne. Cette salle sert à la fois de salon de réception, de salle à manger et de chambre à coucher.

Nos moucharabiehs s'ouvrent sur un panorama d'une splendeur incomparable : au fond, vers le Sud-Est, une ligne d'horizon légèrement ondulée se détache en très sombre sur le ciel ; c'est la harra occidentale d'El Madina, dont les pierres noires comme du charbon, sont insensibles aux plus violents éclairages du soleil. Au Nord, une masse montagneuse se détache de la chaîne occidentale ; c'est le célèbre Djebel Ohod (l'Isolé) ; il est de la couleur de la terre cuite foncée et seul, dans toute la région, il reflète un peu de la lumière solaire ; il est séparé de nous par l'oasis qui commence sous nos fenêtres et se termine au bas de ses pentes. Les palmiers d'El Madina sont fort beaux et produisent des dattes réputées ; leur vert est plus jaunâtre que celui de nos palmiers sahariens. Au premier plan, vers l'Est, nous voyons quelques tamaris, quelques maisons en ruines ou inachevées et le mur du cimetière d'El Baquiâ, dont nous avons déjà entretenu le lec-

teur. Notre autre moucharabieh s'ouvre à l'Ouest, sur de hautes maisons et sur un des minarets de la mosquée du Prophète.

Le panorama dont nous jouissons est saisissant par sa grandeur et son étrangeté ; mais ce qui le rend plus impressionnant encore, c'est toute l'histoire du Prophète que nous y lisons sans quitter notre fenêtre.

En premier lieu, le Djebel Ohod nous rappelle un des instants les plus critiques des débuts de l'Islam : cette route qui longe l'oasis à l'Ouest pour le rejoindre, c'est celle que suivit le Prophète avec son armée ; ce ravin du bas de la montagne, qui s'assombrit en bleu lorsque le soleil s'abaisse vers l'Occident, c'est celui que devaient garder les archers sur l'ordre de Mohammed, pour empêcher l'ennemi de tourner le flanc de ses troupes, tandis qu'il combattait de face. Mais, la victoire se dessinant en faveur de l'Islam et l'ennemi commençant à fuir en déroute, les archers ne purent résister à l'envie de prendre part au butin ; ils abandonnèrent leur poste, et Khaled ben Oualid, le redoutable guerrier, qui n'était pas encore converti à l'Islam et qui commandait l'aile droite des ennemis s'aperçut de cette faute ; il se glissa par le ravin, tomba dans l'armée des croyants par le flanc et l'arrière, et changea leur victoire en un désastre qui faillit être un désastre final. Le vaillant oncle du Prophète, Syïedna Hamza fut tué d'un coup de lance par El Ouhachi, qui le

guettait, dissimulé derrière un rocher, et sa tombe est creusée à l'endroit qu'il arrosa de son sang. Le Prophète lui-même fut dangereusement blessé d'un coup de pierre qui lui brisa une dent et enfonça plusieurs anneaux de son casque dans sa joue. Il ne dut son salut qu'au dévouement sans bornes de quelques fidèles restés debout autour de lui et au retour d'énergie de ceux qui, l'apercevant après l'avoir cru mort sur la foi d'un ennemi qui se vantait de l'avoir tué, revinrent à la charge et rétablirent le combat en mettant les infidèles en fuite.

Cette plaine qui sépare l'oasis des montagnes occidentales, c'est celle où campaient les Quoreïches, idolâtres assiégeant El Madina pendant l'expédition connue sous le nom de « la guerre du Fossé », et la place de ce fossé, creusé par Selmane El Farisi pour la défense de la cité, nous est très logiquement indiquée par un savant ami, qui est venu nous visiter.

Ce cimetière d'El Baquiâ, dont nous apercevons le mur au Sud-Est, évoque dans notre souvenir, par la tombe de la nourrice Halima, la première enfance de Mohammed vivant sous la tente de la vie du Bédouin au désert ; par la tombe du petit Ibrahim, fils du Prophète et de Maria la Copte, mort en bas âge, nous revoyons cette scène émouvante : vaincu par la douleur, Mohammed pleurait sur la tombe minuscule qui venait d'être fermée, lorsque subitement le soleil

s'éclipsa et la terre fût revêtue de deuil. Les disciples, impressionnés par ce phénomène, l'attribuèrent à un miracle et s'écrièrent : « O Prophète ! le soleil lui-même s'associe à ton deuil ! » Mais, surmontant sa douleur, le Prophète se redressa en déclarant : « Certes, le soleil et la lune sont des signes parmi les signes d'Allah ; mais ils ne s'éclipsent ni pour la mort ni pour la vie d'aucun d'entre les humains. »

Enfin, ce cimetière d'El Baquiâ nous rappelle la dernière sortie du Prophète ; il s'y était rendu de nuit avec son serviteur Abou Mouïhaba et il s'était écrié : « Le salam sur vous, ô habitants d'El Baquiâ ; demeurez avec la paix ; Allah vous a préservés d'épreuves terribles, semblables aux angoisses d'une nuit enténébrée, plus affreusement sombre à son déclin qu'à son début ; elles guettent ceux qui sont encore de ce monde ! » Comme il achevait ces mots, tout son corps fut secoué par un frisson de fièvre et, les tempes serrées par d'intolérables douleurs, connues sous le nom de *sodâ,* il reprit péniblement le chemin de sa demeure. Or, ce chemin, nous le voyons par nos fenêtres, l'une donnant sur El Bequiâ et l'autre, sur le minaret voisin de la hodjra ou chambre d'Aïcha, dans laquelle le Prophète allait rendre le dernier soupir. Toute la *sira* [1] d'El Madina se déroule donc devant mes yeux, sauf le

1. La *sira,* c'est-à-dire l'épopée du Prophète.

début, l'arrivée par Kouba située au Sud-Ouest de la ville.

Quant à la ville elle-même, elle frappe les regards par un mélange d'activité, de richesses et de ruines. La *Menakha*, cette longue et large place où l'on fait accroupir les chameaux, est extrêmement pittoresque, avec toutes ses caravanes arrivant du Hidjaz et du Nedjed, et certaines rues commerçantes étroites et obscures présentent un coup d'œil étonnant, avec leurs maisons construites en pierres basaltiques, leurs moucharabiehs surplombants, leurs boutiques remplies de tapis et d'étoffes aux plus vives couleurs, et les foules variées qui s'y pressent et qui, tout à coup, passant dans un rais de soleil, produisent l'effet d'apparitions.

Mais laissons le côté pittoresque qui doit être négligé lorsqu'il s'agit d'une Ville Sacrée et apitoyons-nous sur un désastre immérité. Près de la porte de la ville par laquelle nous sommes arrivés, s'élève une vaste et solide construction : c'est la gare du chemin de fer de Damas à El Madina. De l'autre côté de ce bâtiment, des hangars aux toits éventrés, des locomotives rouillées attristent les regards ; ce sont là les traces de la Guerre Mondiale dans le Territoire Sacré !

Ce chemin de fer du Hidjaz qui ravitaillait El Madina avait apporté à cette ville une prospérité jusqu'alors inconnue ; sa population s'était élevée à 75 000 habitants, d'après le dire de notre hôte

et, en ce jour, elle serait retombée à 25.000 âmes environ. Nous n'affirmons pas l'exactitude de ces chiffres, que nous n'avons pu contrôler, mais ce que nous affirmons, ce sont les désastres visibles dans la quantité de maisons récemment tombées en ruines ou dont la construction a dû être abandonnée. Ce sont là les résultats indiscutables de la destruction de la voie ferrée.

L'auteur de cette œuvre de Vandales est le fameux colonel L***. Combien désagréable est la lecture du livre dans lequel il se vante de ses exploits [1] ! Assurément, il rendit quelques services à la cause des alliés et il fit preuve d'une incontestable énergie. Mais il y eut dans ces régions des troupes françaises qui rendirent encore plus de services à la cause des alliés et dont, pour des raisons diplomatiques, on a tu les exploits. Nous connaissons des officiers et des soldats de l'armée française qui, étant musulmans, pénétrèrent et luttèrent dans des régions que traverse le chemin de fer et où le fameux colonel n'avait pas pu s'aventurer. Ce qu'il y a de plus agaçant, ce sont les exagérations de cet officier britannique jouant au « Bonaparte en Orient » ; ce sont les proclamations et les promesses dénuées de toute sincérité qu'il fait aux malheureux Arabes pour les jeter sur leurs frères et sur les Turcs, ce à quoi il réussit avec l'aide encore plus

1. Colonel LAWRENCE, *La révolte dans le désert.*

efficace de la « Cavalerie de Saint-Georges ».

Mais le mal est fait et il en est bien l'auteur ; c'est bien lui qui a fait sauter les ouvrages d'art de ce chemin de fer si utile à la civilisation. Sur ce point, son livre est exact.

Quel énorme trafic ce chemin de fer réaliserait de nos jours, entre le Hidjaz (si difficilement ravitaillé par ses ports inhospitaliers de Yanbô et de Djedda), et la Syrie, par laquelle passent maintenant tous les pèlerins des riches régions du centre de l'Asie ! Damas a perdu presque autant qu'El Madina à sa disparition.

Revivra-t-il un jour pour donner satisfaction à tant d'intérêts? Espérons-le, quoique l'on nous ait laissé entendre à Beyrouth que la nation à laquelle appartient son destructeur verrait de mauvais œil sa résurrection.

Voilà les doléances que nous confiaient nos amis d'El Madina, gens extrêmement courtois et distingués, d'une élégance raffinée dans leurs vêtements, et d'une propreté méticuleuse, avec leur linge irréprochablement blanchi et repassé.

Dans l'intérieur, ils portent souvent une minuscule chéchia blanche qui recouvrirait tout juste la tonsure d'un ecclésiastique : on se demande comment elle tient sur le sommet de la tête ; elle est toujours fortement repassée et forme des plis aussi nets et aussi soigneusement conservés que ceux des pantalons des *gentlemen* les plus élégants. Cette chéchia est également à la mode à

Djedda et à Mekka, et très en faveur chez les Javanais.

La coiffure que les mezouars d'El Madina et les methouafs de Mekka portent dans les mosquées est très seyante ; elle se compose d'une calotte en paille tressée, décorée avec des soies de différentes couleurs et entourée d'un turban blanc très serré, qui en laisse le fond découvert.

La coiffure des Bédouins et des Arabes du Medjed est la coiffure classique de tous les Arabes d'Orient : c'est le *keffié* ou grand foulard à trois pointes, l'une tombant dans le dos et les deux autres, de chaque côté de la poitrine. Il est retenu sur la tête par *l'ôqual*, grosse corde noire en poil de chèvre ou de chameau, unie ou formant les charnières d'une sorte de pentagone dont les côtés sont rendus rigides par du fil d'or enroulés et fortement serrés. Cette dernière coiffure est, au point de vue esthétique, une des plus belles que l'homme ait jamais inventées.

La nourriture ressemble à celle de tous les pays du Proche-Orient ; un plat de riz que l'on mélange avec la sauce des autres plats est toujours servi en même temps, comme le sont les pommes de terre dans la cuisine britannique. Les deux plats que nous avons le plus apprécié sont : les ragoûts aux *bamias*[1] qui, au Hidjaz, sont supérieurs aux bamias des autres pays, et le

1. *Bamia* ou *gombo*, légume à gousse hexagonale, connu sous le nom de *guenaouïa* ou de *meloukïa* en Algérie.

mouton farci et servi tout entier, différent de notre *méchoui* algérien, mais non moins succulent. Quant au café, il a été presque entièrement remplacé par la mode du *chaï* (thé) noir ou vert, dont on boit des verres innombrables.

Après une semaine passée à El Medina El Menouora, il nous faut songer au départ ; mais, auparavant, nous tenons à présenter nos hommages à l'émir Abd El Aziz Ben Ibrahim, gouverneur de la ville, et nous nous rendons à une de ses audiences.

Nous le trouvons assis sur un fauteuil élevé, mais sans aucun ornement, dans l'angle d'une grande salle dont les divans sont occupés par des notables et par des soldats de sa garde nedjdie, armée de fusils à répétition ou de sabres à fourreaux d'argent. Il porte le costume arabe le plus simple et, dans son allure et ses gestes, il est d'une dignité impressionnante : il rend la justice et, devant nous, il ordonne la mise en liberté d'un pauvre nègre injustement emprisonné sur une plainte de son maître. Il nous fait asseoir à ses côtés, cause quelques instants avec nous de la manière la plus affable et nous offre un verre de thé. Nous prenons ensuite congé de lui pour préparer notre départ.

Nous faisons nos adieux à nos hôtes, dont nous conserverons un si excellent souvenir [1], et, suivis

1. Nous avons eu le grand plaisir d'avoir à notre tour comme

de nègres portant nos valises, nous nous rendons à la porte de la ville, devant laquelle nous attend notre chauffeur javanais. Malgré nos recommandations, il n'est pas encore prêt et nous ne pourrons partir qu'après la prière de l'aser, c'est-à-dire après trois heures de l'après-midi.

Pendant notre attente, nous assistons aux préparatifs de l'audience du malik [1] Ibn Sâoud, qui vient d'arriver à El Madina : une estrade est dressée devant la gare et partout, sur la place et sur la grande avenue qui y mène, s'élèvent des mâts et des arcs de triomphe pavoisés d'étoffes et d'oriflammes blancs et verts et surmontés par les drapeaux verts du royaume.

Devant nos yeux, passe une caravane du Nedjed, avec ses *delouls* [2] blancs de pure race, défilant l'un derrière l'autre. Quelle noblesse de lignes chez ces merveilleux animaux, somptueusement harnachés et montés par des Arabes de pure race, eux aussi, et superbes d'allure et de caractère !

En présence d'un pareil spectacle, nous nous remémorons tout ce que l'imagination occidentale a rêvé au sujet de la caravane des Rois Mages. Mais combien ces rêves nous paraissent inférieurs à la présente réalité ! Et même, quelque remar-

hôte à Alger le syïed Ahmed Rifâï, chez qui nous avions demeuré nous-mêmes à El Madina.

1. *Malik*, c'est-à-dire roi, titre que l'on donne à Ibn Sâoud de préférence à *Solthane* (sultan).

2. *Deboul* (chameau de course), appelé *hadjine* en Egypte et mehari en Algérie.

quables que soient nos méharis du Sahara algérien et nos méharistes des *Chaânbas*, nous devons avouer qu'ils perdirent un peu, dans notre souvenir, à la comparaison.

Notre chauffeur a enfin terminé la revision de sa machine, le chef nedjdi du poste, qui est devenu un ami, se charge du visa de nos papiers, et nous franchissons la porte devant laquelle beaucoup d'automobiles et de caravanes attendent leur tour.

Et c'est avec un serrement de cœur que nous nous éloignons de *Madinat'En Nabi* (la ville du Prophète). La reverrons-nous jamais ?

Mais nous emportons inaltérablement gravées dans notre mémoire deux visions d'une sublime beauté : celle de la coupole verte qui, tel un joyau céleste, resplendit au-dessus de la tête de l'Envoyé d'Allah, et celle de l'admirable grille de cuivre, à travers les pieuses inscriptions de laquelle notre âme a pu lui adresser son plus ardent salam.

RETOUR D'EL MADINA A DJEDDA

La route directe d'El Madina à Mekka étant impraticable pour les automobiles, nous reprenons celle de Djedda.

A Abar Ali (les puits d'Ali), nous nous arrêtons pour nous mettre dans l'état de *haram* imposé à tout pèlerin se rendant à Mekka.

Dans ce but, le pèlerin doit se raser, tailler ses

ongles, s'ablutionner tout le corps et revêtir l'*ihram* composé de deux pagnes sans coutures, l'un entourant la taille, l'autre passant par-dessus l'épaule gauche, laissant l'épaule et le bras droit découverts ; il doit se chausser de sandales et rester tête nue. Tant qu'il est en état de haram, il doit s'abstenir de tout parfum, de tout rapport sexuel ; il lui est interdit désormais de se raser, de couper ses ongles ou ses cheveux et de tuer un animal ou un insecte quelconque.

Quant aux Musulmanes, elles doivent cacher leurs cheveux et dissimuler leurs pieds et leurs mains sous des draperies, ou avec des bas et des gants montant jusqu'aux coudes ; et leur voile, percé de deux trous à la place des yeux, ne doit pas porter sur leur visage.

Ayant pris la précaution de nous raser avant notre départ, nous descendons les marches qui conduisent à l'eau du puits ; nous faisons nos ablutions, nous revêtons l'ihram et nous entrons dans la petite mosquée voisine en disant : « J'ai l'intention d'accomplir l'*ômra* [1] et, dans ce but, je me suis mis en Haram pour Allah ». Puis nous faisons une prière à deux prosternations, récitant, dans la première, la fatiha et la sourate des infidèles, et, dans la seconde, la sourate de l'unité, et nous terminons par cette exclamation : « *Lebbaïk ! Allahoumma ! Lebbaïka !*

1. *El Omra* ou le petit pèlerinage, que nous accomplissons avant le *Hadj* ou grand pèlerinage.

La Chrika Laka ! » (Me voici tout à Toi, ô Allah ! Tout à Toi ! Tu n'as point d'associé !), et nous remontons dans notre automobile.

Au début de la nuit, nous nous arrêtons à Bir Derouïch. Nous nous restaurons dans un des cafés, et nous couchons sur des lits en cordes tressées. Le lendemain, dès la première heure, nous repartons et nous revoyons dans l'autre sens la route parcourue à l'aller. Nous repassons à Rabegh, où, dans l'oasis, nous achetons quelques pastèques à des Bédouines drapées de noir et voilées jusqu'aux yeux par une étoffe rouge encadrée de sequins d'argent. Nous nous approvisionnons d'essence et nous faisons viser nos papiers.

Puis nous retrouvons l'endroit de notre enlisement dans la sebkha ; le passage est toujours aussi mauvais, mais il fait grand jour. Notre Javanais descend pour reconnaître le terrain et, après l'avoir choisi, il lance sa voiture à toute vitesse ; les secousses sont épouvantables, nous manquons d'être projetés au dehors, mais nous passons sans accident et nous n'éprouverons plus de graves inquiétudes pour le reste de la route.

Nos lecteurs se tromperaient toutefois s'ils s'imaginaient que nous nous prélassons dans notre automobile comme ils se prélassent eux-mêmes sur des routes goudronnées. Ici, la piste a quelquefois plusieurs kilomètres de large ; nous rencontrons à chaque instant des automobiles enlisées

dans le sable ou dans la boue ; parfois même, au milieu d'innombrables carcasses blanches de chameaux, nous apercevons quelques « carcasses » noires d'automobiles rouillées et définitivement abandonnées. Et, pendant la marche, au lieu de nous reposer mollement bercés sur les pneus « buveurs d'obstacles », nous sommes constamment lancés en l'air, notre tête heurtant la capote de la voiture.

Mais la plus dure cause de fatigue, c'est la chaleur excessive qui nous éprouve nous-mêmes, nous qui sommes habitués au soleil d'été dans le Sahara.

Ce jour-là, en particulier, le vent du Simoum [1] soulève des tourbillons de sable surchauffé ; il s'engouffre dans notre véhicule, soufflant, sur notre figure et notre épaule nue, son haleine de fournaise, tandis que les grains de sable cinglent nos chairs et brûlent nos paupières. Puis, par moments, ce sont des vols de sauterelles emportées et lancées sur nous par le simoum comme d'énormes grêlons, et nous devons prendre mille précautions, à cause de notre état de haram, pour ne pas les écraser et pour les rejeter hors de notre voiture sans leur faire le moindre mal. Mais, quelque pénibles que soient nos épreuves, nous avons honte de nous plaindre quand nous

1. *Simoum* et plus correctement *Samoum* mot dont la racine est *Samm* (poison) et signifie : vent empoisonné, pestilentiel.

rencontrons ces longues caravanes de pèlerins à chameau qui resteront onze jours sur cette route et plus encore, quand nous croisons ces files de pèlerins à pied, portant sur leurs têtes leurs bagages et leurs provisions, et accomplissant ainsi, avec cette température, sur quatre cents kilomètres, un exploit d'endurance dont seraient incapables les coureurs professionnels d'olympiades qui ne seraient pas soutenus par la foi.

Mais cette journée est vraiment effroyable ; la plupart des caravanes sont campées, attendant la nuit pour repartir, et leurs pèlerins s'abritent tant bien que mal dans l'ombre des *cheqdefs* [1]. Quant aux piétons, à travers le voile des sables soulevés, nous en apercevons des groupes étendus à l'ombre « imaginaire », tant elle est transparente, de quelques arbustes épineux à forme de parasols, les seuls que l'on rencontre dans cette région. Ces infortunés piétons sont-ils morts, sont-ils vivants ? Dans l'état léthargique où nous les voyons, nous ne pouvons nous en rendre compte, mais il est malheureusement probable que certains d'entre eux ne se réveilleront pas et seront enterrés par leurs compagnons sur le bord de la route. Ce matin même, nous avons rencontré un vieillard hindou à la longue barbe teinte en orange par le henné, à bout de forces, accroupi sur le sable et nous tendant une tasse de

1. Palanquins à deux litières.

métal avec un geste suppliant. Nous n'oublierons jamais le regard de ses yeux exorbités par l'effroi de la mort et son expression de reconnaissance lorsque nous eûmes rempli d'eau sa tasse qu'il porta avidement à ses lèvres. Mais qu'adviendra-t-il de lui, demain, avec son état de faiblesse ?

Notre Javanais, qui avait avalé dix œufs durs à Rabegh, que nous avons soin de faire boire fréquemment et avec qui nous partageons les pastèques achetées aux Bédouines de l'oasis, est décidément un chauffeur expérimenté ; il arrose fréquemment ses pneus pour les empêcher d'éclater sous cette chaleur torride.

A chaque village de cafés-gourbis, il ralentit, espérant que nous nous arrêterons pour prendre un peu de repos ; mais nous sommes trop pressés d'arriver, et il ne peut que jeter un regard d'envie sur ses compatriotes qu'il aperçoit se rafraîchissant et se restaurant à l'ombre. Mais, courageusement, il reprend son volant sans protester. Le soleil baisse, le vent s'abat, nous reconnaissons les montagnes de l'Est au milieu desquelles nous nous étions égarés au départ ; nous approchons de Djedda ; mais, ne pouvant y arriver ce soir, nous choisissons, à gauche de la route, un endroit sablonneux pour y passer la nuit ; dîner frugal, un peu de pain et des pastèques, et nous nous endormons en rêvant à la Ville Sacrée, que nous verrons demain, si le veut Allah !

La nuit est plutôt fraîche, notre vêtement du

ihram, sous lequel nous sommes à moitié nus ne nous protège guère, mais cette fraîcheur est bienvenue après les tortures de la chaleur. L'aube nous réveille ; l'aurore se lève juste au-dessus des montagnes, qui nous séparent de Mekka, et elle illumine notre rêve de ses rutilants rayons.

La dernière partie du chemin de retour à Djedda est rapidement parcourue ; nous nous arrêtons pour nous reposer dans la salle de caravansérail du methouaf chez lequel nous étions descendus à notre arrivée. Et nous gardons notre chauffeur sous la main, afin de repartir pour Mekka le jour même dès que nous aurons terminé nos affaires, dont la plus importante est notre réapprovisionnement en pièces d'or à la banque néerlandaise Maatschappij, pour laquelle nous avons une lettre de crédit. C'est la livre anglaise qui a cours au Hidjaz ; quant à la monnaie d'argent, elle est frappée à Mekka même, au nom du malik Ibn Sâoud.

Djedda devant recevoir bientôt la visite du malik est pavoisée, comme El Madina, aux couleurs blanche et verte, bien fraîches à l'œil dans ce pays dépourvu de toute verdure.

DE DJEDDA A MEKKA

Au sortir de la banque, nous nous engageons sur la route de Mekka ; nous traversons à toute allure une plaine bosselée de quelques monticules

et nous nous dirigeons droit à l'Est vers des montagnes aux crêtes aiguës. Notre esprit est trop absorbé par le but vers lequel nous courons pour noter les détails du paysage ; du reste, il ne varie guère depuis notre entrée au milieu des montagnes ; il se compose d'une large vallée déserte, beaucoup plus sablonneuse que celle qui nous a conduits à El Madina ; les montagnes y sont moins hautes et plus espacées ; ce sont des pics acérés, dénudés, généralement sombres de couleur. Nous n'apercevons aucune verdure si ce n'est, à gauche, quelques bosquets de palmiers. Mais ce qui est le plus remarquable, dans ce terrible désert, c'est le flot ininterrompu de pèlerins qui se dirigent vers l'Est, à pied, à âne, à chameau, en camionnette ou en automobile ; c'est un véritable exode vers une « Terre Promise ».

Nous traversons rapidement les villages de Bahara, de Haïda, de Chmeïsa ; nous passons entre les Alameïnes, deux piliers blanchis à la chaux qui indiquent la limite du Territoire Sacré à partir de laquelle toute chasse est formellement interdite. Nous remarquons les fortins qui avaient été construits pour les garnisons turques chargées d'assurer la sécurité des routes, mais sans aucun succès. Aujourd'hui, ces fortins tombent en ruines et la sécurité est mieux assurée qu'en tout autre pays ; ils sont simplement remplacés par quelques postes de contrôle où les

papiers des pèlerins et des conducteurs d'automobiles sont examinés et visés.

De même qu'aux environs d'El Madina, le paysage change brusquement, les pics semblent plus convulsés. Nous pressentons quelque chose d'inattendu, d'impressionnant, et, pourtant, aucun coup de théâtre ne se produit à nos regards. Au détour d'un ravin, à l'endroit appelé Cheïkh Mahmoud, nous passons entre quelques maisons espacées et nous sommes saisis d'une profonde émotion en apprenant subitement que nous sommes entrés dans la Ville Sacrée de Mekka El Mekerrema. Nous nous écrions : « O Allah, je suis venu à Toi d'un pays lointain, chargé de péchés sans nombre, espérant que Tu m'accueilleras avec Ton Pardon et Ta Générosité. »

وطهر بيتي للطائفين
والقائمين والركع السجود

« Et garde pure Ma Maison (la Kâaba), pour ceux qui accomplissent les circuits et pour ceux qui se lèvent (pour prier), et qui s'inclinent et se prosternent. »

(*El Corane*, XIII, 27.)

CHAPITRE III

MEKKA EL MEKERREMA

A L'ENTRÉE de Mekka El Mekerrema [1], notre methouaf, Abd El Ouahad El Kafi, prévenu télégraphiquement par son correspondant de Djedda, nous attendait dans un café.

Les automobiles autres que celles des membres du Gouvernement ne circulant pas dans la ville, nous montons dans une Araba peu confortable,

1. *El Mekerrema*, c'est-à-dire la Vénérée ; on appelle aussi Mekka *Oumm El Quora* (*La Mère des Cités*).

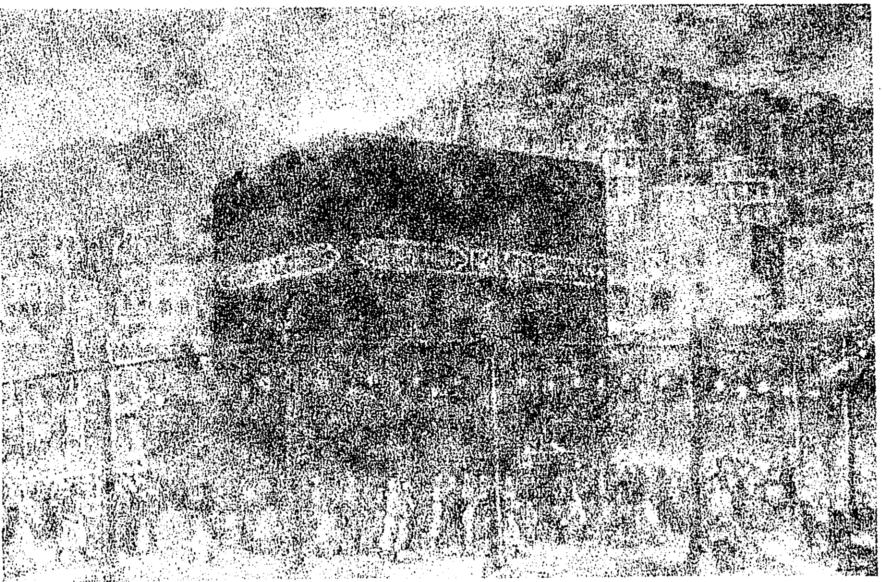
traînée par un mulet. Nous y entassons nos valises, et notre methouaf, assis à côté du cocher, nous fait conduire par la rue principale qui traverse le quartier de Djerouel, puis celui de Chebeïka, au quartier de Bab El Omra où se trouve sa maison. Il nous installe dans une grande pièce du troisième étage, conçue sur le même plan, mais beaucoup moins agréable que celle d'El Madina. Les moucharabiehs donnent sur une rue étroite extrêmement bruyante, et, par-dessus une maison basse, la vue s'étend jusqu'à la citadelle de Djiad.

Très fatigués, nous prenons un peu de repos ; nous faisons honneur à une légère collation que nous apporte la négresse Sâïda, puis, après avoir fait nos ablutions, nous nous dirigeons en toute hâte vers le temple sous la conduite de notre methouaf.

Première vision de la Kâaba [1]. — La nuit est venue et nous sommes violemment émus à l'idée de nous trouver en face de la « Maison Sacrée d'Allah » vers laquelle, comme les trois cent millions de Musulmans du monde, nous dirigions chaque jour nos prières [2]. Nous entrons par la *Bab Es Salam,* en disant : « J'implore le secours

1. Le mot *Kâaba* veut dire cube (Voir l'illustration qui la représente).

2. Nous sommes également repris d'une légère inquiétude au moment de nous mêler à l'immense foule surexcitée par l'extase, qui se presse autour de la Kâaba. Mais la façon parfaite dont les choses se sont passées à El Madina nous rend toute notre confiance.



LE THOUAF AUTOUR DE LA KÂABA, LE MATIN.

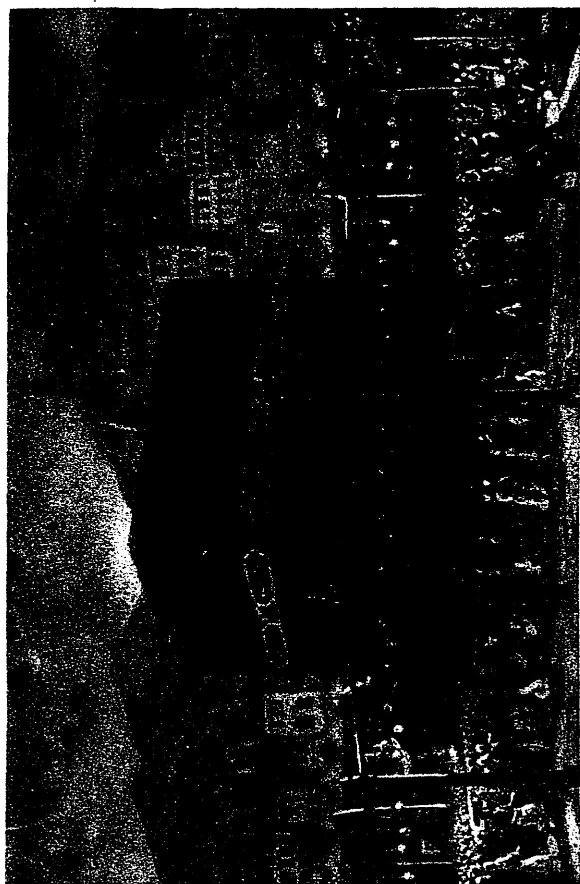
traînée par un mulet. Nous y entassons nos valises, et notre methouaf, assis à côté du cocher, nous fait conduire par la rue principale qui traverse le quartier de Djerouel, puis celui de Chebeïka, au quartier de Bab El Omra où se trouve sa maison. Il nous installe dans une grande pièce du troisième étage, conçue sur le même plan, mais beaucoup moins agréable que celle d'El Madina. Les moucharabiehs donnent sur une rue étroite extrêmement [illegible] une maison basse, la vue s'étend jusqu'à la citadelle de Djiad.

Très fatigués, nous prenons un peu de repos ; nous faisons honneur à une légère collation que nous apporte la négresse Saïda, puis, après avoir fait nos ablutions, nous nous dirigeons en toute hâte vers le temple sous la conduite de notre methouaf.

Première vision de la Kâaba[1]. — La nuit est venue et nous sommes violemment émus à l'idée de nous trouver en face de la « Maison Sacrée d'Allah » vers laquelle, comme les trois cent millions de Musulmans du monde, nous dirigions chaque jour nos prières[2]. Nous entrons par la *Bab Es Salam*, en disant : « J'implore le secours

1. Le mot *Kâaba* veut dire cube (Voir l'illustration qui la représente).

2. Nous sommes également repris d'une légère inquiétude au moment de nous mêler à l'immense foule surexcitée par l'extase, qui se presse autour de la Kâaba. Mais la façon parfaite dont les choses se sont passées à El Madina nous rend toute notre confiance.



d'Allah contre le Cheïtane lapidé [1]. O Allah ! Tu es le *Salam*, et de Toi vient le Salam, fais-moi vivre avec le Salam et entrer dans le Paradis, demeure du Salam, par Ta Clémence, ô Seigneur de la majesté et de la générosité ! » Après une prière à deux prosternations en l'honneur de la mosquée, nous nous dirigeons vers le centre de l'immense cour, pour accomplir le *thouaf*, c'est-à-dire les circuits rituels autour de la Kâaba. Mais où est-elle ? Au premier moment, nos regards éblouis par les lampes électriques qui étincellent de tous côtés ne parviennent pas à la découvrir. Et pourtant, nous sentons qu'elle est là ; c'est vers elle que se tournent tous ces fidèles en prière ; bien mieux, c'est autour d'elle que ces nombreux pèlerins accomplissent les sept circuits du thouaf, en psalmodiant des invocations.

Nous avançons et, tout à coup, nous la devinons, mystérieuse dans son invisibilité presque complète et provenant de ce que sa *kisoua* [2] noire, âgée d'un an, a perdu de son éclat et se confond entièrement avec les pentes sombres du Djebel Abi Koubeïs et avec le ciel nocturne. Elle dresse sa masse imposante au-dessus de nos têtes, et l'inscription d'or qui la ceinture aux deux tiers de sa hauteur, scintillant sous les rayons des lampes, semble une écriture surnaturelle, sus-

1. *Cheïtane*, le diable, Satan ou Iblis, lapidé par Ibrahim, qu'il cherchait à détourner de l'obéissance à Allah.
2. Voile noir qui recouvre la Kâaba tout entière.

pendue dans le vide ou gravée dans le ciel, au milieu des étoiles.

Cette apparition, si différente de celle que nous attendions, nous secoue profondément, et c'est avec une palpitante émotion que nous approchons de ce « Cœur de l'Islam » vers lequel, comme le sang dans les veines, affluent toutes les prières de tous les coins de l'horizon pour le vivifier.

Nous nous arrêtons devant la Pierre Noire, encastrée dans l'angle Sud-Est ; une cohue de pèlerins l'enserre d'un cercle infranchissable. Ne pouvant l'approcher, nous la saluons en étendant rapidement nos mains vers elle et en disant : « Au nom d'Allah ! Allah est le plus grand ! Et à Allah la louange ! O Allah, pardonne-moi mes péchés, purifie mon cœur et dilate ma poitrine. O Allah, je viens dans l'intention d'accomplir le thouaf de sept circuits autour de Ta Maison Vénérée. O Allah ! facilite-moi et agrée de moi ce thouaf ! »

Alors, l'épaule gauche tournée du côté de la Pierre Noire, nous commençons le thouaf, accomplissant les trois premiers tours à une allure appelée *remel*, les coudes au corps, avec un balancement des épaules, des pas courts et précipités, et terminant les quatre autres tours à l'allure ordinaire.

Et cela, en souvenir du Prophète et de ses compagnons qui, accomplissant le thouaf sous les

yeux de leurs ennemis groupés sur la terrasse de la *Dar En Nedoue* [1], leur prouvèrent qu'ils n'avaient pas été anémiés par le climat et les fièvres d'El Madina en manifestant leur vigueur par cette allure rapide du remel. De même le pèlerin, en pratiquant le remel des trois premiers tours, prouve que sa vigueur n'est nullement altérée par les fatigues du voyage dans « la voie d'Allah ».

Pendant les sept tours, nous répétons sans discontinuer les invocations récitées par notre methouaf et dont voici les principales : « O Allah, cette maison est Ta Maison ; ce sanctuaire est Ton Sanctuaire ; cette sauvegarde est Ta Sauvegarde ; cet endroit est celui où l'on implore Ton Secours contre le feu ; secours-moi contre lui, ô Puissant, ô Clément ! O Allah, j'implore Ton Aide contre l'infidélité, l'indigence, l'oppression de la poitrine, les épreuves de la vie et les tourments de la mort ! J'implore de Toi l'indulgence, la paix et le pardon éternels dans la religion, dans ce monde et dans l'autre.

« O Allah ! Abrite-moi sous l'ombre de Ton Trône, le jour où il n'y aura plus d'ombre si ce n'est Ton Ombre ; et abreuve-moi de la coupe de Ton Prophète Mohammed (sur lui la bénédiction et le salam), avec un breuvage rafraîchissant, désaltérant, ne laissant jamais plus de soif après lui.

1. Maison de l'Assemblée des Notables.

« O Allah ! J'implore Ton Secours contre le doute, le polythéisme, l'hypocrisie et les mauvaises pensées. O Allah, je suis Ton Adorateur et le fils de Ton Adorateur, et je viens à Toi chargé de péchés sans nombre ; ô Allah, pour les péchés qui Te regardent, pardonne-les-moi et pour ceux qui regardent Tes Adorateurs, décharge-moi de leur fardeau ! »

Certaines de ces invocations sont prononcées à un endroit déterminé du thouaf ; ainsi celle où le pèlerin implore d'Allah un breuvage de la coupe de Son Prophète, est prononcée en face du *mizab* ou gouttière d'or qui sort de la terrasse du côté Nord de la Kâaba.

Chaque fois que le pèlerin passe devant la pierre grise encastrée dans l'angle *Yamani*, au Sud-Ouest, et devant la Pierre Noire encastrée dans l'angle Sud-Est, il salue en étendant les mains vers elles d'un geste rapide et en s'écriant : « Au nom d'Allah ! Allah est le plus grand ! O Notre Seigneur, accorde-nous Tes Bienfaits dans ce monde et Tes Bienfaits dans l'autre monde, et préserve-nous des tortures du feu. »

La foule étant encore trop dense autour de la Pierre Noire, lorsque nous terminons les sept circuits, nous ne pouvons l'approcher pour la baiser et nous remettons cet acte au lendemain.

Nous sommes conduits par notre methouaf au

petit édifice du *Miquam Ibrahim*[1] et nous récitons une prière à côté de lui, mais tournés vers la Kâaba, puis nous disons : « O Allah, Tu as appelé Tes Adorateurs auprès de Ta Maison Sacrée et je suis venu obéissant à Ton Ordre. O Allah, pardonne-moi et pardonne à mes parents ; sois Mésiricordieux envers eux qui m'ont élevé lorsque j'étais petit, et pardonne à tous les Musulmans et à toutes les Musulmanes morts ou vivants. »

Enfin nous avançons vers le *moultazem*, c'est-à-dire vers la partie du temple qui est comprise entre la Pierre Noire et la porte de la Kâaba, pour dire : « O Seigneur de cette Maison Antique, préserve nos âmes[2] et les âmes de nos pères, de nos mères, de nos frères et de nos enfants des tourments du feu. O Allah ! je suis debout au-dessous de Ta Porte, attaché à Ton Seuil ; j'espère en Ta Miséricorde et je redoute Tes Châtiments ! »

De même que pour les salutations d'El Madina, nous ne traduisons que les principales des invocations récitées autour de la Kâaba. Et l'impossibilité de trouver des mots français rendant exactement les mots arabes enlève à notre

1. Dans ce petit édifice, est conservée la pierre sur laquelle Ibrahim se tenait lorsqu'il construisit la Kâaba. Cette pierre est renfermée dans un châssis recouvert d'une étoffe de soie brodée en or et en argent, que l'on aperçoit à travers la grille du miquam.

2. Littéralement « nos cous ». Le mot arabe *reqba* (cou) est souvent employé dans des cas où le mot « âme » est employé en français.

traduction une grande partie de la beauté et même du sens véritable de ces invocations qui jaillissent du cœur des pèlerins. Et que dire de leur harmonie et de leur rythme, dans la bouche de nos methouafs ! Une griserie extatique s'empare de nous, lorsque nous les récitons en tournant autour du temple ; nous perdons conscience des choses de ce monde et nous ne saurions à quel moment nous arrêter, si notre methouaf n'avait compté les sept circuits obligatoires.

Le lecteur européen trouvera peut-être cette traduction un peu longue et monotone avec ses répétitions, bien qu'en réalité elle soit abrégée. Si nous avons tenu à lui donner cette importance, c'est pour prouver que, contrairement à l'opinion des Orientalistes, il n'y a pas la moindre trace de fétichisme dans les rites pratiqués autour de la Kâaba ; c'est toujours Allah seul que l'on implore, jamais la Pierre Noire ou la Kâaba. Ce temple n'est que le point central où viennent se réunir les prières de trois cent millions de fidèles, pour parvenir ainsi gerbées à Celui en dehors de qui il n'est pas de Dieu. Et cette idée de direction unique et de réunion en une seule gerbe de toutes les prières imprime à la prière de chacun des croyants une ferveur et une force incomparables.

Quant à la Pierre Noire, comme nous venons de le voir, elle sert à indiquer le point de départ et le point final des circuits rituels. Elle est de

plus un souvenir des ancêtres des Arabes, Ibrahim (Abraham) et Ismâïl, qui la placèrent à cet endroit lorsqu'ils élevèrent ce temple au Dieu Unique. C'est pour cette raison que le Prophète la conserva dans les rites du pèlerinage.

D'après Ibn Abi Cheïba et Aïssa ben Thaiah, le Prophète, debout devant la Pierre Noire, lui dit : « Assurément, je sais que tu n'es qu'une pierre sans pouvoir de nuire ou de servir ! » puis il la baisa[1]. Alors Abou Bakr, puis Omar dirent chacun à leur tour : « Je sais que tu n'es qu'une pierre sans pouvoir de nuire ou de servir et je ne te baiserais pas si je n'avais vu le Prophète te baiser », puis ils la baisèrent.

Nous reconnaissons toutefois que, chez des pèlerins ignorants, la vénération pour la Pierre Noire est souvent poussée à un degré qui la rapproche de la superstition. Mais ce qui différencie essentiellement l'attitude de ces pèlerins de celle des véritables fétichistes devant leurs idoles, c'est que jamais ils n'invoquent la Pierre Noire; c'est exclusivement le Dieu Unique qu'ils prient lorsqu'ils la baisent en sanglotant de remords pour leurs péchés.

Chez les Musulmans éclairés, la vénération pour la Pierre Noire est absolument pure de toute idée superstitieuse. Voici l'intéressante opinion de l'un d'eux : « La Pierre Noire, dit-il,

1. Mohammed El Batanouni, *Er Rihalat'El Hidjazia*, note de la page 132.

est l'objet d'une grande vénération chez les Musulmans, mais seulement comme symbole de la puissance divine. C'est pour cela que les Musulmans la saluent et la baisent avec tant de respect et d'honneur. Elle est en cela semblable au drapeau de la patrie qui n'est pas honoré comme morceau d'étoffe fixée sur un morceau de bois, mais comme symbole de la puissance de la patrie et de son roi. Et c'est pour cette raison que les armées lui témoignent tant d'obéissance et d'enthousiasme [1]. »

Notre thouaf terminé, nous nous rendons au puits de Zemzem recouvert d'un élégant édifice, tout proche de la Kâaba.

Un *Zemzemi* [2] nous verse de l'eau de ce célèbre puits dans une grande coupe en métal et nous buvons avec une réelle satisfaction religieuse et physique, car les sept circuits rituels au milieu de la foule et la récitation des invocations nous avaient assoiffés. Burton exagère vraiment, lorsqu'il qualifie l'eau de Zemzem de « liquide nauséabond ». Elle est pure et elle nous a paru à peine saumâtre, moins que l'eau de Vichy, par exemple.

Nos observations au sujet de la Pierre Noire s'appliquent au puits de Zemzem, souvenir de l'Ancêtre des Arabes, Ismâïl (que cette source sauva de la mort de soif dans le désert) et cause

1. Mohammed El Batanouni, *Er Rihalat'El Hidjazia*, p. 132.
2. Porteur d'eau de Zemzem.

première de la construction de la ville de Bekka (premier nom de Mekka), en cet endroit [1].

Il est vrai que chez un certain nombre de pèlerins, l'eau de Zemzem est l'objet de la même dévotion que celle de Lourdes chez les chrétiens, et elle produit chez eux des guérisons aussi fréquentes et aussi miraculeuses ; c'est la foi qui agit, dans les deux cas.

Nos devoirs religieux dans le temple sont terminés ; nous en sortons par la *Bab Es Safa* afin d'accomplir le *Sâï* (ou Course), rite obligatoire pour le pèlerin, le premier jour de son arrivée à Mekka.

Le Sâï. — On appelle Sâï la course sept fois répétée que le pèlerin exécute entre les collines de Safa et de Meroua, en souvenir de Hadjar (Agar), mère d'Ismâïl, qui courut de l'une à l'autre, pleine d'angoisse, dans l'espoir de trouver un peu d'eau pour son enfant mourant de soif dans le désert.

Le *Mesâa* ou piste sur laquelle s'effectue cette course est en réalité une rue assez large, bordée de boutiques de chaque côté. La foule est telle que nous avons grand mal à nous frayer un passage

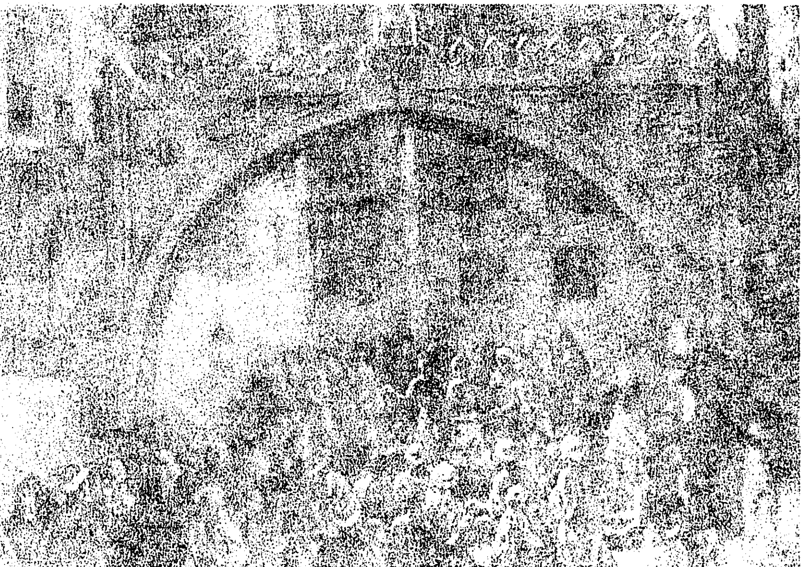
1. « En vérité la première Maison Sacrée fondée par les hommes est celle qui l'a été à Bekka pour la bénédiction et la direction des Mondes. » (*El Corane*, III, p. 90). D'après la tradition arabe, Ibrahim (Abraham) vint retrouver son fils Ismâïl campé près du puits de Zemzem et construisit avec lui le temple de la Kâaba autour de laquelle s'éleva ensuite la ville de Mekka.

pour gravir quelques marches qui nous mènent sous l'une des trois arcades de Safa. Là, nous tournant dans la direction de la Kâaba, nous saluons rapidement de nos mains étendues, en disant : « Au nom d'Allah ! Allah est le plus grand ! Assurément Safa et Meroua sont parmi les monuments du culte d'Allah, et celui qui accomplit le pèlerinage à la Maison Sacrée, ou bien l'Omra [1], ne commet pas de péché s'il exécute entre elles la course rituelle. » (*El Corane*, II, p. 153 [2].)

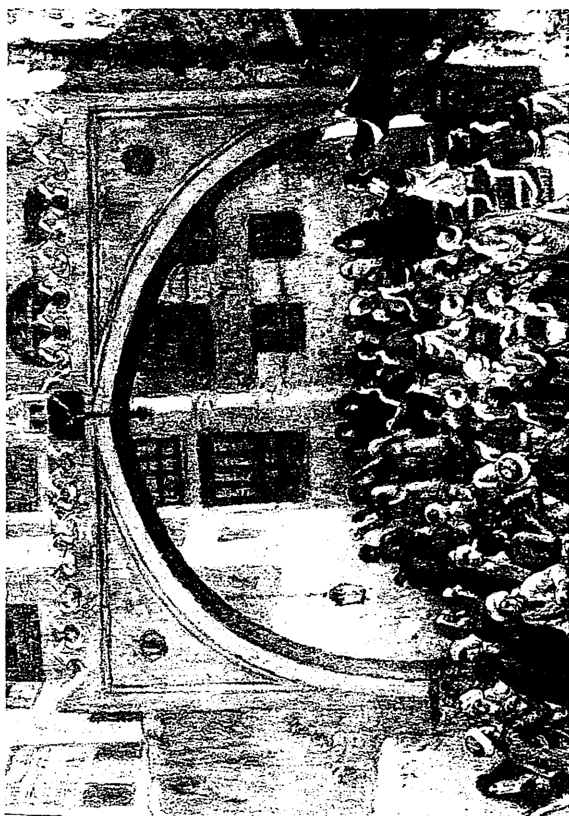
Alors, nous commençons la course, derrière notre methouaf et nous récitons après lui : « Il n'y a de Dieu qu'Allah l'Unique; à Lui la Royauté et la Louange ; Il fait vivre et Il fait mourir et, pour toutes choses, Il est Tout-Puissant. Je n'adore que Lui, fidèle à la Religion en dépit de la haine des infidèles. »

Nous prenons l'allure du remel ou *harouel,* les deux coudes au corps et avec des pas courts et précipités, entre les *Milaïne El Akhdarine* (les deux piliers verts) éloignés l'un de l'autre d'une soixantaine de mètres ; pour le reste du chemin, nous reprenons l'allure ordinaire, jusqu'à la colline de Meroua distante de quatre à cinq cents mètres, et surmontée d'une large arcade. Nous parvenons au sommet élevé de quelques mètres

1. *El Omra,* le petit pèlerinage.
2. Il y avait deux idoles, Isaf et Naïla, sur les collines de Safa et de Meroua. Bien que le Prophète les eût renversées, les croyants hésitaient à accomplir le *saï* à cause de ce souvenir d'idolâtrie. Ce verset du Corane a mis fin à leurs hésitations.



Le Saï : Les pèlerins a Méroua.



par des gradins en pierre ; nous faisons la même salutation qu'à Safa, dans la direction de la Kâaba ; nous redescendons les degrés et nous reprenons notre course qui doit être accomplie sept fois entre les deux collines, avec quelles difficultés et quelles fatigues !

Ainsi que nous l'avons dit, le Mesâa est une rue bordée de boutiques ; de plus, il est traversé par d'autres rues perpendiculaires conduisant à la mosquée. Il en résulte que l'on se heurte à chaque pas, soit aux pèlerins arrivant en sens inverse, soit à ceux qui, suivant le même sens, sont retardés par leur âge ou leurs infirmités, soit aux clients des boutiques, soit aux fidèles se rendant à la mosquée ou en sortant par les rues transversales. Et, pour comble d'embarras, au moment même où nous commençions notre sâï, accourt une nombreuse équipe de balayeurs dirigés par des agents de police. Le roi Ibn Sâoud arrivant prochainement à Mekka, il faut qu'il trouve en parfait état de propreté ce Mesâa auquel il s'est intéressé, en le faisant paver pour empêcher la poussière et recouvrir dans toute sa longueur pour préserver les pèlerins du soleil pendant la pénible course.

Nous avons donc en plus à nous faufiler entre les rangs des balayeurs qui soulèvent des nuages de poussière suffocante, en commençant par Meroua pour finir à Safa. Puis ils reviennent à Meroua ; ils inondent le sol à grands bidons d'eau

pour achever le nettoyage ; et ils produisent ainsi des flaques entre les pavés, qui deviennent glissants comme de la glace. C'est sur ce terrain que nous devons marcher avec nos minces sandales tenant à peine à nos pieds, en relevant nos ihrams pour les empêcher de traîner dans la boue, et en récitant sans arrêt les invocations que nous dictent nos methouafs !

Avec l'aide de ces derniers qui nous ouvrent un passage au milieu de la cohue et qui nous soutiennent lorsque nous trébuchons, nous arrivons à la fin de nos sept courses sur la colline de Meroua. Notre haram de l'Omra (ou petit pèlerinage) est terminé et nous allons rentrer dans l'état de *halal,* c'est-à-dire dans l'état où les interdictions ont pris fin.

Nous nous rendons chez un barbier dont la boutique est située sur le Mesâa. Il nous accueille avec les bons souhaits habituels et nous fait réciter : « Je me propose de quitter le haram ; ô Allah, fais que chaque cheveu qui tombera m'apporte une Lumière et une Purification ! »

Pendant qu'il taille nos cheveux et rase notre barbe, il nous fait servir des verres d'eau glacée qui apaisent notre soif ardente et calment notre gorge irritée par la poussière. Et il termine en disant : « Que la prospérité vous accompagne ! »

Nous rentrons exténués, mais nous n'avons pas le droit de nous plaindre : jadis la course du sâï était autrement dure, au milieu de nuages de

poussière encore plus épais et sous les rayons brûlants du soleil lorsque le Mesâa n'était ni pavé, ni recouvert. Et ce soir même, pendant notre repos chez le barbier, nous avons été témoin d'un bel exemple de force morale, celui d'une septuagénaire marocaine que nous avions rencontrée sur notre bateau. Elle avait jadis accompli le pèlerinage avec son fils aîné et elle le recommençait avec son fils cadet. Après le thouaf, elle exécutait le sâï, soutenue d'un côté par son fils, de l'autre par un methouaf ; ses vieilles jambes flageolaient de fatigue, mais elle se raidissait et triomphait de la débilité de son corps dans sa joie de revoir les Lieux Sacrés et d'en suivre les rites avec son enfant. Sur ce chemin parcouru jadis par Hadjar angoissée, soutenant son fils Ismâïl, nous avions aujourd'hui devant les yeux un groupe touchant où les rôles étaient renversés et où un fils soutenait pieusement sa mère.

Deuxième vision de la Kâaba. — La fatigue accablante de la veille nous empêche de nous réveiller à temps pour assister à la prière de l'aube dans la mosquée ; nous la disons dans notre appartement, puis, en hâte, nous nous dirigeons vers le sanctuaire pour y renouveler le thouaf.

Nous entrons par la Bab El Omra, qui est la porte la plus rapprochée de notre demeure, et nous laissons nos chaussures au gardien de l'entrée.

Il est six ou sept heures du matin[1] et il n'y aura plus de prière en commun avant midi. Néanmoins, dans la vaste cour baignée de lumière, circulent de nombreux pèlerins ; sur *El Haçoua* (c'est-à-dire sur le fin gravier étendu entre les chemins de marbre), des milliers de pigeons picorent les grains de blé que les fidèles y répandent pour eux à profusion.

Au centre, se dresse majestueusement la Kâaba; elle se détache violemment, en valeur très sombre, sur le Djebel Abi Koubeïs et sur les maisons étagées de ses pentes, que l'on aperçoit à travers une gaze mélangée de fumées bleuâtres.

De l'endroit par lequel nous arrivons, nos yeux sont éblouis par le disque du soleil émergeant de l'angle Nord-Ouest de la Kâaba, comme s'il en était le foyer d'éclairage et comme si c'était du sommet du temple qu'il projette ses rayons flamboyants sur les quatre coins de l'horizon.

Au plein jour, nous constatons que le noir vif de la Kisoua a viré, sous les intempéries et sous la violence de la lumière, en un noir verdâtre. Seule l'inscription d'or, qui la ceinture aux deux tiers de sa hauteur, a conservé presque tout son éclat, et elle se pare des reflets du ciel azuré et de la terre ensoleillée.

Une autre ceinture entoure la base de la Kâaba ;

1. Écrivant en français, nous indiquons toujours l'heure française. L'heure arabe commençant à la prière du moghreb, c'est-à-dire au coucher du soleil, marque six heures à midi.

c'est une ceinture multicolore, vivante et mouvante. Elle est formée par les théories de pèlerins accomplissant le thouaf en une ronde hallucinante, qui ne cesse à aucune heure de la journée, si ce n'est pendant les courts instants des cinq prières ; car les pèlerins ayant terminé leurs sept circuits sont immédiatement remplacés par de nouveaux arrivants. Aucun bruit n'étant produit par les pieds nus, qui glissent sur ce marbre extraordinairement doux au toucher et plus luisant que la glace par suite des millions de pas qui l'ont foulé, on prendrait ces processionnaires pour des revenants ou des fantômes enveloppés dans leurs suaires, sans les invocations qui jaillissent de leurs bouches et prouvent qu'ils sont encore de ce monde.

Ces invocations sont exprimées dans la langue arabe la plus pure et on pourrait, en se fiant à ses oreilles, s'imaginer que tous ces pèlerins appartiennent à la même nation, celle qui vit naître le Prophète.

Mais, du premier coup d'œil, on s'aperçoit au contraire que jamais un mélange plus étonnant de races et de castes ne s'est rencontré en ce monde. Ici, pas la moindre trace du barbare préjugé dirigé contre les peaux « colorées ». Des peaux aussi blanches que celles des plus pâles Anglo-Saxons voisinent dans une parfaite fraternité avec des peaux brunes, jaunes ou noires de toutes les nuances ; des princes nobles et riches, des

doctes Oûlémas ou des savants initiés à tous les secrets de la civilisation moderne voisinent, sans aucune morgue, dans une parfaite égalité, avec d'énergiques Bédouins et de pauvres Soudanais. Et, à côté de pèlerins musclés, dans toute la force de l'âge, trottinent des enfants en bas âge s'accrochant aux draperies de leurs parents, ou se traînent péniblement des infirmes et des octogénaires en s'appuyant sur leurs béquilles ou sur les épaules de leurs compagnons. Nous nous souvenons d'un vieil Hindou, pour le moins centenaire, dont le dos nu était plissé en tant de rides longitudinales que sa peau ne présentait plus aucune ressemblance avec une peau humaine ; malgré sa taille ratatinée par l'âge, cet Hindou se mêlait courageusement à la foule qui le dominait et il avançait à petits pas. Il est d'autres vieillards, hommes ou femmes, que leurs jambes ne peuvent plus porter ; ceux-là sont promenés autour du temple sur une sorte de brancard tendu de cordes entre-croisées et porté sur la tête de deux nègres.

Dans le thouaf, les deux sexes eux-mêmes sont complètement mélangés ; et les femmes l'accomplissent en grand nombre, avec une ferveur sans égale : Javanaises entièrement enveloppées dans des draperies aux brillantes couleurs ; Moghrabines entièrement drapées de blanc ; Bédouines, Égyptiennes, Syriennes, Caucasiennes, Turques, Bosniaques, etc. entièrement drapées de noir et ne se différenciant entre elles

que par la couleur du voile du visage ou par la façon de le porter : rouge chez les Bédouines, blanc chez les Bosniaques, recouvrant tout le visage chez les Syriennes et les Égyptiennes de la haute société, laissant paraître les yeux ou même complètement relevé chez les femmes du peuple. Beaucoup d'entre elles, les Égyptiennes principalement, se groupent pour prendre à frais communs un methouaf, qui leur récitera les invocations, et pour s'entr'aider au milieu de la cohue ; et elles ne sont guère embarrassées pour s'y frayer un passage.

Ayant terminé notre thouaf et profitant d'une légère éclaircie dans la foule, nous pouvons arriver jusqu'à la Pierre Noire et la baiser en récitant les paroles de repentir devant le Dieu Unique, qui doivent être prononcées en même temps. Cette pierre est bien telle que Burckhardt et Burbon l'ont décrite : placée à 1 m, 50 environ au-dessus du sol, composée de plusieurs fragments soudés ensemble, noire avec quelques reflets rougeâtres, luisante et extrêmement douce au toucher. Le seul détail que nous avons trouvé différent est dans le cadre d'argent qui entoure la pierre et qui nous a paru beaucoup plus large et plus profond que celui de leurs descriptions, à tel point que la tête du pèlerin qui baise la pierre y disparaît presque tout entière [1].

1. Burckhardt commet une grave erreur d'orientation en plaçant la Pierre Noire dans l'angle Nord-Est, alors qu'elle est dans l'angle Sud-Est.

Un gardien nedjdi, la figure encadrée dans son keffié de cotonnade rouge, est posté auprès de la pierre pour maintenir un peu d'ordre dans la cohue; qui se bouscule à cet endroit; et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer sa patience et sa force de résistance. Monté sur le *chadzrouane* [1], à gauche de la pierre [2], en plein soleil pendant les trois quarts de la journée, il domine, seulement de la tête, la foule, qui, à chacune de ses poussées, l'écrase contre le mur de la Kâaba, sans que son visage se contracte sous l'effet de la colère. Il tient à la main une légère badine en bambou, recourbée à la poignée, comme signe de sa fonction, mais il ne s'en sert point. Il est pourtant obligé d'intervenir à chaque instant pour faire circuler les pèlerins entassés et pour ainsi dire incrustés les uns dans les autres ; mais jamais il n'a recours à la brutalité. Une fois pourtant, nous l'avons vu perdre patience : un pèlerin, ayant enfoncé sa tête dans le cadre d'argent de la pierre, refusait de la retirer malgré les réclamations des pèlerins qui attendaient leur tour. Alors le gardien nedjdi, voyant que ses injonctions n'étaient pas écoutées, se baissa et plongea la main dans la tignasse crépue du pèlerin récalcitrant pour extraire sa tête du cadre d'argent. Mais ce geste, loin d'être accompli avec brutalité, fut accompagné d'un

1. Le *chadzrouane* est un petit mur haut de 0 m. 25 et large de 0 m. 30 environ qui entoure toute la base de la Kâaba.
2. A gauche, en regardant la Pierre.

sourire bienveillant au pèlerin qui répondit par un même sourire.

Entre la Pierre Noire et la porte du temple et sous cette porte même, élevée d'un peu plus de deux mètres au-dessus du sol, une rangée de pèlerins se tient debout, le corps appliqué contre la kisoua, les mains élevées au-dessus de la tête ou agrippées au seuil de la porte, dans des attitudes de suprême repentir.

Au moment où nous terminons le dernier tour de notre thouaf, la porte en bronze damasquinée d'or et d'argent de la Kâaba vient de s'ouvrir, et, aussitôt, c'est une ruée de fidèles qui en tentent l'ascension. Le large escalier de cérémonie qui entraverait la circulation est remplacé par une petite échelle inutilisable tant elle bascule sous les remous de la foule des dévots. Alors ceux-ci s'élancent, s'accrochent au seuil, raidissent leurs muscles pour s'élever, soulevés par leurs camarades d'en bas, attirés par ceux qui sont déjà parvenus en haut ; les articulations se tendent à se briser et les visages contractés par l'effort se distendent et s'épanouissent lorsque le but est atteint.

La bousculade est inénarrable ; mais quelle que soit sa violence, jamais une injure est proférée, jamais un mauvais coup n'est porté, car les bénéfices du pèlerinage seraient annulés pour leur auteur ; les pèlerins cherchent au contraire toutes les occasions de s'entr'aider en véritables frères.

L'âge et la faiblesse de l'un d'entre nous ne nous permettent pas une ascension de ce genre, et nous renonçons à visiter l'intérieur de la Kâaba, cette visite n'étant pas obligatoire [1]. Il est d'ailleurs un endroit dont, suivant la tradition, le sol est aussi sacré que celui du Sanctuaire. C'est l'espace compris entre le côté Nord de la Kâaba et un mur en arc de cercle appelé *El Hatim.* D'après la tradition, cet espace aurait jadis fait partie du sanctuaire lui-même, et c'est probablement pour cette raison que les circuits rituels passent au dehors. Il renferme les tombes de Hadjar et d'Ismâïl et c'est au-dessus de lui que le Mizab d'or [2] sort de la terrasse et déverse l'eau du ciel.

A l'exemple de nombreux Musulmans, nous remplaçons nos prières dans l'intérieur du Sanc-

1. Voici, d'après Mohammed El Batanouni, la description sommaire de l'intérieur de la Kâaba : à droite en entrant, on remarque une petite porte appelée la porte du repentir, qui s'ouvre sur l'escalier conduisant à la terrasse.

Au milieu de la salle, se dressent trois colonnes en bois d'aloès (on dit que, du temps du Prophète, les colonnes étaient au nombre de six). Une draperie de soie rose décorée d'inscriptions recouvre le plafond et le haut des murs. En face de la porte se trouve le *mihrab* du Prophète. Le bas des murs jusqu'à une hauteur de deux mètres est recouvert de mosaïques de marbre. A gauche de la porte, sur une petite table, est posée la bourse de soie verte brochée d'or où la clef de la Kâaba est renfermée. Au plafond, sont suspendues des lampes d'or et d'argent incrustées de pierres précieuses, offrandes du sultan Soliman en l'an 984 de l'hégire (*Er Rihalat'El Hidjazia,* p. 94 et 95).

2. Appelée *Mizab Er Rahma* (la gouttière de la miséricorde).

tuaire par des prières en cet endroit sacré et rempli de pèlerins en extase. De même qu'au moultazem, ils se collent à la kisoua, les bras élevés très haut au-dessus de leurs têtes, les mains ouvertes, de telle façon que, depuis leurs genoux jusqu'au bout de leurs doigts, toutes les parties antérieures de leur corps soient en contact avec le Vêtement Sacré. Seuls leurs pieds et le bas de leurs jambes ne peuvent y parvenir, étant écartés par le chadzrouane qui entoure toute la base de la Kâaba. La plupart d'entre eux étant en ihram, nus jusqu'à la ceinture, c'est un spectacle poignant de voir, à défaut de l'expression de leur visage caché entre leurs bras surélevés, les palpitations de leur poitrine, qui se gonfle des soupirs causés par le remords de leurs péchés et par les supplications dont ils accompagnent leurs vœux.

Quant aux femmes, elles sont prostrées sur le chadzrouane ; elles enfoncent leurs bras, leur poitrine et leur figure dans les plis du bas de la kisoua et leurs longues draperies noires, étalées sur le sol, semblent des prolongements du noir vêtement sacré recouvrant des formes humaines pantelantes, repentantes et suppliantes.

Sous ces milliers d'attouchements pieux, répétés chaque jour depuis une année, tout le bas de la kisoua s'est déchiré et ressemble aux franges d'un filet, et même, dans la partie supérieure entre l'inscription d'or et la terrasse, se sont pro-

duites quelques fissures horizontales, laissant apparaître la doublure blanche du Vêtement Sacré.

Troisième vision de la Kâaba. — Nous revenons pour la prière du *dhohor*, c'est-à-dire de midi et il nous faut arriver longtemps à l'avance pour trouver une place à l'ombre des portiques ou de la tente que le roi Ibn Sâoud a fait établir tout le long des arcades. Les portiques regorgent de monde, tandis que la cour, transformée en une immense nappe de lumière incandescente, reste à peu près vide : le sol chauffé à blanc et les rayons acérés du soleil au zénith en interdisent l'entrée ; les pigeons eux-mêmes craignent d'y poser leurs pattes rosées.

Et la Kâaba, ainsi isolée par ce cercle de feu, semble un sanctuaire inaccessible aux humains.

Le vendredi, cette prière de midi est considérée comme la plus efficace des prières et nous tenons à y assister. Bien que partis plusieurs heures à l'avance, nous avons grand'peine à nous installer à l'ombre, au milieu d'une foule immense qui, cette fois, envahit la cour incandescente tout aussi bien que les portiques ombreux. Le sol de la cour a complètement disparu sous un manteau de cinquante mille pèlerins qui, à sa place, sont frappés par les feux solaires et produisent l'effet d'autant de rayons flamboyants, convergeant tous vers la Kâaba, pendant les inclinations et les prosternations de la prière.

Et elle, la Kâaba, elle émerge de ces vagues de lumières humaines, transfigurée par un éclairage fantastique : les rayons du soleil au Zénith, exactement perpendiculaires, glissent sur les quatre côtés perpendiculaires du Vêtement Noir, lequel, de cette façon, ne se trouve ni dans la lumière ni dans l'ombre. Et le majestueux Cube Sacré, échappant aux lois de la Nature qui veulent que tous les corps reflètent des lumières et projettent des ombres, prend un aspect inconnu, phosphorescent, immatériel...

Nous qui avons supporté les chaleurs de l'été saharien à midi, en caravane, et qui sommes à même d'apprécier la virulence plus forte encore de la chaleur du soleil de Mekka à cette heure, nous sommes épouvantés à la vue de tous ces fidèles qui se sont précipités dans une pareille fournaise et la plupart, tête et torse nus !

Mais un sublime miracle se produit : l'ardeur de leur foi triomphe de l'ardeur du feu, et tous ou presque tous sortent indemnes de cette effroyable épreuve, tandis que d'une foule qui aurait pris leur place sans être soutenue par leur foi, les trois quarts eussent été foudroyés, en moins d'une minute, par l'implacable insolation.

Quatrième vision de la Kâaba. — A la prière d'El Aser, c'est-à-dire de trois heures, l'ombre commence à s'étendre dans la cour ; mais de même qu'à El Madina, c'est la prière du moghreb, c'est-à-dire du coucher du soleil, qui réunit le plus de fidèles.

Nous entrons comme d'habitude par la Bab El Omra ; à gauche, le portique est envahi par un groupe considérable d'Égyptiennes vêtues de draperies noires. Notre place favorite est dans l'angle Nord-Ouest de la cour; c'est d'ailleurs la place où, suivant la coutume, doivent se tenir les pèlerins du Moghreb [1]. Jamais en aucun endroit, ni à aucun moment de notre existence, nous n'avons vécu des heures d'une aussi sublime extase : l'air est d'une limpidité inimaginable ; une ombre diaphane et bleutée voile toute la cour devenue, pour ainsi dire, un parterre de créatures humaines ; la draperie noire du Sanctuaire emprunte au couchant un reflet mystérieux, et, derrière elle, le Djebel Abi Koubeïs, avec ses hautes maisons dominées par la blanche mosquée d'Omar, passe par toutes les teintes que projette le soleil au moment de disparaître, non des teintes brutales, comme celles de l'orientalisme pictural, mais des teintes d'une subtilité dont l'irisation de la nacre peut seule donner une idée ; dans le ciel immaculé, couleur d'opale, tournoient des centaines de pigeons, de martinets et de milans...

Sérénité sur la terre, sérénité dans le ciel, sérénité dans les cœurs des croyants qui se pressent autour de la Maison Sacrée.

1. A cet endroit en effet, les pèlerins du Moghreb se trouvent orientés vers le temple exactement comme ils le sont dans leur pays.

Combien sont-ils ? Nous n'avons pas de moyen pratique pour évaluer leur nombre ; mais nous ne serions pas étonnés si ce nombre approchait de cent mille.

De longs tapis à fond bleu pâle sont étendus sur le sol ; nous y prenons place au milieu de Tunisiens, d'Algériens et de Javanais habitants de notre quartier ; des Zemzemis circulent entre les rangs des fidèles, avec leurs amphores et leurs coupes en métal ; nous buvons de l'eau du puits sacré et nous égrenons nos chapelets en attendant l'heure de la prière.

Et voici que les voix des mouezzines descendent du haut des minarets avec des modulations incomparablement mélancoliques et harmonieuses pour nous appeler à la prière. Puis c'est la voix non moins pénétrante de l'imam qui proclame le *tekbir* : « Allah est le plus grand ! » Aussitôt, le silence devient absolu et les cent mille croyants debout, coude à coude, en longues rangées, élèvent leurs mains ouvertes à hauteur de l'oreille, puis les laissent retomber de chaque côté de leur corps ou sur leur poitrine, la main droite posée sur le poignet gauche[1] ; et ils récitent mentalement des sourates du Corane. A un second tekbir, tous s'inclinent profondément, et, à un troisième appel de l'imam, qu'ils répètent en un léger soupir, lequel, sortant de cent

1. Le premier geste est celui du rite malékite, et le second, celui des trois autres rites.

mille bouches, produit une sorte de roulement semblable à celui d'une vague qui déferle, ils s'abattent tous, le front et le nez contre le sol et ils restent ainsi prostrés dans l'adoration du Dieu Unique jusqu'à ce qu'un nouvel appel de l'imam les relève de leur prosternation. Deux fois encore, ils s'inclinent et se prosternent, et ils terminent la prière par un salut à droite et à gauche à l'appel du salam lancé par l'imam.

Quelle grandeur et quelle poésie mystique dans cette scène de prière, pure de toute pompe mondaine !

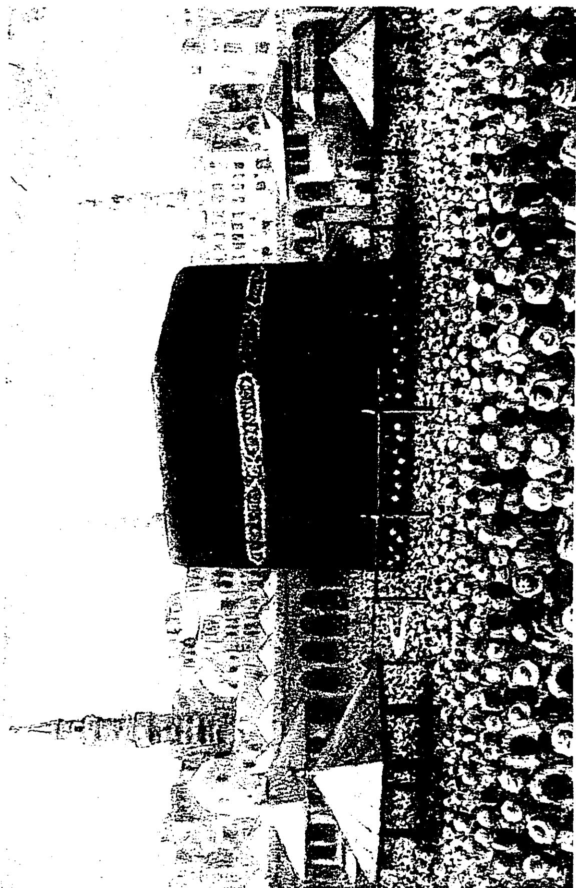
Assurément, les grandes pompes religieuses attirent les foules en masse dans les sanctuaires ; mais n'est-ce pas trop souvent au détriment du véritable sentiment religieux ?

Ici, la prière étant annulée par la moindre des distractions, toute pompe est impitoyablement bannie. A part la très courte proclamation de l'imam : « Allah est le plus grand », servant à indiquer chacune des phases de la prière, le silence est absolu ; tous les yeux sont baissés, et le croyant peut ainsi isoler son esprit de toutes les choses de ce monde pour le consacrer exclusivement à la pensée du Dieu Unique.

Ici, le maximum de simplicité est réalisé, mais sans la moindre froideur, car, grâce au miracle de l'Islam, il est accompagné du maximum de poésie.

Ici, la fête est dans l'union parfaite des cœurs

La prière du Moghreb au coucher du soleil, autour de la Kâaba.



devant l'Unité absolue d'Allah. Ici, toutes les sectes, tous les rites, tous les schismes, toutes les hérésies mêmes sont oubliés; seuls, sont pratiqués les principes fondamentaux de l'Islam qu'aucun croyant ne peut renier.

En quelle admirable communion nous sentons nos âmes non seulement avec les âmes des cent mille pèlerins qui nous entourent, mais aussi avec celles des trois cent millions de croyants de la terre, qui dirigent leurs prières vers le Sanctuaire que nous avons devant nos yeux. Lorsque nous nous prosternons, il nous semble que les effluves magnétiques de leurs millions de prières passent au-dessus de nos têtes pour aller se gerber avec nos propres prières dans la Maison Sacrée d'Allah[1].

Quant à l'union des races, elle est facile lorsque l'union religieuse triomphe à un tel point des

1. Comme contraste à la description de cette union parfaite des pèlerins à Mekka, citons la remarquable description que Roland Dorgelès nous donne de la désunion parfaite des pèlerins à Jérusalem : «Rien ne révèle une foi unique, qui cimente les êtres pour n'en faire qu'un bloc fervent; on devine au contraire les sectes rivales, les pratiques différentes, les cœurs ennemis... Cinq messes ensemble, sans compter celle des Abyssins sur le toit ! Et pas des messes semblables, des messes contradictoires ! Les Arméniens chantant à pleins poumons dans leur galerie pour couvrir la voix des latins ; les orthodoxes faisant sonner sans arrêt une lourde cloche de baraque foraine; les coptes braillant on ne sait quel psaume aigu; et la maîtrise des orphelins lançant ses hosannas dans le mugissement du grand orgue... Hosannah ! Toutes les messes sont dites ; le Saint Sépulcre est ouvert. Mais êtes-vous là, mon Dieu, êtes-vous là? » (ROLAND DORGELÈS, *La caravane sans chameau.*)

différences de sectes et de rites, et nous pensons que nulle part au monde on ne peut en trouver une manifestation comparable à celle-ci : des blancs à peau rose, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, qui auraient pu naître à Paris ou à Londres, et qui viennent du Moghreb, de l'Europe Orientale ou de la Syrie, voisinent avec des bruns de toutes les nuances, qui viennent de l'Inde, de la Perse, du Khoraçane, du Nedjed, du Yamen, de l'Iraq, du Natal, de Zanzibar, de l'Égypte, etc., avec des jaunes venus de Chine, de Java, de Sumatra, etc., et avec des noirs venus du Sénégal, du Soudan, du Somaliland, etc., et tous se rencontrent et se mélangent dans ce temple avec une égalité et une fraternité parfaites. Et cela est la preuve que l'Islam est une religion universelle et non la religion des Arabes seulement, comme le prétendent les ignorants ; Allah a dit à son Prophète : « Nous t'avons envoyé auprès de tous les hommes sans exception, comme annonciateur de bonne nouvelle et avertisseur. » (*El Corane*, XXXIV, p. 27). Et c'est ce qui explique pourquoi nombre de *coloured men* cherchent dans l'Islam une égalité et une fraternité qu'ils n'ont pas toujours rencontrées dans certains pays d'Europe et d'Amérique.

Observations sur la ville de Mekka. — Le sanctuaire de la Kâaba avait absorbé toute notre attention ; nous allons maintenant dire quelques mots de la ville de Mekka.

La description consciencieuse de cette cité par le Suisse Burckhardt restant exacte dans l'ensemble, nous ne la recommencerons pas ; nous nous contenterons d'indiquer les modifications qui se sont produites depuis son voyage datant de plus d'un siècle, et nous ajouterons quelques observations personnelles.

Notons d'abord les observations qui s'appliquent à El Madina, en même temps qu'à Mekka.

Dans ces deux villes sacrées, aucune affiche aux couleurs criardes, aux figures grimaçantes, n'offusque les regards.

Aucune boutique de charcuterie, aucun débit de boissons fermentées si dangereuses dans les pays du soleil n'attentent à la santé publique.

Et, exemple unique au monde : dans ces deux centres de pèlerinage, qui comptent parmi les plus grands de toute la terre, on n'entend résonner aucun tintement de cloches ; on n'aperçoit aucune image ou statuette de sainteté [1] ; on ne rencontre aucun prêtre...

1. Pour justifier la satisfaction que nous cause l'absence à Mekka de ces « images de sainteté » qui, éditées à des milliards d'exemplaires, ont envahi tout le reste de la terre, rappelons l'exaspération de Huymans dans un des plus grands centres de pèlerinage de l'Occident : « La laideur de tout ce que l'on voit ici, écrit-il, finit par n'être pas naturelle, car elle est en dehors des étiages connus ; l'homme seul, sans une suggestion issue des gémonies de l'au-delà, ne parviendrait pas à déshonorer Dieu de la sorte ; c'est, ici, une telle pléthore de bassesse, une telle hémorragie de mauvais goût que, forcément, l'idée s'impose d'une intervention du Très-Bas. »

L'Islam est la seule des grandes religions n'ayant ni clergé, ni intercesseurs, ni sacrements ; et, conséquence naturelle, le croyant, ne pouvant compter que sur lui-même, se sent obligé à plus de piété, de foi et de repentir pour le salut de son âme que s'il se savait secouru par les prières de prêtres consacrés.

Depuis l'établissement du nouveau gouvernement, la sécurité dans les rues est aussi parfaite que sur les routes ; le vol y est inconnu. Les changeurs étalent des monceaux de pièces de monnaie sur des plateaux de cuivre, en plein vent, et ils s'absentent sans inquiétude ; aucune pièce ne leur manquera à leur retour.

Le téléphone et la télégraphie sans fil fonctionnent à Djedda, à El Madina, à Mekka, à Thaïf et même dans le Nedjed. La lumière électrique éclaire les mosquées et les monuments publics. D'importantes compagnies d'automobiles couvrent les routes de leurs centaines de voitures et des dépôts d'essence sont installés dans toutes les stations importantes.

Lorsque, après avoir constaté l'inhospitalité du port de Djedda et traversé quatre-vingt-dix kilomètres d'un désert encore moins hospitalier, on arrive à Mekka, on demeure stupéfait à la vue de cette grande ville, abritant soixante mille habitants environ en temps ordinaire et pouvant en abriter trois cent mille en temps de pèlerinage.

Elle est bâtie dans une vallée étroite entièrement dénudée et entourée de tous côtés par d'effroyables déserts. Malgré ces énormes désavantages, ses rues offrent le spectacle d'une activité inimaginable ; ses boutiques sont abondamment approvisionnées et son ravitaillement pour tous les besoins de la vie tient réellement du prodige.

Avec une pareille affluence de pèlerins et avec les cinq ablutions journalières de chacun d'entre eux, nous craignions de manquer d'eau. Or, nous en avons toujours en surabondance pour tous nos besoins et pour le lavage de notre linge et de nos vêtements. Mais aussi, quelle activité autour des puits ! Il en existe un à quelques pas de notre porte, et il offre un spectacle peu banal, celui de sa multitude de porteurs d'eau criant, gesticulant et tirant les seaux ou les chargeant sur leurs épaules avec une rapidité fantastique.

Un de nos plus vifs étonnements est de constater la quantité incroyable de bois employé pour les milliers d'énormes moucharabiehs, qui aèrent les maisons de cette ville, dans les environs de laquelle il ne pousse pas un seul arbre.

Un de nos amis qui vient de construire sa maison avec cette mode si saine et si agréable des moucharabiehs percés dans tous les murs, nous apprend que tout ce bois provient de Java. Au lieu de créer toutes les difficultés à leurs pèlerins et de ne les autoriser à partir que de façon à arriver les derniers, les Hollandais, gens pratiques,

profitent de leurs pèlerins pour développer leur commerce. Leurs bateaux les amènent plusieurs mois d'avance et apportent en même temps des quantités de ballots de marchandises. C'est ainsi que le commerce considérable des deux villes sacrées est presque tout entier entre leurs mains.

Nous avons pourtant vu des marques d'autres nations ; des cotonnades japonaises, des conserves de fruits américaines, etc., mais, chose triste à dire, en dehors de quelques pneus Michelin, nous n'avons rencontré aucune marque française. Or, la France est une des plus grandes puissances musulmanes du monde.

Les maisons de Mekka présentent à peu près les mêmes dispositions et le même aspect que celles de Djedda et d'El Madina. Mais, la prospérité y étant plus grande, la plupart de ces maisons sont mieux bâties et plus luxueuses. Beaucoup d'entre elles possèdent un système de terrasses superposées et correspondant aux trois derniers étages, qui réalise parfaitement certaines recherches des architectes européens les plus modernes ; la profusion des moucharabiehs, qui surplombent les rues et qui sont souvent de véritables œuvres d'art, leur donne un aspect très décoratif et très original.

Les objets spécialement destinés aux pèlerins, que l'on voit dans les boutiques, sont des récipients de tous genres pour l'eau de Zemzem ; de beaux tapis d'Orient et d'affreux tapis de

prière, de camelote hollandaise ; des chapelets de toutes espèces ; des livres religieux ; des sacs de henné ; du koheul et de petites fioles à koheul en métal ; des parfums ; du mesouak en bois d'Irak ; des bagues et des bijoux ; des voiles hindous brodés de soie, pour turbans, etc.

Les scènes de la rue ressemblent à celles de la plupart des villes orientales, et nous ne pouvons nous attarder à leur description. Nous avons remarqué de jolis ânes blancs tatoués de dessins géométriques obtenus en rasant le poil par endroits comme on le fait en Égypte ; plusieurs parties de leur corps sont teintes en orange vif au moyen du henné. Nous avons vu quelques chevaux arabes de toute beauté ; mais on en rencontre peu à Mekka.

Les cafés, les restaurants sont du même genre que tous ceux du Proche-Orient. Au-dessus de la porte d'une modeste gargote, voisine de notre demeure, nous lisons cette étonnante inscription : « Restaurant for gentlement » (*sic*). C'est la seule inscription en caractères latins que nous ayons remarquée à Mekka. Toutes les affiches ou inscriptions des monuments publics, des boutiques, des compagnies d'automobiles, des dépôts d'essence, etc., sont artistiquement calligraphiées en caractères arabes, le plus souvent en blanc sur fond vert, et produisent un effet très séduisant.

Dans l'intérieur des maisons bourgeoises et chez les methouafs, nous n'avons rien aperçu de

remarquable en dehors de quelques riches tapis d'Orient et de cadres de glaces du style le plus baroque que l'on puisse imaginer : c'est un mélange de tous les styles depuis la Renaissance jusqu'à la Restauration, avec des moulures énormes en pâte bronzée. Nous avons retrouvé ces cadres partout, à El Madina, à Mekka et à Djedda ; et, comme ils sont aussi lourds que fragiles, nous songeons à ce qu'il a fallu d'efforts et de précautions pour les débarquer dans les sanbouks et pour les amener à destination par caravane à travers le désert.

Des Musulmans de tous pays se fixant à Mekka, il en résulte que la population est extrêmement mélangée et que sa description nécessiterait une longue étude.

Le fait dominant qui frappe nos yeux, c'est la puissance assimilatrice véritablement prodigieuse de la race arabe : au bout d'une ou deux générations, ces habitants, venus de contrées si éloignées et si différentes les unes des autres, sont complètement « arabisés ». On rencontre des Hindous qui n'ont plus rien d'hindou, si ce n'est quelques particularités de leurs traits et même des Javanais dont les cheveux lisses et les yeux légèrement obliques révèlent seuls l'origine, leur teint lui-même ayant été, pour ainsi dire, « arabisé » par le soleil du Hidjaz.

En résumé, si, comme le prétendent les auteurs européens, les Adjens (c'est-à-dire les non-Arabes)

sont en plus grand nombre que les Arabes purs à Mekka (ce qui est discutable et difficile à vérifier), l'immense majorité de la population produit l'effet d'une population franchement arabe.

Du reste, par le Corane arabe, par les hadits arabes, et par l'imitation, dès l'enfance, des gestes et des habitudes du Prophète arabe, cette assimilation se produit dans le monde musulman tout entier, de l'Atlantique au Pacifique[1]; on a l'impression d'un même peuple en dépit des différences de couleur de la peau, des yeux et des cheveux, et de la variété des traits du visage. En arrivant à Mekka, aucun membre de ces populations si diverses ne se trouve dépaysé[2].

Si l'on fait abstraction du sentiment religieux, le séjour à Mekka est assez pénible malgré la beauté tragique de son paysage. On se sent étouffer entre les sombres montagnes de son étroite vallée ; on ne peut respirer un peu d'air que le soir dans la cour du temple. Et ce manque d'air rend la chaleur encore plus insupportable : nous nous rappelons deux nuits d'angoisse pendant lesquelles notre poitrine refusait de se dilater, bien

1. Un des exemples les plus frappants de la puissance de l'empreinte arabe se trouve chez les Espagnols qui, depuis l'expulsion et le massacre des Maures, c'est-à-dire depuis près de cinq siècles, n'ont pas encore réussi et ne réussiront jamais à se « désarabiser ».

2. Pendant la guerre, nous distinguions très facilement les Hindous musulmans de leurs compatriotes non musulmans, parce que leurs gestes étaient des « gestes arabes » identiques à ceux des habitants du Sahara algérien.

qu'exposée toute nue devant nos moucharabiehs et aspergée d'eau sans discontinuer !

Le séjour d'El Madina avec sa grande plaine et sa verte oasis doit être plus agréable, et celui de Thaïff avec ses célèbres jardins et sa température aussi fraîche que celle de la Syrie attire tous les Mekkois aisés dès que la saison du pèlerinage est terminée.

Un autre fléau de Mekka, c'est la poussière noirâtre qui reste toujours en suspension dans l'atmosphère, qui pénètre dans les narines et dans la gorge et qui, jointe à la chaleur, provoque une soif inextinguible. Et malheur à celui qui cherche à calmer cette soif au moyen de la glace, il ne fait qu'aviver la brûlure de son gosier !

Un autre désagrément provient des moustiques contre les piqûres desquels on ne peut se protéger qu'en se voilant la tête et le corps tout entier ou en s'enfermant dans des moustiquaires, c'est-à-dire en s'étouffant. Heureusement, aucune vermine d'aucune espèce n'aide les moustiques à troubler nos nuits. Nous n'en avons pas trouvé la moindre trace, bien que nous ayons couché sur des lits de cafés-gourbis et passé des heures sur les tapis des mosquées au milieu des pèlerins les plus dépenaillés. Et cela est d'autant plus étonnant que, certainement, bien des pèlerins en avaient emporté sur eux en sortant de leur pays. Est-ce aux ablutions ou au climat tropical que l'on doit attribuer la disparition de ces odieuses

vermines ? Peut-être au climat, car les mouches elles-mêmes semblent ne pouvoir vivre à Mekka, tandis qu'elles forment des nuages bourdonnants au-dessus des poissonneries de Djedda.

Comme en tous pays du monde, les mendiants sont bien désagréables dans le Territoire Sacré. Mais, si nous en jugeons d'après les descriptions de Burton, la mendicité a fortement diminué. Il en est de même pour le *bakhchich* que l'on considère comme une plaie de l'Orient, alors qu'en Occident il est pratiqué dans des proportions colossales sous d'autres noms. Ici, nous l'avons fréquemment vu refuser.

Les pèlerins se plaignent, souvent avec raison, de l'avidité de leurs methouafs. Dans ce cas également, un progrès sérieux semble avoir été réalisé. Lorsque les plaintes des pèlerins prouvent qu'un methouaf a dépassé la mesure, le gouvernement le condamne à la restitution de ce qu'il a perçu en trop et à une forte amende. Parfois même, il lui retire l'autorisation d'exercer son métier.

Enfin la saleté des rues dont se plaignent Burckhardt et Burton a presque complètement disparu ; chaque matin des charrettes circulent partout pour l'enlèvement des ordures [1].

1. Malgré les énormes progrès réalisés, il reste évidemment beaucoup à faire pour installer à Mekka un confort analogue à celui des villes modernes. Mais, pour cela, on se heurte à un obstacle primordial : l'inhospitalité du port de Djedda, qu'il faudrait tout d'abord aménager par des travaux considérables. Il faudrait également rétablir la ligne du chemin de fer de Damas à El Madina.

Comme El Madina et Djedda, nous avons trouvé Mekka pavoisée aux fraîches couleurs verte et blanche, en l'honneur du malik Ibn Sâoud. Il vient d'arriver ; suivant son habitude, il offre un dîner de cinq cents couverts aux notables présents à Mekka et il nous fait l'honneur de nous y inviter.

Le malik Ibn Sâoud. — Nous nous rendons à cette invitation dans une automobile qui nous prend au Palais d'*El Hamadyïe* pour nous conduire à celui du malik situé hors de la ville, sur la route de Mina.

Ce palais, neuf ou remis à neuf, est extrêmement bien conçu avec ses vastes cours, ses nombreux étages, ses longues salles et ses terrasses entourées de divans et de murs, dans lesquels des mosaïques de briques bleues et rouges, séparées entre elles par un léger espace, laissent circuler l'air de la même façon que les moucharabiehs.

Ce palais n'offre l'image d'aucun luxe royal, si ce n'est par son irréprochable propreté et par les tapis de prix étendus sur le sol. Il est d'une simplicité qui paraîtrait austère si, comme de toutes les habitations conçues par les Arabes, il ne s'en dégageait un charme surprenant.

A travers une succession de cours, d'escaliers et de terrasses, nous sommes conduits par des gardes nedjdis à la terrasse supérieure, où nous trouvons Sa Majesté le malik Ibn Sâoud assis dans un angle du divan qui longe les quatre murs. Nous

le saluons d'un court compliment, auquel il répond par un geste plein d'affabilité, et nous allons prendre place sur un divan, au milieu de la foule des invités déjà nombreux.

Le roi est vêtu comme le plus modeste de ses sujets : sur ses épaules est drapé l'ample manteau des Arabes en étoffe brune très légère, avec de discrètes broderies d'or sur la poitrine et autour du cou. Sur sa tête, le keffié ordinaire en cotonnade blanche et rouge est retenu par un *ôqual* pentagonal à deux rangs dont les charnières sont en laine noire et les parties rigides entourées de fil d'or. C'est, on le voit, le costume habituel de la plupart des Bédouins ; mais il est d'une finesse de tissus remarquable et il devient, sur un tel personnage, d'une distinction incomparable.

Pendant que le malik reçoit ses invités, qui continuent à arriver, nous l'examinons attentivement et nous sommes profondément impressionnés par la dignité, la fierté et la majesté qui se dégagent de sa personne et qui sont jointes à l'aménité et à la simplicité les plus parfaites.

Son mâle visage présente le type classique de l'Arabe, mais les angles sont légèrement arrondis. Un de ses yeux souffre malheureusement d'une affection, qui ne paraît pas à première vue, mais qui l'oblige à porter des lunettes à monture d'écaille noire ; une de ses mains porte la trace d'une grave blessure. Il semble âgé de quarante

à cinquante ans et doué d'une énergie physique peu commune.

Ibn Sâoud est un roi très puissant; on le sent dès qu'on l'aperçoit, mais il est impossible de préciser les raisons de cette impression, car rien dans ses gestes, ses attitudes et ses paroles, ne révèle la moindre morgue, le moindre orgueil théâtral. Et sa simplicité, qui rehausse sa majesté d'un si pur éclat, est absolument naturelle et charmante ; elle n'a rien de glacial comme celle des puritains anglo-saxons.

Jamais nous n'avions rencontré une majesté de ce genre et, instinctivement, nous la comparions à celle des monarques les plus célèbres de l'histoire. Les quatre premiers Khalifes unissaient de même, au suprême degré, la simplicité à la mejesté, et c'est pourquoi ils furent les plus grands de tous. Tandis que leurs successeurs tels que Yazid et Haroun Er Rachid, trop épris des richesses de ce monde et du faste des cérémonies, perdaient une partie de cette noblesse qui émane du caractère d'un homme et non du luxe qui l'entoure [1].

Assis à l'orientale sur le divan, les jambes croisées, Ibn Sâoud ne se lève que deux fois : la première pour accueillir l'imam qui vient diriger la

1. Si nous comparions le monarque qui passa pour le plus majestueux de l'Europe, le roi Soleil, tel que nous le représente Hyacinthe Rigaud, dans son portrait officiel, avec sa perruque, ses velours, ses fourrures, ses dentelles et sa pose théâtrale, à ce roi du Nedjed et du Hidjaz, si majestueux dans sa simplicité, quel sentiment éprouverions-nous ?

prière, et la seconde pour accueillir un groupe d'humbles Bédouins de son pays, vêtus seulement d'un ihram, le torse brun tout nu, la figure encadrée par de longues nattes de cheveux, les yeux farouches et étincelants avec une expression de dévouement et de courage sans bornes. Ces Bédouins ont été invités par lui en même temps que les personnages les plus élevés par le rang et la fortune ; à leur arrivée, son visage s'éclaire de joie; il va vers eux et il incline sa haute taille pour que chacun d'eux puisse le baiser entre les yeux.

Tous les invités sont arrivés ; le roi se lève, il dépasse de la tête tous les assistants et, avec une démarche d'une dignité inexprimable, il se dirige vers une terrasse voisine pour y faire la prière du moghreb. Nous le suivons et nous prions avec lui ; il est au milieu des fidèles, au premier rang, derrière l'imam, et, derrière lui, se tient un garde noir qui reste debout pendant les prosternations, car, pendant ce geste de la prière, il serait facile à un traître de frapper le roi dans le dos d'un coup de poignard.

Nous descendons ensuite dans les salles où le dîner est servi sur de longues tables. Nous y trouvons tous les mets les plus réputés de la cuisine arabe et notre préférence va, comme à El Madina, aux ragoûts de bamia et au mouton farci servi tout entier sur un large plateau.

Après le dîner, nous remontons sur la terrasse pour y boire le café qui nous est servi dans de

petites tasses à fond rond ; le serviteur tient les tasses emboîtées les unes dans les autres ; il en offre une à chaque convive, en y versant deux gouttes de café. Ce café est amer, parfumé ; mais n'en ayant bu que quatre ou cinq fois et à une dose aussi faible, il nous est difficile de porter sur lui un jugement définitif. Le malik a repris sa place à l'angle de la terrasse et il prononce un discours ne ressemblant guère à ceux qui sont prononcés après les banquets politiques en Occident.

En effet, il reste assis à l'orientale, légèrement penché en avant vers le public, et il s'exprime avec le ton d'une simple causerie ; jamais un geste de théâtre, jamais une phrase lancée d'un ton déclamatoire, même lorsqu'il parle des sujets les plus graves. Mais on sent derrière ce calme et cette affabilité, une fierté, une volonté et un courage inébranlable.

Voici la traduction des principaux passages de son discours :

« On nous appelle Wahabites, dit-il aux assistants, et notre Voie religieuse, appelée wahabisme, est considérée comme une secte particulière. C'est là une erreur détestable répandue mensongèrement par des gens intéressés. Nous ne sommes pas les adeptes d'une voie nouvelle ou d'un dogme particulier.

« Mohamed ben Abd El Wahab [1] n'a rien apporté

1. Voir page 199.

de nouveau. Notre dogme est le pur dogme qui découle du Livre d'Allah et de la Loi de Son Prophète. Nous vénérons les quatre rites et nous ne faisons aucune différence entre les rites malékite, chafaïte, hanbalite et hanéfite ; ils sont tous unis ensemble à nos yeux.

« Voilà le dogme que soutint le cheikh de l'Islam Mohamed Ben Abd El Wahab ; il est basé sur la doctrine de l'unité d'Allah Puissant et Majestueux, dégagée de toute erreur, pure de toute hérésie ; c'est donc au dogme de l'unité que nous convions tous les croyants ; c'est lui qui nous sauvegarde depuis que nous le pratiquons. Et les prétendues nouveautés, dont nous accusent certains perturbateurs, ne nous ont jamais éloignés des joies de la fraternité musulmane.

« Les Musulmans n'ont pas besoin de réformes nouvelles ; ils seront heureux dans ce monde et dans l'autre s'ils demeurent dans la voie du Livre d'Allah et de la Loi de Son Prophète, et s'ils suivent la Parole de l'Unité absolue.

« Nous non plus, nous ne désirons pas de réformes qui nous éloigneraient de notre doctrine religieuse ; nous ne désirons que mériter, par nos actes, la satisfaction d'Allah ; et c'est Lui le seul Juge, le seul Aide.

« Ce dont les Musulmans ont besoin, ce n'est pas de réformes, c'est du retour à la pureté des principes d'autrefois. Ils se sont écartés de la voie d'Allah et plongés dans les iniquités et les péchés;

Allah les a abandonnés et ils sont tombés dans l'avilissement et le mépris avec la perte de leur puissance.

« Je n'étais rien et, aujourd'hui, je gouverne des pays très éloignés les uns des autres. Au Nord, la limite de mon royaume atteint l'Iraq et le pays de Syrie ; au Sud, le Yamen ; à l'Ouest, la Mer Rouge ; à l'Est, le golfe Persique. Or, pour conquérir tout cet empire, je ne possédais aucune ressource, si ce n'est la force de la foi, la force du dogme de l'Unité. Je ne possédais rien des ressources de ce monde ni des forces de l'humanité et les ennemis me pressaient de toutes parts. Mais par la grâce et l'aide d'Allah, j'ai vaincu mes ennemis et conquis leur pays.

« La cause de nos malheurs vient de nous-mêmes et non des étrangers.

« Par Allah ! Je ne redoute pas les étrangers autant que je redoute les Musulmans : un étranger arrive dans un pays peuplé de centaines de mille et même de millions de Musulmans et, bien qu'il soit seul, il triomphe en toutes choses. Peut-on concevoir qu'un homme seul soit capable de triompher de millions d'autres hommes s'il ne trouve pas, parmi ces millions de Musulmans, des aides et des complices ? Non et non. Or, ces aides et ces complices, ce sont eux qui sont la cause de tous nos maux ; ils sont les ennemis d'eux-mêmes. Le blâme doit retomber sur eux et non sur les étrangers. Un bâtiment solide n'a rien à

redouter des démolisseurs s'il ne se produit pas, dans ses murs, une fissure par laquelle pénètrera la pioche.

De même pour les Musulmans, s'ils étaient fermement unis, il ne serait possible à personne de percer leurs rangs et de les diviser par des paroles. Dans le pays même des Arabes, il y a des individus qui aident l'étranger contre la péninsule arabique ; mais, si le veut Allah, cela ne durera pas, car nos artères battent encore dans notre poitrine.

« Les maux dont souffrent les Musulmans proviennent surtout du fait de certains princes ou rois qui ne songent qu'à leurs intérêts personnels et qui, pour les satisfaire, foulent aux pieds tout ce qu'ils rencontrent sur leur route. Ils thésaurisent l'or et l'argent ; ils dorment sur des lits moelleux ; ils ne pensent qu'à eux-mêmes et ils oublient Allah !

« Les Musulmans retrouveront leur prospérité s'ils s'unissent ensemble dans la voie de l'unité parfaite. Le jour où ils le feront, j'irai au-devant d'eux et je marcherai avec eux côte à côte dans toutes leurs actions. Par Celui en dehors de qui il n'y a pas de dieu ! je n'ambitionne ni la fortune ni la royauté ; l'éclat du trône ne m'éblouit pas ; je ne recherche que la satisfaction d'Allah ; je fais appel à Lui dans son unité pour qu'il unisse tous les Musulmans ensemble, et, alors, je marcherai avec eux non comme un roi, un prétendant ou

un émir, mais comme un serviteur ; je marcherai avec eux, moi et ma famille, mon armée et tous les fils de mon *goum* ! Allah est témoin de mes paroles et Il est le meilleur des témoins ! »

Ce discours, prononcé sur un ton calme et ferme et accompagné de gestes sobres et précis [1] et résumant avec tant de justesse la situation présente de l'Islam, est écouté par l'assistance avec un silence religieux ; il en est de même de l'éloquente réponse d'un lettré égyptien [2]. Puis chacun se lève pour présenter ses hommages au malik et prendre congé de lui.

Nous partons dans une camionnette, en compagnie d'El Hadj Hamdi, l'aimable agent consulaire de la France à Mekka, et de quelques autres convives algériens. Et toutes les automobiles ou camionnettes, ramenant les invités en même temps, soulèvent un tel tourbillon de poussière que nous sommes aveuglés et pensons suffoquer.

Le lendemain matin, nous allons rendre visite à l'émir Chekib Arslane, que nous avions rencontré au dîner et qui est l'hôte de Son Excellence Fouad Hamza, ministre des Affaires étrangères, et nous sommes saisis d'admiration devant

1. Un de ses gestes favoris consiste à pointer en avant, vers le public, ses deux index réunis, puis à les séparer. Ce geste symbolise évidemment l'union, qu'il désire, puis la désunion, qu'il déplore.

2. Autre différence avec les discours des banquets européens ; jamais les Arabes n'applaudissent un discours ; l'applaudissement ne sert qu'à rythmer le chant ou la danse.

l'énergie de ce noble vieillard, de cet illustre savant, infatigable combattant par la plume et la parole pour la défense de l'Islam et de la langue arabe, dont il est un prince incontesté. Il avait passé l'hiver à Lausanne où, cette année, le thermomètre était descendu à trente degrés au-dessous de zéro, et nous le retrouvons à Mekka venu pour accomplir son devoir du pèlerinage et affrontant une température de cinquante degrés au-dessus de zéro à l'ombre !

Autour de lui, une élite de Musulmans se pressent, avides de recueillir ses paroles et ses leçons. Quelle reconnaissance lui devons-nous, à lui et à ses disciples et à tant d'autres habitants de Mekka qui nous ont accueillis comme si nous faisions partie de leur famille. Quelle admirable famille que celle de l'Islam en temps de pèlerinage !

Arrivée des pèlerins algériens à Mekka. — Les pèlerins de Tunisie, puis ceux d'Algérie viennent enfin d'arriver à Mekka, assez mécontents d'être les derniers et de n'avoir pas suffisamment de temps pour se reposer des épreuves de leur voyage en mer avant le départ pour la très fatigante cérémonie d'Arafat.

Ils manifestent la joie la plus touchante, en nous retrouvant dans le Territoire Sacré, dont nous avions si souvent parlé ensemble et que nous entrevoyions comme dans un rêve lointain, aujourd'hui réalisé.

Il y a parmi eux des habitants de Bou Sâada ; ils fréquentent le même endroit du temple que nous à la prière du moghreb, et, sachant que nous devons rentrer avant eux dans notre pays, ils nous chargent de commissions pour leurs familles.

Préparatifs de départ pour Arafat. — Le jour du départ pour Arafat approche. Dans toutes les rues, les chameliers préparent ou réparent les cheqdefs. Nous donnons nos instructions à notre methouaf qui doit tout nous fournir : chameaux, cheqdefs, tente, nourriture, chamelier et serviteur. La ville commence à se vider de ses pèlerins et de ses habitants, et nous devons partir dans la soirée. En attendant, nous allons accomplir notre thouaf journalier autour de la Kâaba dont tout le bas, jusqu'à une hauteur de trois mètres environ, a été recouvert d'une draperie blanche.

لبيك اللهم لبيك لا شريك لك

« Me voici tout à Toi, ô Allah ! Tout à Toi ! Tu n'as point d'associé ! »

CHAPITRE IV

LE MONT ARAFAT

Nous revêtons de nouveau le ihram et nous nous mettons dans l'état de haram, afin d'accomplir le hadj (ou grand pèlerinage) pour lequel *El Ouquouf*, c'est-à-dire la « station » au mont Arafat, le neuvième jour du mois de Dzou l'Hidja est une condition obligatoire.

En bas, dans notre rue, le tapage est au comble, grognements de chameaux, cris de chameliers, appels de pèlerins, entre-choquements de cheqdefs, etc. Notre methouaf nous conseille d'attendre que l'encombrement ait diminué ; mais tous les pèlerins tunisiens qui habitent au-dessous de nous sont partis et l'encombrement augmente. Nous nous fâchons contre notre methouaf ; enfin, nos cheqdefs sont terminés et attachés sur nos chameaux. Ces cheqdefs sont des sortes de palanquins contenant deux litières disposées en

long et se faisant équilibre, chacune sur un des flancs de l'animal. Les nôtres sont un peu plus luxueux que les cheqdefs ordinaires, ils sont entièrement recouverts d'une étoffe de laine au lieu de rester ouverts par le milieu.

Les chameaux étant debout, nous escaladons nos litières au moyen d'une petite échelle et nous nous y installons, El Hadj Sliman avec sa femme dans un des cheqdefs et, dans l'autre, El Hadj Nacir Ed Dine avec le serviteur Hassen qui lui fait contre-poids.

Mais nous ne sommes pas encore partis ! L'encombrement dans les rues étroites avec les cheqdefs démesurément larges est quelque chose d'inénarrable ; nos chameaux avancent à peine d'un pas tous les quarts d'heure. Heureusement, ils sont dressés d'une façon remarquable ; ils peuvent stationner debout sans broncher pendant des heures et ils profitent de la moindre éclaircie dans la cohue pour s'y faufiler. Les chameaux algériens, dans de semblables circonstances, seraient affolés ; ils jetteraient immédiatement à terre leurs palanquins et ceux qui les montent et chercheraient à s'enfuir avec des bonds désordonnés, s'empêtrant dans les jambes ou les cous les uns des autres, piétinant tout et se brisant les membres.

Notre maison étant située au centre de la ville, il nous faut près de deux heures pour arriver au faubourg d'El Mâla, et ce n'est qu'en dehors des

faubourgs que nous pouvons avancer d'une façon normale.

La route est encombrée de caravanes, mais la vallée, bien qu'étroite par moments, est plus large que les rues de Mekka, et tous les chameaux se dirigent dans le même sens en longues files parallèles, chaque animal étant attaché à l'arrière-train de celui qui le précède par la bride fixée à ses naseaux.

La fatigue l'emportant, nous dormons dans nos litières, bercés par le tangage de nos montures. De courts réveils nous permettent d'entrevoir les maisons de Mina et de Mouzdalifa qui bordent la route. Au lever de l'aurore, nos yeux s'ouvrent à l'entrée d'un cirque immense fermé à l'Est par les montagnes escarpées de Thaïf et, au Nord-Est, par une chaîne de montagnes en arc de cercle ; c'est le Djebel Arafat, du milieu duquel se détache une colline rocailleuse surmontée d'une tour blanche. Cette colline, en plus du nom d'Arafat, donné également à la plaine qui l'entoure, porte le nom particulier de Djebel Er Rahma (montagne de la Miséricorde) et elle est le but vers lequel se dirigent tous les pèlerins.

La plaine est déjà recouverte de milliers de tentes, et un flot incessant de caravanes se déverse sur elle. Nous marchons droit vers le Djebel Er Rahma et nous faisons halte non loin de lui, au Sud-Ouest, à un endroit qui nous est réservé.

Notre serviteur Hassen s'empresse de monter

notre tente haute, conique, doublée de rouge avec des décorations vertes, jaunes et bleues, et munie de parois mobiles que l'on dispose suivant l'orientation du soleil. Les cheqdefs sont rangés tout auprès et les chameaux accroupis reçoivent leur ration de fourrage tressée en longues cordes que l'on défait au moment de l'usage.

L'air du matin est pur, relativement frais et, retrouvant notre chère vie nomade sous la tente dans le désert, nous espérons nous remettre des fatigues de Mekka, qui avaient surtout éprouvé le plus âgé d'entre nous. Nous récitons les *telbia*[1] et les invocations que le pèlerin doit réciter à son arrivée devant Arafat ; puis nous faisons honneur au repas préparé par notre serviteur.

Tout va pour le mieux pendant la première partie de la matinée ; mais, aux approches de midi, nous commençons à nous sentir inquiétés par un genre de chaleur inconnue dans notre Sahara algérien. Les rayons directs du soleil au Zénith percent l'étoffe de la tente et sa doublure rouge, comme si elles n'étaient que des gazes légères, et nous produisent l'effet de pointes de feu sur notre tête et nos épaules nues. Et voilà que le simoum nous assaille du côté de l'Est avec son souffle empoisonné ; puis, par moments, il tourne et il nous lance ses rafales sablonneuses du côté de l'Ouest. Nous sommes torturés par trois brû-

1. La *Telbia* est l'exclamation *Lebbaïk Allahoumma* ! « Me voici tout à Toi, ô Allah ! »

lures ; et, phénomène inexplicable, notre épiderme se contracte et empêche la transpiration de filtrer au dehors. La suffocation plus pénible encore que la brûlure paralyse notre poitrine. Comment pourrons-nous résister jusqu'au retour de la fraîcheur du soir ?

Par chance, pour protéger nos chairs contre les piqûres des grains de sable douloureuses comme des piqûres de guêpes, nous avons l'idée de resserrer le pagne de notre ihram sur notre poitrine ; notre peau, n'étant plus en contact direct avec l'air desséché, recommence à transpirer et nous nous sentons soulagés. D'ailleurs le soleil baisse vers l'horizon, le simoum s'apaise et le rideau de sable qui nous enveloppait retombe à terre.

Pendant toute la journée, le flot des caravanes n'a pas cessé de déverser des pèlerins dans la plaine. Ce soir et cette nuit, il redouble d'intensité et le lendemain, neuvième jour du mois de *Dzou'l Hidja* [1], nous contemplons le spectacle phénoménal d'une immense ville de toile et de laine abritant deux cent mille croyants. Et, du centre de cette ville, émerge la colline d'Arafat ; grise et sombre, hier, comme toutes les montagnes de la région, elle semble, aujourd'hui, recouverte d'un éblouissant manteau de neige, mais d'une neige vivante, celle des pèlerins revêtus de leurs blancs ihrams.

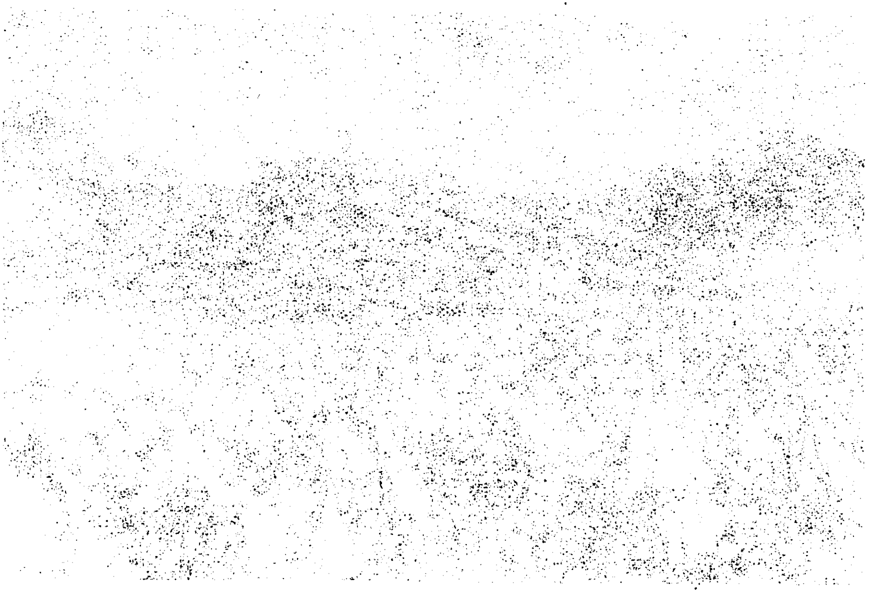
1. Le samedi 18 mai 1929, année 1348 de l'hégire.

Nous apprenons que le malik, monté sur son deloul de course, vient d'arriver avec une armée de soldats du Nedjed chargée de maintenir l'ordre au milieu de cette foule soulevée par l'enthousiasme de la foi.

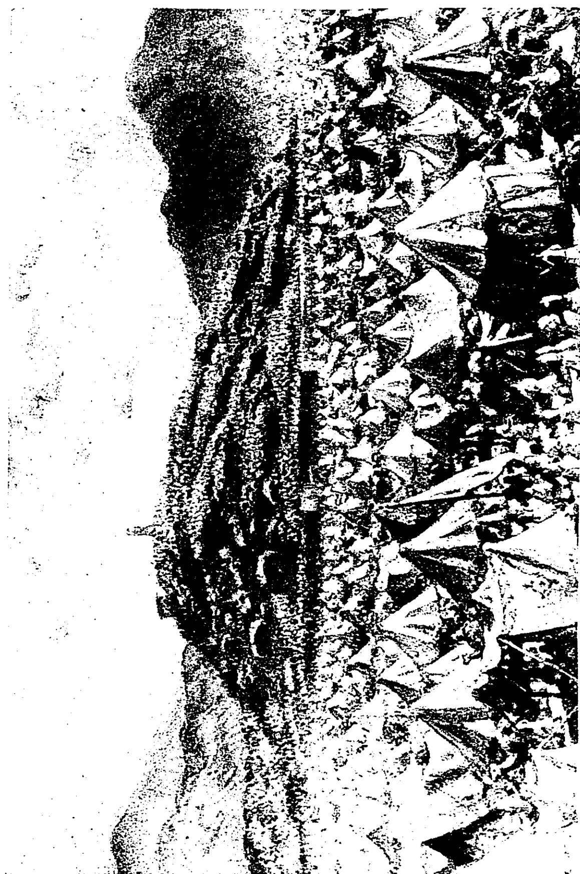
Ici encore, que de changements ont été apportés par les réformes du malik Ibn Sâoud. La cérémonie d'Arafat ne ressemble plus guère à celles que Burckhardt et Burton ont décrites, et dans lesquelles les somptueux *mahamals* [1] de Syrie et d'Égypte jouaient un si grand rôle. Le mahamal de Syrie apportait le voile du tombeau du Prophète, et celui d'Égypte apportait la kisoua ou tapis sacré de la Kâaba. Chaque mahamal était dirigé par son émir et accompagné par une petite armée de son pays, avec ses officiers, ses canons, ses drapeaux et sa musique militaire. A la cérémonie d'Arafat, ces mahamals occupaient les premières places, déployaient leurs drapeaux, tiraient leurs canons, et faisaient retentir leurs musiques militaires aux instruments de cuivre.

Le roi Ibn Sâoud n'admettant aucune intrusion de gouvernements étrangers dans les pays qu'il gouverne, mit fin à la coutume des mahamals et fit construire une manufacture à Mekka pour le tissage de la kisoua de la Kâaba.

1. Le *mahamal* est le palanquin de soie et de velours brodé d'or dans lequel les tapis sacrés sont transportés d'Égypte et de Syrie au Hidjaz.



Le Mont Arafat, le neuvième jour du mois de Dzou'l Hidja.



La cérémonie d'Arafat a donc perdu tout le faste et toutes les pompes que lui apportaient les luxueux mahamals de velours et de soie brodés d'or, portés par des chameaux richement harnachés, encadrés de brillants cavaliers et de drapeaux déployés, salués par des salves d'artillerie et des fanfares retentissantes.

Mais ce que cette cérémonie a perdu en faste, elle l'a gagné en dignité religieuse. La fête est uniquement dans les cœurs des fidèles qui ne sont plus distraits de leurs pieuses pensées par aucun spectacle profane.

Quant à la sécurité, elle n'était nullement assurée par ces armées de parade ; les Bédouins, embusqués sur les pentes rocheuses des montagnes voisines, fondaient comme des oiseaux de proie sur tous les pèlerins qui commettaient l'imprudence de s'écarter tant soit peu de leur campement. Aujourd'hui, ici comme dans tout le Hidjaz, toute inquiétude a disparu.

Après la prière de l'aser, le prédicateur, monté sur sa chamelle, prononce un sermon du haut de l'un des rochers d'Arafat. Il prêche sur les rites du pèlerinage et il coupe son sermon d'invocations et de telbias. En dessous de lui, des indicateurs agitent des foulards à chaque telbia afin de prévenir les assistants trop éloignés pour l'entendre. Et toute la foule, agitant ses voiles et ses drapeaux, s'écrie : « Lebbaïk ! Allahoumma ! Lebbaïka ! La Chrika Laka ! » (Me voici tout à Toi,

ô Allah ! Tout à Toi ! Tu n'as point d'associé). Ces milliers de voix, répercutés par les échos et s'élevant en une immense clameur vers le Seigneur Adoré, Unique, Éternel, qui n'a pas engendré et n'a pas été engendré et auquel aucun n'est en rien comparable, secouent les assistants jusqu'au tréfonds de leurs entrailles et les âmes de ces deux cent mille fidèles de races différentes, se rencontrent et s'unissent pour « se suspendre au voile de la Miséricorde ».

Lorsque le soleil abandonne le rocher sur lequel se tient le prédicateur, la cérémonie prend fin et *El Ifadha* (c'est-à-dire le départ en masse) de pèlerins, a lieu précipitamment.

Notons encore une fois que toutes les invocations récitées devant Arafat sont uniquement adressées à Allah ; et même, lorsque nous faisions notre prière, nous qui étions campés à l'Ouest, nous tournions le dos à la célèbre montagne, en regardant vers Mekka.

On s'étonnera peut-être de l'importance exceptionnelle donnée à cette station devant Arafat, sans laquelle aucun fidèle, fût-il resté une année entière à Mekka, n'a le droit de prendre le titre de *Hadj* ; et on nous en demandera les raisons. Comme toujours, elles sont historiques. D'après la tradition, c'est au sommet de cette montagne qu'Adam et Ève, chassés du Paradis Terrestre, se retrouvèrent après avoir erré pendant des années à la recherche l'un de l'autre ; de là, le

nom de *Djebel Arafat*, c'est-à-dire « La Montagne de la Reconnaissance ».

Mais la raison dominante de la station à Arafat est, à notre avis, dans le souvenir de la station qu'y fit le Prophète pendant son « Pèlerinage des Adieux », lequel sert de modèle à tous les pèlerinages.

Le neuvième jour de Dzou'l Hidja de l'an X de l'hégire (mars 682 de l'ère chrétienne), le Prophète, monté sur sa chamelle Quoçoua, qu'il avait conduite au sommet du Djebel Arafat, prêcha du haut de sa monture à l'immense foule qui l'avait suivi et s'était amassée sur les flancs de la colline et dans la plaine environnante. Après avoir recommandé aux fidèles de toujours traiter leurs épouses avec la plus grande douceur, en considérant que les droits de celles-ci étaient égaux à leurs devoirs, il interdit formellement de retirer un intérêt quelconque de l'usure et fixa la durée de l'année à douze mois lunaires. Puis il termina en s'écriant : « O croyants, entre vous, votre sang et vos biens doivent être choses sacrées, de même que ce jour est sacré et que ce territoire est sacré ! O croyants, retenez bien mes paroles, car j'ignore si je me retrouverai jamais avec vous en ces lieux, après ce jour. Et surtout n'oubliez jamais que tout Musulman doit, pour tout autre Musulman, être un véritable frère, car tous les Musulmans du monde ne forment qu'un seul peuple de frères ! O Allah, ai-je ac-

compli ma mission ? » — « Oui, certes, ô Allah ! » répondirent, dans une clameur unanime, les cent mille bouches des pèlerins avec l'accent de la plus ardente reconnaissance. « O Allah ! entends leur témoignage ! » s'écria-t-il. A ce moment, descendit sur le Prophète une soudaine révélation et, sous le poids de l'inspiration divine qui pénétrait le cœur de son cavalier, la chamelle Quoçoua faillit avoir les membres brisés et tomba sur les genoux.

Voici les paroles d'Allah le Très-Haut : « Aujourd'hui, j'ai parfait votre religion et accompli Ma Grâce à votre égard et l'Islam est la seule religion que J'agrée. » (*El Corane*, V, 5.)

Cette révélation, venant conclure le sermon du Prophète, souleva dans toute l'assemblée le plus pur des enthousiasmes.

Pourtant Abou Bakr, loin de s'associer à l'allégresse générale, fut saisi d'une intense mélancolie et ne put retenir ses larmes. Il songeait que la grâce du Tout-Puissant étant accomplie, la mission de Mohammed était terminée, et il redoutait de le voir disparaître bientôt de ce monde... Les ombres bleues du soir s'étaient répandues sur la vallée et sur les flancs de l'Arafat. Seul au sommet et dominant l'immense foule des pèlerins, le Prophète, monté sur sa haute chamelle, demeurait encore illuminé par les rayons du couchant. Ses regards extasiés par la foi resplendissaient d'un éclat surhumain ; mais son visage,

émacié déjà par la maladie, avait pris l'aspect d'une vision prête à s'évanouir. L'ombre montante l'atteignit et l'enveloppa d'un voile... A leur tour, les compagnons du Prophète qui tout à l'heure manifestaient leur joie à l'annonce que la religion venait d'être parfaite par Allah, se sentirent envahis des funèbres appréhensions qu'Abou Bakr avait ressenties. Et, de proche en proche, leur émoi gagna toute l'assemblée des croyants, qui se dispersèrent, la poitrine étreinte par l'angoisse...

La révélation qui a parfait l'Islam à Arafat dans le pèlerinage des adieux du Prophète est évidemment la raison dominante de l'importance capitale de la « Station » devant cette montagne, et le sermon du prédicateur monté sur sa chamelle est prononcé en imitation du sermon de Mohammed.

De même aussi, dès que les derniers rayons du soleil ont quitté l'Arafat, toute la foule se disperse et plie ses tentes à la hâte : l'immense cité de toile et de laine disparaît comme par enchantement. Et c'est aussitôt l'exode de deux cents mille pèlerins dont les flots s'engouffrent dans la vallée qui les ramène à Mouzdalifa et à Mina.

A ce spectacle grandiose, il semble que les éléments du ciel et de la terre veuillent s'associer en se déchaînant à leur tour avec leur formidable puissance : c'est d'abord un immense nuage de sauterelles, qui s'élève du côté du Nord et qui

passe au-dessus de nous en voilant le ciel avec des volutes brunâtres pailletées par des milliers d'ailes d'argent. Puis, de l'autre côté de l'horizon, s'élance à leur rencontre un tourbillon aux fauves et gigantesques colonnes de sable. Le choc a lieu au-dessus de nos têtes ; l'armée des sauterelles est anéantie et le tourbillon vainqueur balaye tout sur son passage, dans sa course furibonde vers le Nord.

A ses nuages jaunes succèdent des nuages aussi noirs que les pics montagneux sur lesquels ils se sont formés ; nous pressentons un formidable ouragan prêt à fondre sur nous. Notre tente étant pliée, nous nous joignons à la hâte au torrent des pèlerins qui se dirigent vers l'Ouest et semblent fuir devant la tempête. Mais l'orage a vite fait de nous rejoindre et cela pour notre bien, car il déverse une ondée aux gouttes énormes sur nos corps alanguis par la chaleur torride de ces deux journées. Sous cette douche bienfaisante, les poussières disparaissent, et les pores de notre peau s'entr'ouvrent comme celles des feuilles recroquevillées par la sécheresse.

Aussitôt après avoir rempli cette mission généreuse, l'orage nous devance pour arroser notre route dans la vallée de Mina. L'air est rafraîchi ; les chameaux accélèrent leur allure ; les pèlerins, fiers d'avoir conquis le titre de hadj, agitent des falots, brandissent des drapeaux qu'ils avaient emportés sur la Montagne Sacrée, et ils poussent

des exclamations de joie, qui se mêlent aux cris des chameliers excitant leurs montures et au bruit des bois des cheqdefs qui s'entre-choquent comme des castagnettes. Seul, le sol sablonneux reste silencieux, car ni les pas, pour ainsi dire, feutrés des chameaux ni ceux des pèlerins nu-pieds ou chaussés de sandales ne soulèvent aucun son.

Au moment où nous venions de passer entre les *Alaméïne,* deux piliers de maçonnerie blanchis à la chaux qui marquent les limites du territoire d'Arafat, un grave accident se produit : le chameau monté par El Hadj Sliman et son épouse, butte et s'abat tout à coup en brisant son cheqdef. Par miracle, les occupants en sortent indemnes ; l'autre chameau, arrêté par la bride de son congénère, qui est attaché à son arrière-train, s'accroupit en grognant et disloque son cheqdef dont les occupants sortent eux aussi, sains et saufs. Mais quelle situation est la nôtre, au milieu du formidable torrent de bêtes et de gens, dont les vagues menacent de nous engloutir ! Apercevant un buisson épineux qui, tel un brise-lame, divise un instant les flots des caravanes, El Hadj Sliman saisit dans ses bras sa femme et son collaborateur pour les y porter à l'abri ; puis, avisant quelques pèlerins à pied, il leur demande et obtient leur aide. Au bout d'une demi-heure de travail dans l'obscurité et au milieu de la bousculade des chameaux, qu'il faut

écarter à droite et à gauche, El Hadj Sliman, le chamelier Abdallah, le serviteur Hassen et les braves pèlerins venus à notre secours arrivent tant bien que mal à réparer les cheqdefs et à les fixer sur le dos des chameaux agenouillés, bien que ceux-ci se débattent en grognant et en arquant leurs longs cous avec une telle force que deux hommes leur tordant les naseaux, se couchant sur leur tête et appuyant les pieds sur leurs genoux repliés, suffisent à peine pour les maîtriser [1].

Nous remontons dans nos cheqdefs mais la réparation laisse à désirer et nous devons nous déplacer à chaque seconde pour rétablir l'équilibre. Abd Allah, notre chamelier bédouin est borgne et peu débrouillard. Du haut du cheqdef, Hassen le guide par ses cris : dès qu'il aperçoit un intervalle entre les files de chameaux, il ordonne à Abd Allah de détacher la bride du nôtre, d'abandonner la file que nous suivons, de presser le pas et d'aller attacher notre monture au dernier chameau d'une file plus avancée.

Grâce au remarquable dressage des chameaux de Mekka, ce système des files parallèles ne produit presque jamais d'accidents tandis qu'avec nos chameaux du Moghreb, toutes les files s'entremêleraient, surtout dans les endroits où la vallée

1. Les chameaux du Hidjaz si bien dressés pour la route deviennent très récalcitrants, lorsqu'on les fait agenouiller et qu'on les charge dans cette posture.

se resserre et il en résulterait un écrasement général des bêtes et des gens.

Dans l'Ouadi'l Mohaceb, aux environs de Mouzdalifa, beaucoup de pèlerins, piétons ou descendus de leurs montures, s'arrêtent pour ramasser les quarante-neuf cailloux de la grosseur d'une fève avec lesquels ils devront lapider les chéïtanes [1] de Mina. Et nous avons encore l'occasion d'admirer le dressage des chameaux qui passent par-dessus ces hommes accroupis et même par-dessus des pèlerins endormis sur la route, sans jamais blesser aucun d'entre eux. De même à Arafat, ils circulaient à travers les milliers de cordages des tentes sans en accrocher un seul, tandis que les ânes s'y prenaient et s'entortillaient stupidement les pieds en arrachant les piquets.

L'orage qui nous avait si agréablement rafraîchis et qui avait abattu la poussière devant nous, maintenant nous éclaire. Il s'est concentré au-dessus des montagnes de Mouzdalifa et de Mina, et il en foudroie les sommets avec d'immenses éclairs qui s'acharnent huit ou dix fois de suite sur le même point et qui semblent autant de colonnes de feu soutenant le plafond des sombres nuages au-dessus des cimes dentelées. Et le ciel d'une teinte de soufre est sillonné sans interruption et simultanément par une vingtaine de ces colonnes éclatantes. Jamais nous n'avions assisté

1. *Cheïtanes*, petits monuments en maçonnerie symbolisant le démon.

à une illumination céleste d'une pareille intensité.

Nous traversons Mouzdalifa sans nous arrêter et nous parvenons enfin à Mina, où nous mettons pied à terre. Les chameaux sont introduits dans un vaste enclos et nous nous installons dans une petite maison appartenant à notre methouaf, comprenant deux chambres et une salle d'ablutions et précédée d'une courette entourée de murs où nous sommes à l'abri du tumulte des pèlerins.

L'immense cité de toile et de laine, qui avait disparu d'Arafat, s'est élevée de nouveau dans la vallée de Mina, qu'elle emplit tout entière, sur une longueur de plusieurs kilomètres ; et, la nuit, ce morne paysage de désert est constellé de milliers d'étoiles d'or qui s'allument auprès des tentes, en dessous des milliers d'étoiles d'argent qui scintillent au firmament.

A première vue, on pourrait se croire en présence d'un formidable camp de soldats prêts à la bataille ; mais, tandis que les rêves des soldats seraient troublés par d'horribles visions de sang et de carnage, ceux des pèlerins sont exaltés par de sublimes visions de fraternité et d'amour divin.

لن ينال الله لحومها ولا دماؤها

ولكن يناله التقوى منكم

> « Ni leur chair ni leur sang ne parviennent à Allah ; mais c'est votre piété qui Lui parvient. »
>
> (*El Corane*, XII, 38.)

CHAPITRE V

LA VALLÉE DE MINA [1]

A NOTRE réveil, c'est l'*Aïd El Rebir*, c'est-à-dire la Grande Fête, où tous les Musulmans s'embrassent en oubliant leurs querelles ; c'est la fête du *Quourbane* ou du Sacrifice, en souvenir du sacrifice d'Ibrahim, et, ici, c'est en plus, la fête de tous les pèlerins devenus des Hadj depuis la veille. Et une immense rumeur de joie s'élève de cette sombre vallée de

1. Souvent appelée *Mouna* et plus correctement *Minene*.

Mina, dont les montagnes rocailleuses, dénudées, carbonisées, ne reflètent aucune lumière, toute la lumière éblouissante de ce soleil du tropique semblant réservée aux seuls croyants qu'elle illumine.

Nous nous rendons au premier cheïtane. Une foule énorme l'enserre, et les pèlerins le lapident avec autant de conviction et de colère que s'ils avaient le diable en personne devant eux. Ce qu'ils lapident en réalité, ce sont les mauvaises pensées symbolisées par ce cheïtane.

Ce rite du pèlerinage est encore basé sur un souvenir historique, celui du prophète Ibrahim, qu'Iblis (Satan) chercha par trois fois à faire désobéir à Allah, lequel lui avait ordonné de sacrifier son fils Ismâïl. Les trois fois, Ibrahim répondit au Tentateur en le chassant à coup de pierres. Et c'est à ces trois endroits que sont élevées les *djemarate* ou *cheïtanes* [1] que le pèlerin doit lapider.

Au prix de mille difficultés, sous les brûlures du soleil, nous finissons par approcher du cheïtane et nous le lapidons avec sept pierres en disant : « Au nom d'Allah ! Allah est le plus grand ! Je lapide le cheïtane et ses troupes, ô Allah, en croyant sincèrement à Ton Livre et en suivant la Loi de Ton Prophète Mohammed et de Ton Ami Ibrahim. Sur eux la bénédiction et le salam ! »

1. *Djemarates* ou *Cheïtanes*, même observation que plus haut.

De là, nous nous dirigeons, un peu émus, vers l'endroit que les Islamophobes appellent « le charnier de Mina » et décrivent comme une effroyable montagne de charognes sanglantes en putréfaction, envoyant les germes de toutes les épidémies aux quatre coins du monde. Et nous nous préparons à un horrifique spectacle.

En réalité, nous trouvons un vaste espace enclos de fils de fer, servant à la fois de marché et d'abattoir destinés à fournir la viande de boucherie nécessaire pour deux cent mille pèlerins en un jour de fête.

Nous achetons les moutons que nous devons sacrifier et nous sommes entourés de pèlerins qui nous demandent de les leur céder après le sacrifice. Nous y consentons, et les animaux abattus sont immédiatement emportés par eux pour en partager ou en vendre la chair. Et il en est ainsi pour tous les animaux sacrifiés. Il est dit dans le *Corane* : « Lorsqu'ils seront abattus, mangez de leur chair et nourrissez-en ceux qui se contentent (de ce qu'on leur donne, c'est-à-dire les pauvres) et ceux qui vous en demandent. » — « Ni leur chair ni leur sang ne parviennent à Allah ; mais c'est votre piété qui lui parvient. » (*El Corane*, XXII, 37-38.)

Seuls, quelques animaux dont la chair est impropre à la consommation sont dépouillés de leur peau et jetés avec les viscères des autres victimes dans des fosses qui sont recouvertes

de sable et arrosées avec des désinfectants. Contrairement au récit de Burton, nous n'avons senti aucune mauvaise odeur pendant les trois jours passés à Mina. Il est vrai qu'au point de vue de l'hygiène d'énormes progrès ont été réalisés par l'administration prévoyante d'Ibn Sâoud. Des automobiles arroseuses circulaient en répandant des désinfectants sur les routes; un hôpital, auquel un service d'ambulance très bien organisé amenait les malades et les mourants, était installé dans le village de Mina. Aucun cas de maladie épidémique ou simplement contagieuse ne fut constaté. Seule, la dysenterie et l'insolation firent des victimes, au nombre de 241, paraît-il, sur 200 000 pèlerins [1], chiffre relativement faible, si l'on tient compte de la débilité de beaucoup d'entre eux, de leurs extrêmes fatigues et surtout de la virulence du soleil d'Arafat. Là encore, nous assistons à un admirable miracle de la foi : sans elle, ce ne serait pas 241 morts, mais 100 000 que l'on aurait à déplorer.

La légende du charnier de Mina tant exploitée contre l'Islam doit donc disparaître [2].

1. Ce sont les chiffres officiels qui nous ont été donnés à Mekka. Ils comprennent plus de 90 000 pèlerins arrivés par la voie de mer, ceux qui sont arrivés par la voie de terre en nombre considérable, les habitants de Mekka et la troupe de soldats du Nedjed, amenée à Arafat par le malik Ibn Sâoud.

2. Reste la pitié que les Islamophobes manifestent en faveur de ces milliers de victimes des sacrifices : brebis et moutons innocents. Mais nous leur ferons remarquer que, chez eux, en Occident, autant de moutons innocents sont égorgés chaque

Quant à la raison du sacrifice, elle est dans l'imitation du sacrifice d'Ibrahim qui, suivant la tradition arabe, eut lieu à Mina [1]. Pendant chacune des deux journées et la matinée du troisième jour passés à Mina, nous lapidons les trois cheïtanes, dont l'un, le grand, est à l'entrée du village, le second au milieu et le troisième à la fin. Et, au retour, nous avons le droit de quitter

jour de l'année qu'il en est égorgé dans l'Islam en ce seul jour de l'année.

Les trois quarts des moutons élevés au Moghreb par les nomades musulmans sont abattus et mangés en Europe. Si donc la race ovine pouvait exprimer son opinion, elle manifesterait beaucoup plus d'horreur pour les abattoirs de la Villette et autres lieux similaires de carnage quotidien que pour Mina où, pendant trois cent cinquante jours de l'année lunaire, aucune goutte de son sang n'est versée. Et les oies et les dindes n'ont-elles pas aussi le droit de maudire la façon dont les Occidentaux célèbrent certaines fêtes en leur coupant le cou par milliers ?

1. Des Orientalistes qui se vantent d'avoir détruit la légende d'Ibrahim dans ses rapports avec l'histoire du pèlerinage et de la ville de Mekka, hausseront les épaules en nous voyant l'adopter. Mais nous haussons les épaules, à notre tour, devant les invraisemblables fantaisies dénuées de toute base scientifique avec lesquelles ces Orientalistes prétendent remplacer une légende qui s'applique merveilleusement à cette histoire et à ce pèlerinage et qui, seule peut expliquer l'existence d'un monothéisme ni mosaïque ni chrétien en Arabie et même au Moghreb avant l'Islam.

La légende des prophètes Ibrahim, Houd, Salih, Khaled ben Sinane, etc., est aussi respectable et vraisemblable que celle de l'Abraham et des autres prophètes de la Bible.

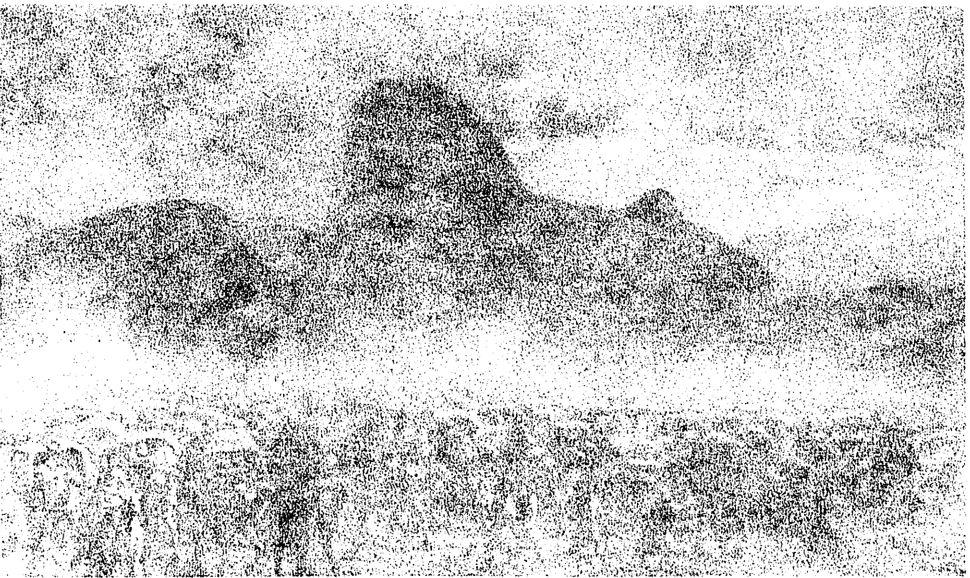
Le tombeau réel ou légendaire de Khaled ben Sinane, qui avait converti l'Aurès et les régions environnantes, se trouve près de Bou Sâada. La fameuse Kahena n'était pas juive de la loi de Moïse ; elle était monothéiste de la loi d'Ibrahim et, dans toute l'Afrique du Nord, on trouve des traces innombrables de ce monothéisme ibrahimique.

nos ihrams du grand pèlerinage ; nous rentrons dans l'état de *halal* ; nous nous faisons raser et nous reprenons nos vêtements et nos chaussures ordinaires.

Le troisième jour, nous partons de bonne heure pour éviter le gros de l'encombrement des pèlerins. Nous abandonnons nos cheqdefs, nos chameaux et notre chamelier qui nous rapporteront nos affaires, puis, ayant traversé à pied le village de Mina, nous montons dans une *araba* peu confortable mais plus pratique au milieu de la foule et des rues étroites de Mekka.

Le Djebel En Nour. — Nous pouvons ainsi voir en plein jour le pays que nous avions traversé la nuit. Ce sont toujours, à droite et à gauche d'une vallée qui s'élargit et se rétrécit tour à tour, des montagnes aux roches aiguës, noires comme de la suie, avec des traînées grisâtres du ton de la cendre.

Au milieu d'un cirque qui s'ouvre à notre droite, se dresse un pic étrange, conique, dont la partie supérieure est formée par un rocher colossal ; c'est le Djebel En Nour, c'est-à-dire la montagne de la lumière, dans les flancs de laquelle se trouve la grotte de Hira, où le Prophète passa une quinzaine d'années en contemplation et en méditations. C'est là qu'une nuit, *Leilet'el el Quadri* (la nuit du destin), descendit sur lui la première révélation, avec les premiers versets du *Corane*, révélation qui le plongea dans une atroce an-



Le Djebel Nour (Montagne de la Lumière où le Prophète reçut la première Révélation). Exode des pèlerins vers Arafat, le matin.



goisse ; il courut à Mekka se réfugier dans le sein de Khadidja, sa noble épouse, en s'écriant : « Couvrez-moi, couvrez-moi ! » Il se crut en proie à une hallucination semblable à celle des devins, dont il avait horreur. Mais une seconde révélation, à Hira, vint lever ses doutes avec ces versets : « O toi, l'Enveloppé dans ton manteau ! Lève-toi et prêche ! » (*El Corane*, LXXIV, 1 et 2.)

Le fulgurant éclair de la révélation, qui illumina et bouleversa le monde, a jailli du flanc de cette montagne de la lumière, et il semble, en même temps, avoir embrasé, dans un formidable incendie, tout le paysage qui l'entoure et qui, maintenant, recouvert d'une couche de charbons, de cendres et de suie, ne peut plus s'enflammer sous les feux du soleil le plus ardent, ni s'éclairer sous les plus flamboyants rayons.

Mais, entre ces gigantesques amoncellements de cendres et de charbons éteints, s'écoule un fleuve de deux cent mille pèlerins, et tout le fond de la vallée devient resplendissant, car les vagues de ce fleuve réfléchissent les deux lumières les plus éblouissantes de la création, celle du soleil tropical frappant directement les corps, et celle de la foi rayonnant du fond des cœurs.

فإذا أفضتم من عرفات فاذكروا
الله عند المشعر الحرام

« Lorsque vous revenez d'Arafat, souvenez-vous d'Allah, auprès du Monument Sacré. »

(*El Corane*, II, 194).

CHAPITRE VI

RETOUR A MEKKA

ETANT de retour parmi les premiers pèlerins, nous trouvons Mekka presque entièrement vide de ses habitants; mais le calme et le silence ne sont pas de longue durée ; les caravanes arrivent; avec leurs cheqdefs, le tapage devient assourdissant, et les rues sont tellement encombrées qu'il est impossible, même à un piéton, d'y circuler. Devant une pareille cohue, nous sommes obligés de renoncer à nous rendre au temple et nous remettons au lendemain matin le thouaf obligatoire après la cérémonie d'Arafat.

Dernière vision de la Kâaba. — Nous trouvons la Kâaba revêtue de sa kisoua neuve depuis le jour de l'Aïd El Kebir, et nous restons, devant elle, frappés d'admiration.

Nous avons exprimé plus haut les inoubliables émotions religieuses que nous avons ressenties en présence de la « Maison Sacrée » ; disons maintenant les impressions qu'elle nous a produites au point de vue esthétique.

Pourquoi la Kâaba (c'est-à-dire le Cube), produit-elle une telle émotion religieuse et une telle impression esthétique? Les tentatives des artistes « cubistes » pour démontrer la beauté d'un cube n'avaient jamais réussi qu'à nous en faire constater la laideur.

Mais la Kâaba n'est pas un cube ordinaire; c'est un cube qui attire vers lui trois cent millions de prières, et une beauté pour ainsi dire magnétique, échappant à toute investigation de la logique, en résulte certainement. De même les drapeaux, qui ne sont que des morceaux d'étoffe, dégagent une beauté résultant des sentiments qu'ils inspirent. Et, de plus, la Kâaba est imprégnée de cette beauté mystérieuse que l'Islam imprime à tout ce qu'il touche : gestes de la prière, rites, appels du mouezzine, rythme des invocations et de la lecture du Corane, architecture des mosquées, calligraphie, arts musulmans, etc.

Maintenant, si nous l'étudions avec nos faibles

yeux de théoriciens de l'esthétique, nous remarquons que les proportions de ce Cube, sa hauteur comparée à sa largeur et à sa longueur, qui, diffèrent entre elles, lui enlèvent toute monotonie et toute froideur. Elle n'est pas exactement au centre de la cour ; ses dimensions comparées à celles des arcades et à celles des maisons et des montagnes sur lesquelles elle se détache, sont des plus heureuses. Puis son voile d'un noir inimitable, résultant de deux noirs damassés, celui du fond et celui des inscriptions religieuses calligraphiées en lignes à angles aigus ; sa merveilleuse inscription d'or placée aux deux tiers de sa hauteur et enfin le chef-d'œuvre incomparable de sa portière, barrée au milieu par une inscription calligraphiée en grands caractères, ruisselante d'argent et encadrée par d'autres inscriptions et décorations d'or parsemées d'étoiles argentées... tous ces détails réunis composent un ensemble qui ne correspond à aucun système décoratif ou architectural connu, mais qui, en plus de la commotion religieuse, produit une commotion esthétique d'un genre inexprimable, surnaturel.

Nous avons dit précédemment que le malik Ibn Sâoud, pour ne pas être tributaire d'un gouvernement étranger, avait refusé la kisoua qui, depuis des siècles, était tissée en Égypte, et avait fait construire une manufacture pour le tissage du Vêtement Sacré dans la ville sacrée de Mekka ; il avait fait appel à d'habiles tisseurs

et brodeurs de tous pays et principalement de l'Inde. C'est la kisoua tissée dans cette manufacture que nous avons devant les yeux, et nous croyons qu'elle égale en beauté celles qui l'ont précédée ; en tous cas, c'est un chef-d'œuvre [1].

Après avoir achevé les sept circuits de notre thouaf, nous sortons par la porte de Safa, pour accomplir le sâï également obligatoire après le grand pèlerinage. Mais la foule est tellement compacte devant les marches de Safa, que nous devons renoncer au sâï en ce moment, et le remettre au soir, après la prière du moghreb.

C'est ainsi que nous le réalisons ; la foule est légèrement éclaircie, mais encore tellement dense que ce n'est qu'au prix des pires difficultés et soutenus par nos methouafs que nous arrivons à accomplir les sept courses rituelles entre Safa et Meroua.

Nous rentrons, harrassés de fatigue mais le cœur exultant de joie, car nous avons accompli tous les rites du pèlerinage, et, de suite, nous songeons au départ.

C'est d'ailleurs la pensée de tous les pèlerins au retour d'Arafat, ou du moins de tous ceux [2]

1. Le cadre de l'inscription d'or est d'une forme différente de celle des cadres représentés sur les anciennes photographies, elle est plus élégante. Malheureusement un léger défaut dans les mesures empêche le raccord d'être parfait dans l'angle Nord-Ouest (l'angle *Chami*).

2. Les autres, après le retour d'Arafat, devront se rendre à El Madina pour visiter la Tombe du Prophète.

qui, comme nous, ont déjà visité la Tombe du Prophète. L'enthousiasme vers le but idéal les soutenait dans les plus dures épreuves, mais aujourd'hui, ce but étant atteint, ils sont pris d'une terreur rétrospective au souvenir des dangers redoutables de la fièvre, de la dysenterie et de l'insolation auxquelles ils avaient été exposés et auxquelles ils avaient vu succomber nombre de leurs compagnons. Aussi, deviendraient-ils désormais une proie facile pour toutes les maladies : « Allah nous a préservés, pensent-ils, pour nous aider à accomplir le devoir du pèlerinage et c'est par un miracle de sa miséricorde que nous avons pu surmonter tant de fatigues et de dangers. » Et ils sentent davantage les brûlures du soleil, la torture de la soif, le fléau de la poussière ; ils veulent revenir au plus vite chez eux, emportant dans leur cœur le trésor incomparable des souvenirs du pèlerinage, qu'ils craignent de gâter par ceux de nouvelles et inutiles souffrances dans ce climat torride. Du reste, l'été devient de plus en plus brûlant, et les habitants de Mekka eux-mêmes vont émigrer à Thaïf, petite ville située dans la montagne, à une altitude plus élevée et jouissant du climat de la Syrie, d'où, prétend la légende, elle fut détachée pendant le déluge.

Ce sentiment des pèlerins, nous le partageons nous-mêmes, le plus âgé d'entre nous ayant été sérieusement malade au début de notre séjour à Mekka ; nous louons une automobile assez spa-

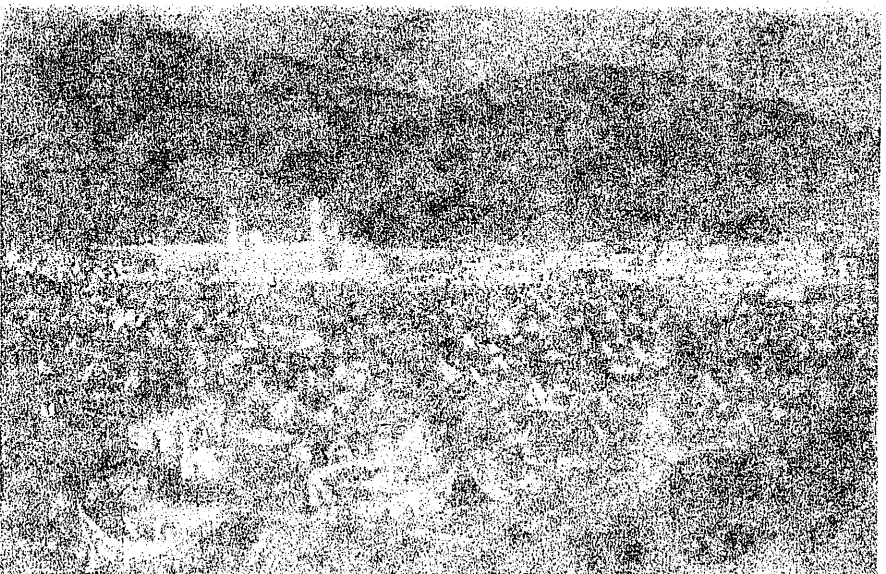
cieuse pour emporter avec nous tous nos bagages ; le vendredi 15 Dzou'l Hidja, nous allons, dès le matin, faire notre thouaf des adieux à la Maison Sacrée et nous nous apprêtons au départ.

Mais un édit du malik vient de paraître, interdisant le transport des gros bagages dans les automobiles, évidemment dans le but de laisser cette ressource aux caravaniers bédouins. Nous confions les nôtres à des chameliers qui nous les apporteront à Djedda en parfait état et à l'heure exacte qu'ils avaient indiquée, c'est-à-dire le surlendemain après la prière de l'aurore.

RETOUR A DJEDDA

Nous partons très à l'aise dans notre automobile conduite par un remarquable chauffeur bédouin de Syrie. La route est sillonnée par d'innombrables camionnettes et automobiles ; dans certains endroits profondément sablonneux, nous rencontrons parfois une centaine de véhicules enlisés.

C'est là que nous apprécions l'intelligence de notre chauffeur ; au lieu de chercher une route nouvelle dans des parties plates, comme nous le lui conseillons et comme le font beaucoup d'autres automobiles, qui, brusquement, sont arrêtées et ne peuvent plus démarrer, il engage sa voiture dans les creux sillons tracés par une lourde camionnette ensablée. Tous les voyageurs de



Campement des pèlerins la nuit, a Mina.



cette camionnette sont descendus ; ils la poussent de tous leurs efforts réunis, et notre chauffeur fumant tranquillement sa cigarette nous dit : « Regardez, ils travaillent pour nous ». Et, en effet, après bien des efforts, les pèlerins réussissent à désensabler leur lourde voiture, et, sur les ornières de sable tassé que celle-ci a laissées, notre automobile légère passe sans la moindre difficulté à toute allure.

Nous revoyons, en les traversant en grande vitesse, Chemeïsa, les Alameïne, Bahara, Hadda, etc., puis nous sortons des montagnes et, au fond de la plaine, nous apercevons les blanches maisons de Djedda se détachant sur l'horizon bleu de la Mer Rouge où fument de nombreux navires dans l'attente des pèlerins.

Nous sommes logés chez Abd Allah Mousa Boukhari, gendre de notre premier methouaf à Djedda, prévenu de Mekka par dépêche : appartement de famille, bien aéré, nourriture raffinée ; nous jouirons d'un excellent repos jusqu'à notre départ que nous croyons prochain.

Après la prière de l'aser, nous nous rendons au consulat de France, que nous trouvons assiégé par une multitude de pèlerins de Syrie, de Perse, de Mésopotamie, du Khoraçane et du Moghreb, venant faire viser leurs passeports ; ils ont brisé la porte et blessé un des Cawas !

Nous tournons le consulat pour nous adresser,

du côté opposé de l'édifice, à une porte grillée et nous réussissons à attirer l'attention d'un Cawas auquel nous remettons nos cartes. M. Gault, le vice-consul qui avait si cordialement partagé les émotions de notre arrivée à Djedda, descend en toute hâte et nous fait le plus chaleureux accueil. Il en est de même du consul de France, M. Maigret, que nous avions rencontré à Suez, arrivant de Baghdad, et qui est un des hommes les plus avertis des choses de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Arabie.

Mais nous apprenons une nouvelle qui nous désespère : le gouvernement égyptien, évidemment sous une pression étrangère, interdit à tous les pèlerins du Moghreb le passage par l'Égypte.

Malgré l'aide et les démarches en notre faveur de notre dévoué consul, nous sentons que nous nous exposerions à trop de tracas si nous persistions à prendre la voie de Suez-Alexandrie, et nous nous décidons pour celle de Beyrouth. Nous allons saluer le vénérable cheïkh Abd Allah Zanil, quaïmaquam de Djedda, qui se montra si prévenant à notre égard ; et nous apprenons qu'un vapeur russe, le *Jérusalem,* est en partance pour la Syrie. C'est le bateau qui a amené les pèlerins tunisiens, et son armateur profite du temps que ses passagers mettront à se rendre à El Madina et à en revenir, pour transporter à Beyrouth les pèlerins de Syrie, de Mésopotamie,

de Perse, du Khoraçane et de la Turquie[1].

La réputation du *Jérusalem* n'est pas brillante, mais nous n'avons pas le choix : l'aimable secrétaire du consulat, Si Hassen Triqui, retient nos places et nous nous embarquons le 31 mai sur ce bateau d'un tonnage à peine supérieur à celui du *Keneh,* qui nous amena avec six cents pèlerins. Nous en trouvons quinze cents à bord et nos cabines de « première classe » sont de véritables cachots, sans air, sans lumière, inhabitables ! Au lieu du repos que nous escomptions, nous allons supporter les fatigues les plus dures de notre voyage.

Abandonnant nos cabines, nous nous entendons avec deux familles de notables syriens pour organiser, à l'avant du pont-promenade, une sorte de campement où nous jouirons d'une tranquillité relative.

1. C'est pour la réalisation de cette fructueuse combinaison que le départ des pèlerins d'Algérie et de Tunisie est retardé à la dernière minute. Pendant que les pèlerins algériens se rendaient à El Madina, leur bateau, le *Plata*, à l'exemple du *Jérusalem,* ramena à Djibouti un millier de pèlerins du Somaliland, de Zanzibar, du Natal, etc.

ربكم الذي يزجي لكم الفلك في البحر لتبتغوا من فضله

« C'est Votre Seigneur qui fait avancer les navires sur la mer, afin que vous puissiez chercher la plénitude de ses bienfaits. »

(*El Corane*, XVII, 68.)

CHAPITRE VII

DE DJEDDA A BEYROUTH

Le *Jérusalem*, ayant fait son plein de pèlerins, quitte Djedda le 1er juin vers quatre heures de l'après-midi. Trois jours plus tard, à la première heure, il jette l'ancre devant le lazaret de Thor (Sinaï), où nous devons subir, une quarantaine de trois jours, et souffrir des injustices internationales, étant donné le parfait état sanitaire du Hidjaz et de notre bateau.

Tout d'abord, on nous fait attendre six ou sept heures avant d'envoyer les embarcations char-

gées de nous transporter à quai avec nos bagages, qui doivent être désinfectés en même temps que nous.

Et cette descente dans les barques, chargés de nos bagages pour lesquels nous ne trouvons aucun porteur, au milieu de quinze cents pèlerins chargés eux-mêmes de malles, de caisses et de ballots énormes, restera un des souvenirs les plus odieux de notre voyage.

Le passage à la salle de désinfection, au milieu de cette cohue, la remise de nos effets à l'étuve d'où ils reviendront dans un triste état, ne nous causent pas moins d'exaspération, car ce ne sont que des vexations parfaitement inutiles.

Dans un cas d'épidémie, nous serions les premiers à nous incliner devant les mesures les plus rigoureuses et à nous y soumettre sans aucune protestation.

Mais, dans le cas présent il n'existe pas d'épidémie, et, dans le cas où une épidémie se déclarerait, toutes ces mesures si pénibles, si vexatoires, ne seraient, au point de vue sanitaire, d'aucune efficacité, car plus de la moitié des bagages échappent à l'étuve, qui disloquerait toutes les malles et réduirait en miettes racornies tous les cuirs des valises et des chaussures. Nous avons eu la naïveté d'y laisser mettre une paire de bretelles ; et elle est revenue à l'état pulvérulent. Quant au bateau lui-même, sa désinfection au moyen de quelques gouttes de désinfectant lancées comme avec un goupillon, ressemble à une

mauvaise plaisanterie bien plus qu'à une mesure hygiénique [1].

Alors, puisqu'il n'y a pas d'épidémie, puisque ces mesures qui causent tant de fatigues, de dégâts et de dépenses n'ont aucune valeur au point de vue sanitaire, telles qu'elles sont pratiquées, pourquoi l'Europe les impose-t-elle aux seuls Musulmans? Si encore l'état sanitaire du Hidjaz n'était parfait qu'exceptionnellement cette année, on pourrait comprendre que ces mesures ne soient pas interrompues pour une exception. Mais le Dr Ramzi qui, depuis quinze ans, soigne les pèlerins transportés sur le *Keneh*, et dont la femme et les enfants habitent Mekka, nous a affirmé que, depuis les quinze années qu'il assure ce service, il n'y avait pas eu un seul cas de peste ou de choléra dans le Hidjaz.

1. Voici ce qu'écrivait le Dr A. Proust, en 1896, au sujet du Lazaret de Camaran, qui se trouve à l'autre extrémité de la Mer Rouge, et où ces demi-mesures étaient pratiquées : « Depuis le fonctionnement du lazaret de Camaran, le choléra s'est manifesté au Hidjaz plus fréquemment qu'auparavant, et quelques membres de la Conférence ont pensé que le stationnement quarantenaire imposé à Caraman aux navires arrivant de l'Inde était un danger pour le Hidjaz, pour les pèlerins, et, par conséquent, pour l'Europe. » (*Orientation nouvelle de la Politique sanitaire*, p. 134.) C'est néanmoins le lazaret de Camaran qui, s'il est sérieusement organisé, est de beaucoup le plus utile de tous. Le choléra et la peste ne naissant jamais spontanément au Hidjaz et y ayant été toujours importés de l'Inde par voie de mer, ce lazaret peut arrêter tous les pèlerins suspects venant de ce pays et empêcher ainsi tout risque d'épidémie à Mekka suffisamment protégée, du côté de la terre, par d'immenses déserts où la chaleur sèche, détruit tous les germes nocifs.

Nous devons reconnaître que, pendant les trois journées passées au lazaret, nous jouissons d'un salutaire repos ; la propreté de notre grande chambre nous fait oublier la malpropreté du bateau ; la saine nourriture, l'eau pure et abondante nous rendent nos forces pour supporter l'épreuve la plus redoutable de toutes, celle du réembarquement.

Pour accéder au quai où les barques nous attendent, il faut, en sortant du lazaret, passer par deux portes étroites pratiquées dans des enceintes de fil de fer barbelé.

Quinze cents pèlerins chargés de caisses et de ballots monstrueux s'y écrasent et nous écrasent. Nos poitrines sont aplaties, étouffées, et nos bras sont brisés par le port de nos valises. La malheureuse femme d'El Hadj Sliman, coincée entre deux caisses, est sur le point de rendre l'âme ; son mari l'arrache du milieu de la foule, écarte les fils de fer barbelés et la projette au travers avec l'aide d'un agent égyptien ému de pitié.

Enfin le flot qui nous étreint nous emporte avec lui, nous lance au dehors de la dernière porte et nous nous retrouvons tous les trois sur le quai, à bout de souffle et le corps tout meurtri. Les souffrances dont nous nous plaignons sont subies par tous nos frères pèlerins, et, malgré elles, aucune injure n'est proférée, aucun mauvais coup n'est porté. Sans cette fraternité du pèlerin pour le pèlerin, quelles scènes d'horreur ces ter-

ribles bousculades n'eûssent-elles pas engendrées!

L'embarquement et le passage des barques sur la branlante échelle du navire, avec nos bagages, sont encore les causes des plus pénibles efforts, et nous nous affalons à notre place sur le pont, rompus de fatigue.

Après cette dure épreuve personnelle, nous pensons avoir le droit de conclure : que le lazaret de Thor soit prêt pour toute éventualité d'épidémie, rien de mieux. Mais qu'il soit utilisé uniquement contre des pèlerins en pleine santé et venant d'un pays où l'état sanitaire est excellent, tandis que les voyageurs venant de l'Inde, où la peste et le choléra sévissent constamment, passent librement devant ce même lazaret, cela est non seulement contraire à toute justice, mais encore au simple bon sens.

La dure leçon que Londres a reçue, cette année, avec une violente épidémie de variole importée de l'Inde portera-t-elle ses fruits, et l'Angleterre, véritable maîtresse de Thor, y apportera-t-elle des modifications plus conformes à la justice, à la raison et à la sécurité sanitaire de l'Europe? Nous voudrions l'espérer, mais les vexations qu'elle impose aux pèlerins musulmans, à Suez et à Thor, par sa pression tyrannique sur les autorités égyptiennes font partie de son programme politique contre l'Islam bien plus, semble-t-il, que de ses préoccupations sanitaires, et, d'autre part, aucune de ces préoccupations ne compte pour elle

dès qu'elle entrave, en quoi que ce soit les intérêts de son commerce.

Au moment même où nous écrivons ces lignes, les journaux nous apprennent qu'une grave épidémie de choléra ravage le Haut-Sindh ; ils signalent aussi trois cas de peste au Pirée ; cinq cas de peste à Salonique et de nombreux décès dus à une maladie inconnue et très contagieuse, qui s'est déclarée dans un hôpital de Bombay. Maintenant que tous les pèlerins musulmans sont rentrés dans leurs foyers, voilà pour les directeurs du lazaret de Thor l'occasion de démontrer son utilité en y arrêtant tous les bateaux se rendant de Bombay à Londres. Le feront-ils? Il est permis d'en douter ; ce n'est que contre les Musulmans qu'ils ont le droit d'exercer leur rôle d'inquisiteurs.

Le nom de notre bateau *Jérusalem* n'est-il pas suggestif? A l'époque de Pâques, des hordes d'Abyssins, de Coptes, d'Orthodoxes, d'Arméniens, de Levantins, de Juifs Polonais, de Tchéco-Slovaques, de Slaves, etc., envahissent *Jérusalem*, et nous n'avons jamais entendu dire qu'on les parquât dans des lazarets. Et, pourtant, la malpropreté de la plupart d'entre ces pèlerins constitue pour la santé publique un danger beaucoup plus grand que la propreté de la majorité des pèlerins musulmans s'ablutionnant cinq fois par jour.

Le jour suivant, de bonne heure, nous arrivons

en vue de Suez ; notre bateau n'étant qu'un méprisable bateau de pèlerins musulmans, les autorités le négligent pour s'occuper des bateaux de marchandises, de bestiaux, de pétrole, et pour les faire passer avant le nôtre. C'est l'après-midi seulement que nous sommes autorisés à pénétrer dans le canal.

Là, nous éprouvons une touchante surprise. Notre bateau, si méprisé tout à l'heure, est reconnu comme un bateau de pèlerins par les travailleurs des deux rives du canal, et, tous, ils lâchent leurs outils de terrassement pour lever les bras vers nous, en nous acclamant avec le plus émouvant enthousiasme.

Tout le long du canal, ces acclamations nous ont suivis, poussées par ces humbles travailleurs, auxquels nous apportions, pour ainsi dire, un peu de l'air des villes sacrées. Puis, ils reprenaient leur besogne avec plus d'ardeur, dans l'espoir d'amasser la somme nécessaire pour effectuer le pèlerinage à leur tour.

A Port-Saïd, pendant la nuit, notre bateau s'emplit de charbon, et, la poussière noire ayant tout envahi, on lave le pont pour la première fois.

Deux jours plus tard, dans la matinée, nous arrivons en vue de Beyrouth ; le *Jérusalem* jette l'ancre en face du lazaret, et les soucis du débarquement vont recommencer.

Mais ici, notre arrivée a été annoncée télégra-

phiquement et très complaisamment par M. Maigret, consul de France à Djedda; et le distingué docteur Ahmed Cherif, directeur du lazaret, nous facilite les choses et nous reçoit en véritable ami. Le séjour au lazaret n'est qu'un excellent repos pour nous et pour tous les pèlerins, et nous pouvons juger du libéralisme de la France qui ne leur impose, pour leur passage en Syrie, aucune des tracasseries dont nous avons tant souffert à Suez et à Thor.

DE BEYROUTH A BOU SAADA.

Nous ne restons qu'un jour à Beyrouth où nous recevons le plus cordial accueil de M. Ponsot, le haut commissaire, de M. Laffont, consul de France et d'autres personnalités.

Nous nous embarquons sur l'*Amazone*, paquebot des Messageries Maritimes, dont le très agréable souvenir efface de notre mémoire celui du *Jérusalem.*

Nous faisons escale à Jaffa, à Alexandrie, où nous retrouvons des amis que nous n'avions pas vus depuis notre passage dans cette ville, il y a une trentaine d'années. Nous passons par Marseille et Alger où nous retrouvons, avec une douce émotion, des parents et des amis qui nous attendaient avec impatience, après avoir été si longtemps privés de nos nouvelles, et nous sommes soulagés de nos inquiétudes en apprenant que,

de leur côté, par la grâce du Tout-Puissant, tout s'était bien passé pendant notre absence.

Enfin, le 27 juin, nous rentrons à Bou Sâada, où la population nous fait un accueil inoubliable : les notables sont venus nous attendre à une trentaine de kilomètres de chez eux ; ensuite, nous voyons arriver à nous des femmes et des enfants, dont beaucoup avaient fait la route à pied. Et, à la porte de la ville, mille bras nous étreignent...



« A vous votre religion, et
à moi ma religion. »
(*El Corane*, CIX, 6.)

CONCLUSION

TROIS choses nous ont particulièrement frappés pendant notre voyage, à cause de leur importance pour l'avenir ; ce sont : la vitalité prodigieuse de la langue arabe, la puissance formidable de la foi musulmane et la persistance d'une hostilité plus ou moins déguisée de l'Europe contre l'Islam.

Vitalité de la langue arabe. — C'est une manie assez répandue chez certains « Latinisants » de représenter l'arabe littéral comme une langue morte et incompréhensible pour les trois quarts des Arabes. Quant à l'arabe parlé, ils le représentent comme une poussière de dialectes vulgaires, n'ayant aucun rapport entre eux et destinés à mourir, eux aussi, dans un bref délai.

Il suffit d'aller en Orient, en Égypte ou en Syrie, pour avoir la preuve que l'arabe, prématurément enterré, est au contraire une langue extraordinairement vivante, avec ses innombrables

journaux, tellement vivante que tous les Européens résidant dans ces pays se trouvent dans la nécessité de l'apprendre pour ne pas être entravés dans toutes leurs affaires.

Mais c'est à Mekka que l'on trouve la plus éclatante confirmation de cette vitalité. La langue parlée y est d'une pureté presque littérale et elle n'en est que mieux comprise par les Arabes de tous pays.

Quant aux différences de dialectes, elles sont tellement insignifiantes, qu'elles n'empêchent nullement des Marocains, des Syriens, des Yamanites, etc., de se comprendre parfaitement entre eux dès la première rencontre. La seule gêne appréciable se trouve dans le dialecte égyptien à cause de la prononciation fautive des lettres *djim* et *quaf*.

Les milliers de pèlerins Adjems (c'est-à-dire non arabes) se passionnent eux-mêmes pour l'étude de la langue arabe afin de pouvoir lire et comprendre le Corane. Et la plupart d'entre eux la parlent peut-être avec une prononciation imparfaite, mais avec une assez grande correction. Ainsi nous avons pu nous entretenir sans difficulté avec des Javanais, des Hindous, des Persans, des Khoraçanais, des Bosniaques, des Turcs, des Albanais, des Caucasiens, des Sénégalais, des Soudanais, etc. [1].

1. Notre chauffeur javanais ignorant l'arabe est une exception. En dehors de son métier, il était médiocrement intelli-

Quant aux Arabes et aux Bédouins du Hidjaz et du Nedjed, nous avons été stupéfaits de la communauté de leurs expressions, de leurs intonations et de leurs pensées avec celles de nos nomades sahariens.

En réalité, l'arabe littéral est assimilable au français classique ; il est aussi vivant et utilisé et compris de la même façon. Quant à l'arabe parlé, il ne diffère pas plus dans ses dialectes que le français des paysans du Nord ne diffère de celui des paysans du Midi.

L'étude de cette langue admirable présente un intérêt unique, puisque, de toutes les langues antiques, elle est la seule qui soit encore vivante. Un contemporain du Prophète, s'il ressuscitait, n'éprouverait aucune difficulté à se faire comprendre dans tous les pays de langue arabe. Un contemporain de César en serait réduit à causer avec quelques professeurs et encore il n'est pas certain qu'il s'entendrait parfaitement avec eux. Un contemporain de François Ier serait lui-même fort embarrassé dans ses relations avec les Français d'aujourd'hui.

De toutes les grandes littératures, celle des Arabes est la moins bien connue parce qu'elle est celle dont la traduction est la plus difficile et parce que les échantillons de traduction que nous

gent. Et, sur la route même d'El Madina, nous avons rencontré nombre de Javanais parlant parfaitement l'arabe qui ont servi d'interprètes entre nous et lui.

en possédons sont, pour la plupart, d'une inexactitude et surtout d'une platitude déplorables.

Il faut en effet, pour la comprendre et la faire comprendre, que le traducteur soit non seulement un savant arabisant, mais aussi un poète et qu'il ait longtemps vécu de la vie arabe et musulmane. Mais celui-là découvrirait des trésors presque inexplorés, d'une beauté incomparable et d'un genre tout nouveau.

Enfin l'arabe présente cet intérêt d'être parlé dans une immense région, de l'Atlantique à la Perse et au golfe Persique et de la Méditerranée au Soudan. Et, depuis l'Inde et la Perse jusqu'aux côtes de l'Océan Pacifique, on rencontre partout d'innombrables Musulmans auxquels cette langue est familière.

Pour la France en particulier, l'étude de l'arabe est d'une utilité incontestable, supérieure à celle de l'étude du grec et du latin, égale à celle de l'étude de l'anglais et de l'allemand. Elle devrait être enseignée dans tous les lycées de France, d'Algérie, de Tunisie et du Maroc.

Puissance de la foi musulmane. — D'après notre récit, nos lecteurs ont pu juger de la puissance formidable de la foi musulmane. Nous ne reviendrons pas sur les miracles d'énergie que nous lui avons vu accomplir [1].

1. Notons simplement qu'aujourd'hui le pèlerinage est beaucoup plus nombreux et plus fervent que du temps de Burckhardt et de Burton.

Mais, pour en montrer les conséquences, nous citerons quelques passages de l'ouvrage où S. W. Zwemmer constate les progrès fantastiques de l'Islam réveillé par les malheurs qui l'ont accablé depuis la guerre : « En Russie, écrit-il, depuis 1905, cinquante mille chrétiens de nom sont retournés à l'islamisme (p. 210). L'immense Soudan, avec sa population de cinquante millions d'âmes, la grande tribu des Haoussa, les tribus de la Nigeria et de la Côte d'Or sont en partie islamisées et risquent de l'être entièrement avant longtemps. Le flot monte sûrement, irrésistiblement (p. 235). Au Bengale, plus de dix millions de personnes ont passé à l'islamisme ; en Birmanie, la population musulmane a augmenté d'un tiers en dix ans, etc. »[1] Nous ajouterons qu'aux Indes Néerlandaises, d'après ce que nous a dit un ancien consul hollandais, le nombre des Musulmans a augmenté d'une quinzaine de millions pendant ces dernières années.

Enfin constatons ce que S. W. Zwemmer oublie de signaler, c'est que, chez toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique, il s'est produit des conversions à l'islamisme. Et ces conversions, si elles ne sont pas encore très importantes par leur nombre déjà respectable, le sont par la qualité des convertis qui appartiennent à l'élite intellectuelle de leur nation. Rappelons, comme

1. S. W. Zwemmer, *L'Islam*, p. 236.

exemples, celle de lord Haedley, pair d'Angleterre, et celle de notre regretté ami Christian Cherfils, disciple d'Auguste Comte, lettré et philosophe de la plus haute valeur.

Si le véritable Islam avait été mieux connu en Europe, il est vraisemblable qu'il eût été le principal bénéficiaire du retour à l'esprit religieux créé par la guerre. Il répond en effet à toutes les aspirations des différents genres de fidèles. D'une suprême simplicité avec le moâtazilisme, éperdûment mystique avec le soufisme, il apporte une direction et un réconfort au savant européen ou asiatique, sans entraver l'absolue liberté de sa pensée, aussi bien qu'au nègre soudanais qu'il arrache à la superstition de ses fétiches. Il exalte l'âme du pratique commerçant anglais, pour lequel *time is money*, tout autant que celle du philosophe déiste, et celle de l'Oriental contemplatif tout autant que celle de l'Occidental épris d'art et de poésie ; il séduira même le médecin moderne par la logique de ses ablutions répétées et le rythme de ses inclinations et de ses prosternations non moins salutaire à la culture du corps qu'à la santé de l'âme. Le libre penseur lui-même, lequel n'est pas inévitablement un athée, pourra considérer la révélation islamique comme une manifestation sublime de cette force mystérieuse appelée « l'inspiration » et l'admettre sans difficulté, puisqu'elle ne contient aucun mystère inadmissible pour la raison.

Hostilité de l'Europe contre l'Islam. — Bien des lecteurs protesteront contre notre observation au sujet de l'hostilité plus ou moins déguisée de l'Europe contre l'Islam. Et, en effet, dans la foule, ce vilain sentiment n'existe généralement pas ; il est même nombre de personnes qui, amateurs d'art ou de tourisme, éprouvent une sincère sympathie et une réelle admiration pour l'Islam si poétique et créateur de tant de merveilles.

Malheureusement, l'Europe a des traditions politiques qui datent des Croisades ; elle ne les a pas abandonnées et, si elle est tentée de les oublier, les Islamophobes tels que Gladstone, Cromer, Balfour, l'archevêque de Canterbury et les missionnaires de toutes confessions, etc., se dressent immédiatement pour l'y ramener.

Dans toutes les guerres qui désolèrent l'Europe Orientale et le Proche-Orient depuis une cinquantaine d'années, c'est toujours aux dépens des nations musulmanes que le *Concert européen* fit conclure tous les traités et, le plus souvent, en violation de toute justice et d'engagements formels.

L'exemple le plus triste est celui du malheur des Arabes après la guerre mondiale : les Arabes tenaient le sort de l'Orient entre leurs mains ; s'ils s'étaient joints à leurs coreligionnaires turcs et aux Allemands, le canal de Suez tombait immédiatement en leur pouvoir ; la route des Indes

était coupée et la guerre était irrémédiablement perdue en Orient pour les alliés. Aussi quelles cajoleries, quelles promesses, quels engagements formels leur furent-ils prodigués par le fameux colonel L*** au nom et avec l'approbation officielle de son pays !...

Aussitôt la victoire obtenue, tous les serments furent oubliés, et ces alliés si précieux furent plus maltraités que les ennemis vaincus les plus détestés. La Nation arabe peut être considérée elle aussi comme une grande victime de la guerre.

Aujourd'hui, en dehors de la Turquie, laquelle a prouvé qu'elle était trop verte pour se laisser cueillir, il n'existe plus de territoire musulman assez riche pour exciter les convoitises de l'Europe. D'autre part, jamais les Musulmans ne songent à faire la guerre aux croyances des chrétiens comme ceux-ci font la guerre aux croyances de l'Islam. L'islamophobie ne pouvant plus rien rapporter devrait donc s'éteindre et disparaître. Si elle persistait, elle prouverait définitivement à toute l'Asie et à toute l'Afrique que l'Europe veut les asservir à un joug de plus en plus tyrannique, celui que stigmatisa un film célèbre sous le nom de *Les Ombres blanches*.

Et ne serait-il pas à craindre qu'alors, perdant tout espoir d'une entente cordiale, toutes les nations de ces deux continents s'unissent au bolchevisme dans une coalition formidable pour la destruction de la société actuelle, sur

laquelle est basée la puissance des nations européennes ?

Si, au contraire, l'Europe s'entendait cordialement avec l'Islam, la paix du monde serait assurée, car, si la menace du péril jaune, qui hantait l'esprit de l'ex-kaiser, devenait une réalité, l'Islam uni à l'Europe lui opposerait une barrière infranchissable.

Espérons en tous cas que la France consacrera tous ses efforts à la réalisation de cette entente. Elle est la nation la plus aimée en pays musulman, parce qu'elle est le pays de la Déclaration des Droits de l'Homme, de l'égalité des races et des religions, et parce que l'un de ses plus grands génies, Napoléon, manifesta la plus grande sympathie pour l'Islam.

Dans une de ses lettres, il appelait Mohammed *Notre* Prophète ; dans sa célèbre proclamation du Caire, il se déclarait lui-même *Mouslimoune Mouhaïdonne*, c'est-à-dire *Musulman Unitaire*. Et il avait conçu le grandiose projet de devenir l'empereur khalife de tout l'Orient, en convertissant son armée à l'Islam et en prenant le chérif de Mekka comme chef religieux de son Empire, lorsque, tout à coup, il fut rappelé en Europe [1].

1. Voici à ce sujet quelques documents officiels que nous empruntons à l'intéressant ouvrage *Bonaparte et l'Islam* du regretté Christian Cherfils (Abd El Haq).

N° 3315, Quartier Général au Caire, 9 Fructidor, an VII

Ces souvenirs sont toujours vivaces en Orient et c'est pourquoi la France reste toujours la nation préférée en dépit des erreurs qu'elle a pu commettre en Syrie.

Il est aussi chez elle un élément qui se rend compte de la folie d'une politique antimusulmane parce qu'il en serait la première victime. C'est l'élément « colon », qui a un besoin absolu de la collaboration des Musulmans, tandis qu'il a tout à redouter de leur hostilité. Et il sait que l'avenir de ses descendants ne peut être assuré que par une sincère entente franco-musulmane.

Islamophobie pseudo-scientifique. — Ordinairement, lorsqu'un savant étudie un sujet, il se passionne pour lui et il lui découvre toutes les beautés imaginables, même lorsque ce sujet ne les évoque guère. Nous nous rappelons l'enthousiasme délirant de l'un de nos professeurs pour

(26 août 1798) : « Je vous remercie des honneurs que vous avez rendus à *Notre* Prophète. Bonaparte. »

Document XX, nº 8148. Au cheïkh El Messiri, Quartier Général au Caire, II Fructidor an VII (28 août 1798) : « J'espère que le moment ne tardera pas où je pourrai réunir tous les hommes sages et instruits du pays et établir un régime uniforme basé sur les principes de l'Alcoran qui *sont les seuls vrais et qui peuvent seuls faire le bonheur des hommes*. Bonaparte. »

Gourgaud, *Journal inédit*, tome I, p. 348. « Les cheïkhs me disaient toujours que si je voulais m'établir patriarche, *il fallait que l'armée se fît musulmane et prît le turban. C'était bien mon intention*. Bonaparte. »

Nakoula, p. 122 de l'édition arabe : « Certes, je vous ai dit à plusieurs reprises et fait savoir par différents discours que je suis, moi, un *musulman unitaire*, que je glorifie le prophète Mohammed et que j'aime les Musulmans ! Bonaparte. »

la poésie de l'*Énéïde* de Virgile, qu'il nous condamnait à apprendre par cœur, et l'enthousiasme non moins délirant d'un savant naturaliste à la vue des vers intestinaux d'un chien crevé.

Il n'est qu'une seule exception à cette règle, et c'est encore l'Islam qui en est victime. En effet, il existe aujourd'hui un groupe d'Orientalistes qui n'étudient la langue arabe et la religion musulmane que dans le but de les salir et de les dénigrer.

Un savant consciencieux, le professeur E. Montet, ayant reconnu que « le *Corane* est peut-être le livre religieux le plus monothéïste qui ait jamais été écrit », nos Orientalistes jurèrent d'arracher cette supériorité monothéïste à l'Islam en prouvant le contraire. Vains efforts, ils n'ont abouti qu'à des puérilités basées sur leur prétention de savoir l'arabe mieux que tous les Arabes du passé, du présent et de l'avenir.

En voici deux exemples : au lieu de traduire la phrase qui précède les sourates du *Corane* de la façon suivante : « Au nom d'Allah le *Clément,* le Miséricordieux ! » c'est-à-dire de la façon dont elle est comprise par tous les Arabes depuis l'hégire, ils s'amusent à faire du qualificatif *rahmane,* c'est-à-dire *Clément,* un nom propre ; ils traduisent : « Au nom du Dieu *Rahmane,* le Miséricordieux ! » et ils s'écrient triomphalement : « Il y a deux divinités dans le

Corane, le dieu Rahmane et le dieu Allah[1] ! »

Ensuite, au lieu de traduire un verset, plusieurs fois répétés dans le *Corane,* de cette façon : Allah ordonna aux Anges « *de se prosterner* devant Adam ! » (*El Corane,* II, 32 ; VII, 10 ; XVII, 63 ; etc.), c'est-à-dire de *s'incliner devant la supériorité d'Adam,* comme tous les Musulmans le comprennent depuis qu'il a été révélé, nos savants islamophobes traduisent : Allah ordonna aux Anges : « *d'adorer* Adam », ce qui est un contresens inadmissible au point de vue de la langue, et une stupidité à tous les autres points de vue. Mais cela leur permet de s'écrier : « Voyez ! Dans le *Corane,* ce n'est pas Allah seul qui est adoré ! » Et cela permet aussi au missionnaire S. W. Zwemmer cette réflexion : « Dans le *Corane,* Allah lui-même n'est lié par aucun idéal de justice. Par exemple : adorer une créature est une abomination, et pourtant Allah punit Satan de n'avoir pas voulu *adorer* Adam ![2] » Faut-il que l'Islam soit divin pour que ses ennemis en soient réduits à de si pitoyables arguments !

Il est pourtant une offensive beaucoup plus dangereuse que certains Orientalistes viennent de

1. Le qualificatif *Rahmane* étant l'un de 99 qualificatifs appelés « Noms d'Allah », ces Orientalistes pourraient donc, s'ils continuaient dans cette voie, attribuer à l'Islam 99 divinités !

C'est exactement comme si l'on faisait des qualificatifs : Éternel, Créateur, Tout-Puissant, etc., des noms de dieux distincts dans le christianisme.

2. S. W. Zwemmer, *L'Islam* (p. 135).

déclancher : ils ont déclaré la guerre à l'écriture arabe et, prétextant l'intérêt qu'ils éprouvent pour la race arabe, ils veulent lui faire cadeau, en échange, des caractères latins qu'ils représentent comme beaucoup plus pratiques.

Nous avons eu la joie de constater le *tolle* d'indignation qu'une pareille idée a soulevé en Orient. Mais nous faisons appel à tous les amis du beau, sans distinction de races ou de religions, pour huer ces Orientalistes qui, *par haine du Corane*[1] premier inspirateur de l'inégalable calligraphie arabe, ont conçu un projet aussi sacrilège.

L'écriture arabe est peut-être le système décoratif le plus merveilleux que l'homme ait imaginé ; il est le seul dont on puisse, sans exagération, dire qu'il possède une âme ; à l'égal de la voix humaine, il exprime la pensée. N'empruntant rien au monde extérieur même le plus stylisé, il s'apparente ainsi avec la musique et semble une sténographie des mouvements les plus intimes du cœur.

Voyez ces lettres qui s'élancent de droite à gauche en rapides horizontales, puis, comme sous l'impulsion d'une vie intérieure, se roulent sur elles-mêmes en courbes discrètes ou passionnées,

1. Ils savent en effet qu'ils porteraient un coup grave au *Corane*, s'ils arrivaient à supprimer les caractères admirables avec lesquels il fut écrit dès sa révélation. Que diraient les catholiques si l'on supprimait le latin d'église sous prétexte qu'il n'est pas très pratique?

puis se redressent, pour s'arrêter subitement figées ou perpendiculaires, orgueilleuses. Elles reprennent bientôt leur course effrénée, déroulant leurs entrelacs, se chevauchant les unes les autres avec une délicieuse fantaisie et entraînant l'imagination vers des rêves éperdus. Il n'est pas nécessaire d'être un arabisant émérite ou un graphologue subtil pour jouir de la pure distinction de leurs formes ou de l'intense émotion de leurs courbes ; toute âme d'artiste pénétrera sans efforts les secrets de leur âme.

Cet art de la calligraphie arabe, qui n'a pas de précédent, qui est né de l'Islam et qui matérialise l'idéal de sa nation, plia ensuite sous son joug presque religieux tout ce qui était destiné à le supporter ou à l'encadrer, c'est-à-dire l'architecture et les autres systèmes décoratifs en les obligeant à épouser le style de ses formes.

L'écriture arabe est la mère de tous les arts musulmans, et c'est cette mère admirable que ces Orientalistes veulent assassiner !

Amateurs amis du beau, dressez-vous et, à l'égal des Musulmans, maudissez ceux qui s'attaquent à une écriture d'une telle beauté et veulent la remplacer par les froids caractères latins au moment même où la mode européenne en est dégoûtée et cherche à les modifier, chose étrange, en y introduisant des procédés empruntés à l'écriture arabe : suppression des majuscules, coupure des mots par les lettres O ou S écrites de

travers; courbes de la lettre S remplacées par un simple trait, comme dans la lettre Sin en Orient; pleins et déliés intervertis de leur ordre habituel, imitation des anguleux et décoratifs caractères koufiques, etc.

Mais laissons le côté esthétique qui, dans les préoccupations modernes, passe toujours en dernier, et examinons le côté pratique sur lequel s'appuient les Vandales.

Nous ne pouvons juger des résultats pratiques obtenus en Turquie par l'adoption des caractères latins, car nous ignorons la langue turque. Mais nous ferons remarquer que ce pays n'a fait que changer des caractères d'écriture empruntés à un étranger pour des caractères empruntés à d'autres étrangers, tandis que l'écriture arabe est née de l'âme même de la langue arabe. Et l'écriture si raffinée d'une langue si raffinée est irremplaçable, à tous les points de vue.

Pas plus que les caractères latins, les caractères arabes ne sont exempts de défauts au point de vue pratique. Mais ils possèdent de très nombreux avantages dont l'étude dépasserait le cadre de ce chapitre.

Signalons néanmoins cette inappréciable supériorité au point de vue pratique : l'arabe, s'écrivant de droite à gauche, suit le mouvement naturel de la main; par suite, la fatigue et l'énervement sont beaucoup moindres, et la crampe des écrivains est moins à redouter que dans l'écriture

latine, allant de gauche à droite, à contre-sens du mouvement naturel de la main. *En un mot, l'écriture arabe est faite pour les droitiers, et l'écriture latine, pour les gauchers.* Un artiste latin de génie, Léonard de Vinci, l'avait compris, puisqu'il écrivit ses manuscrits de droite à gauche, dans le même sens que les Arabes [1].

Signalons aussi cette incontestable supériorité au point de vue de la compréhension rapide de la phrase arabe : dans l'écriture arabe, les voyelles ne sont indiquées que par des signes fréquemment omis ; c'est peut-être un défaut ; mais il en résulte, en compensation, un avantage énorme : les trois lettres consonnes de la racine, qui ont une importance capitale, sautent immédiatement aux yeux, et la compréhension générale de la phrase est, pour ainsi dire, instantanée, tandis que, dans les transcriptions en caractères latins extrêmement pédantes et compliquées [2], sorties de l'imagination de ces Orientalistes, les trois lettres de la racine sont tellement noyées au milieu des autres, qu'il faut un long effort d'attention pour les découvrir.

Remarquons enfin que les caractères latins

1. Pour entraîner la plume de gauche à droite, les tendons du pouce, ceux du dos de la main et les muscles du poignet sont obligés à des contractions très pénibles, tandis qu'ils n'ont aucun effort à faire pour diriger la plume de droite à gauche.

2. Pour remplacer les treize lettres de l'alphabet arabe qui manquent dans l'alphabet latin, ils ont recours à des points, des accents et des signes variés, qui réalisent le « summum » de l'incommodité.

garderont toujours, pour les Arabes, un peu des intonations si différentes entre elles des langues européennes qu'ils auront apprises, tandis que les caractères arabes ont été créés directement sur les sons émis par la voix des Arabes.

En réalité, il est aussi absurde de vouloir remplacer les caractères arabes par des caractères latins, pour écrire l'arabe, qu'il le serait de remplacer les caractères latins par des caractères arabes pour écrire le latin.

Islamophobie cléricale. — L'aide inespérée de savants oublieux des principes de la science impartiale a comblé de joie les missionnaires, qui, de leur côté, ont redoublé d'ardeur prosélytique.

Voici l'appel à la guerre contre l'Islam lancé par le missionnaire S. W. Zwemmer :

« Il faut conduire l'offensive avec tact et sagesse, mais il faut la pousser vigoureusement. Il faut que de l'Est à l'Ouest, et du Nord au Midi, l'Église mobilise toutes ses forces et les enrôle sous la bannière de son chef... Les champs sanglants de l'Afrique et de l'Asie attendent de nouveaux martyrs ! » (S. W. Zwemmer, *L'Islam*, p. 295).

Malgré tous leurs efforts et tous les millions dépensés pour leur prosélytisme, les missionnaires n'ont obtenu aucun résultat, si ce n'est celui de compromettre la paix du monde par les colères qu'ils soulèvent et de porter atteinte à la loyauté et à l'influence en Orient des nations colonisa-

trices auxquelles ils appartiennent et qui se sont engagées à respecter l'Islam [1].

Aussi, comme conclusion, nous invoquerons la miséricorde du Seigneur Compatissant et Généreux pour qu'Il fasse disparaître des cœurs tout esprit de sectarisme incompréhensible à notre époque de progrès.

Et nous souhaiterons que l'humanité adopte pour règle les paroles les plus admirables comme tolérance et comme sagesse et les plus propres à assurer la paix du monde qu'elle ait jamais entendues : « Pas de contrainte en religion » (*El Corane*, II, 257). — « A vous votre religion, et à moi ma religion. » (*El Corane*, CIX, 6).

1. Un Orientaliste, très catholique, le comte Henry de Castries, a lumineusement démontré la cause de ces échecs par l'observation suivante : « Il est très difficile, sinon impossible, de se faire une idée exacte de ce que pourrait être l'état d'âme d'un Musulman évangélisé par un chrétien ; on n'en aurait qu'une image approchée en se représentant les sentiments d'un chrétien éclairé qu'un idolâtre chercherait à convertir à ses superstitions grossières. » (Comte HENRY DE CASTRIES, *L'Islam*, p. 212).

Les Musulmans n'importunent jamais les « Gens du Livre », c'est-à-dire les Juifs et les Chrétiens, avec leur prosélytisme.

L'orientaliste Dinet peut affirmer que jamais un Musulman ne fit la moindre tentative pour le convertir. S'il est venu à l'Islam, c'est de lui-même, après trente années d'études, de méditations et de contemplation. A leur tour, les Musulmans n'ont-ils pas le droit de demander que les missionnaires les laissent tranquilles, eux et leurs familles, et surtout leurs enfants?

APPENDICE



« Il ne convient pas que les *Associateurs* [1] visitent les mosquées d'Allah. »

(*El Corane*, IX, 17.)

CHAPITRE I

OBSERVATIONS SUR PLUSIEURS RÉCITS DE PÈLERINAGE A MEKKA

Le pèlerinage de Mekka a été décrit en détail par quelques Européens convertis à l'Islam ou ayant affirmé par serment leur conversion à l'Islam, car aucun d'eux n'a pu accomplir ce voyage sans être reconnu.

Les meilleures de ces descriptions sont celles du Suisse Burckhardt et de l'Anglais Burton. On vante aussi celle du docteur hollandais Snoucke Hurgronje : mais, n'ayant pas lu son

1. Les « Associateurs » sont ceux qui ajoutent quoi que ce soit à l'unité absolue de Dieu.

livre écrit en allemand, nous ne pouvons en parler.

Burckhardt : *Voyages en Arabie.* — Le pèlerinage de Burckhardt date de 1814. Les descriptions de ce voyageur sont consciencieuses, minutieuses, et elles restent encore suffisamment exactes aujourd'hui malgré les changements qui se sont produits depuis cette époque. Ce qu'on peut leur reprocher, c'est d'être un peu froides ; l'auteur est plus préoccupé de mesurer les dimensions du temple et d'en compter les colonnes que d'admirer les grandioses cérémonies qui s'y déroulent.

Burckhardt fut obligé de protester avec énergie auprès du Pacha Mohammed Ali, qui doutait de la sincérité de sa conversion et lui refusait l'autorisation d'entrer à Mekka ; puis il réussit à le convaincre (t. I, p. 95-96). Il est donc impossible à ce voyageur de prétendre qu'il est passé inaperçu.

Burton : *Pilgrimage to Al Madina and Mecca.* — Burton, qui est un Orientaliste de la plus haute valeur, a cette prétention, et il s'efforce de persuader à ses lecteurs que sa qualité d'Européen n'a été soupçonnée par personne pendant son pèlerinage, grâce à sa connaissance prodigieuse des langues et des coutumes de l'Orient et des dogmes de l'Islam et à la perfection de son déguisement singulièrement compliqué ; il se faisait passer pour un derviche afghan, né en dehors de son pays et en ignorant la langue.

Mais celui qui a tant soit peu l'expérience des mœurs de l'Orient éprouve à la lecture du livre de Burton une impression toute différente, basée sur les demi-aveux de l'auteur et sur maints incidents de son voyage.

Ainsi, il est obligé de reconnaître qu'avant son départ du Caire, son domestique, le boy Mohammed « déclara que le soi-disant Hadj (c'est-à-dire Burton) n'était qu'un des infidèles de l'Inde. » (Et il voyait juste, Burton étant un officier de l'armée des Indes.) Heureusement pour ce dernier, le cheïkh Hamed, qui comptait être son compagnon, son guide et son débiteur pendant le pèlerinage, jura que la lumière de l'Islam éclairait son visage et que, par contre, le boy Mohammed était un va nu-pieds, un hibou, un fakir, etc., pour oser suspecter la foi d'un frère croyant.

Le boy Mohammed n'insista pas pour le moment, se promettant bien d'exploiter sa découverte au moment voulu. Et cela ne tarda point ; Burton avait repoussé énergiquement les offres de service de ce jeune vaurien qui était né à Mekka, qui cherchait à s'y faire rapatrier aux dépens d'un riche pèlerin et qui avait jeté son dévolu sur lui. Burton croyait s'être débarrassé de cet indésirable domestique ; mais après son départ du Caire, à la première étape, il vit le boy Mohammed, qui l'y avait précédé, se dresser devant lui, faire agenouiller son chameau, l'aider

à descendre de sa selle, s'emparer de toutes ses affaires pour les mettre en ordre, préparer sa nourriture et son coucher, etc., comme si cela était convenu entre eux depuis longtemps.

Burton, craignant un éclat qui eût excité la méfiance de ses compagnons, fut obligé de se laisser faire et d'accepter les services et même, ajouterons-nous, la protection du boy Mohammed qui, depuis ce moment, se porta garant de l'orthodoxie musulmane de son maître. Et cela dut mettre à une rude épreuve l'orgueil britannique de celui-ci.

Nous devons reconnaître que le boy Mohammed lui fut suffisamment dévoué et lui facilita considérablement son voyage ; il y trouvait tant d'avantages : il se faisait rapatrier, nourrir et habiller par son patron, qu'il logea chez sa mère à Mekka et qui, par sa science réelle dans les discussions théologiques, lui faisait honneur dans tous les milieux. Mais, lorsqu'il eut exploité tous ces avantages jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'heure de la séparation à Djedda, alors il lui tourna froidement le dos, en faisant semblant de découvrir ce qu'il savait depuis la première heure et en déclarant avec mépris et colère à un serviteur hindou de Burton : « Ton maître est un sahib de l'Inde, il s'est moqué de nos barbes ! »

Voilà ce que nous lisons entre les lignes dans le livre de Burton, et l'expérience que nous venons de faire nous-mêmes pendant le pèlerinage nous

confirme pleinement dans notre opinion : au milieu de la foule des fidèles, composée d'éléments disparates, où l'on rencontre des visages roses, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, un européen sachant suffisamment l'arabe et connaissant les gestes de la prière passerait inaperçu ; mais, comme il y a des pèlerins de tous les pays de l'Islam, sans exception, il serait obligé de fréquenter ceux du pays dont il porte le costume et dont il se réclame, et ceux-ci ne tarderaient pas à découvrir sa supercherie. Si, au contraire, il cherchait à les éviter, il deviendrait encore plus suspect à tout le monde et il serait immédiatement démasqué. Il est donc indispensable pour un Européen d'être protégé par un groupe de pèlerins connaissant la sincérité de sa conversion et répondant de lui.

Burton, malgré son génie d'Orientaliste islamisant, n'aurait pu réussir son pèlerinage sans la protection de ses compagnons de voyage et surtout sans celle de son domestique, le boy Mohammed.

Après cette légère critique, nous tenons à déclarer que le livre de Burton est du plus haut intérêt ; à notre avis, aucun Orientaliste n'a aussi bien compris les qualités de la race d'où sortit le Prophète, et aucun n'a aussi profondément ressenti le charme ensorcelant de la poésie arabe.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques lignes du chapitre qu'il lui consacre :

« La poésie arabe, dit-il, est la *poésie même*; la poésie européenne est une description poétique... Le langage, suivant la pensée comme une épouse fidèle et libéré de cet encombrement de particules qui alourdissent nos langues modernes, laisse un vague mystérieux dans les rapports des mots entre eux, et ce vague augmente le sentiment, sinon le sens du poème. Des synonymes variés, d'un sens profond et extrêmement subtil, sont employés adroitement, tantôt dispersés de façon à vous étonner par leur précision, tantôt produisant l'effet d'une étoile autour de laquelle graviteraient des satellites dans la pénombre. Enfin, pour abréger la description, il y a dans les langues sémitiques une abondance de rimes qui permet au poète une liberté et un choix illimités. De là, le fait qu'un étranger parlant arabe devient poète aussi naturellement qu'il serait spirituel en parlant français et philosophe en parlant allemand. Mohammed Ed Damiri a dit très justement : « La Perfection s'est fixée en trois choses : l'esprit des Français, la main des Chinois et la langue des Arabes. »

Mais revenons à notre sujet du pèlerinage et citons la réponse que fit Burton à ses compatriotes qui lui reprochaient d'avoir prié et de s'être prosterné devant la Kâaba : « Il y a, dit-il, de très honnêtes gens qui pensent que l'Islam, par ses principaux dogmes, est plus près de la foi du Christ que ne le sont les modifications de saint

Paul et de saint Athanase, lesquels ont divisé l'esprit indo-européen en catholiques romains, grecs, russes, en luthériens et en anglicans. Les disciples du docteur Daniel Shenkel (*Esquisse du caractère de Jésus*, LONGMAN, 1869) l'admettent sans difficulté, et, en fait, après ma visite à Mekka et à la ville anglo-arabe d'Aden, avec ses prêtres de l'ordre de Melchissédec, je conclus que les Musulmans sont plus tolérants, plus éclairés, plus charitables, que beaucoup d'associations chrétiennes qui s'attribuent à elles-mêmes toutes ces qualités. » Citons pour terminer son appréciation sur le style du Corane : « Il est inimitable, dit-il, aucun humain ne peut l'imiter. »

Si un Orientaliste de génie tel que Burton n'a pas pu passer inaperçu à Mekka, que penser des autres voyageurs qui ont émis cette prétention pour eux-mêmes?

LÉON ROCHES : *Dix ans à travers l'Islam.* — Dans son livre intitulé : *Dix ans à travers l'Islam,* Léon Roches nous donne le récit d'une mission en Orient et à Mekka, dont il fut chargé par le maréchal Bugeaud en 1841.

Il nous est difficile de juger son voyage d'après les descriptions qu'il nous donne de Mekka et d'El Madina, car elles ne sont pas de lui. Bien qu'il affirme solennellement, à maintes reprises, que tout ce qu'il écrit est la reproduction exacte et exclusive des notes qu'il prenait chaque soir, il nous a été impossible de découvrir, dans tout

son récit, un seul détail descriptif, géographique, ethnographique, historique, une seule observation, un seul nom d'étape qui ne fût indiscutablement, entièrement et exclusivement copié dans le livre de Burckhardt[1].

Il n'y a de Léon Roches que quelques aventures du genre de celles qu'il nous raconte d'une façon ultra-fantaisiste dans la partie algérienne de son livre, un discours invraisemblable adressé par lui au Grand Chérif; une réponse encore plus invraisemblable du Grand Chérif et un énorme contre-sens qu'il ajoute à la description du tombeau du Prophète, entièrement copiée, comme toujours, sur celle de Burckhardt, bien qu'il dise : « Ce sont les explications de notre mezouar et celles plus précieuses encore de mon cher compagnon le muphti que je rapporte ici en faisant la description de la mosquée (du Prophète), où nous sommes restés plus de six heures consécutives[2] ! » (p. 283).

Voici la phrase qu'il commet l'imprudence d'ajouter à la description qu'il a prise à Burck-

1. Même pour son voyage de vingt-quatre étapes entre Suez et Yambo, Léon Roches emprunte les rares détails qu'il nous en donne à Burckhardt, qui n'a pas suivi cette route et qui ne la décrit que par renseignements.

2. Il invente aussi que, étant entré dans le couloir qui sépare la grille du mur de la chambre mortuaire, et ayant soudoyé un gardien il souleva le voile et, que, par une petite fenêtre, il aperçut les trois tombes, dont il nous donne une description empruntée, comme toujours, à Burckhardt. Or il se vante d'une chose impossible, puisqu'il n'existe aucune fenêtre dans les murs de la Hodjra.

hardt : « L'enceinte grillée se nomme *El Hedjera* (abitus) en souvenir de la *fuite* du Prophète. De là vient le mot *hégire* ! » (ère musulmane) (p. 284).

Le malheureux ! Il aurait dû consulter « son cher compagnon le muphti » qui lui aurait appris que le mot « Hedjera » ou plus correctement « Hodjra » signifiant *chambre* (celle où se trouve le tombeau du Prophète), n'a aucun rapport ni comme orthographe, ni comme racine, ni comme sens, avec le mot *hidjra* signifiant *émigration, hégire*.

A. Le Boulicaut : *Au pays des mystères. Pèlerinage d'un chrétien à La Mecque et à Médine.* — Dès les premières pages de son livre, M. A. Le Boulicaut tient à nous donner la transcription de la prière arabe, « parce que, dit-il, on ne la trouverait sans doute nulle part ailleurs » (p. 8).

En effet, bien que cette prière soit connue du dernier des arabisants, nulle part ailleurs on ne la trouverait transcrite de cette façon, c'est-à-dire émaillée d'une vingtaine de barbarismes de première grandeur [1].

M. Le Boulicaut commet ainsi la maladresse de nous prouver qu'il était complètement inca-

1. Le nombre et la qualité de ces barbarismes excluent l'idée qu'ils pourraient être dus à des erreurs d'impression. D'ailleurs, l'orientalisme exagérément « montmartrois » des discours dont l'auteur prétend nous donner la traduction nous apporte une preuve nouvelle et décisive de son ignorance complète du parler des Arabes.

pable de soutenir la moindre conversation en arabe ; mais cela ne l'empêche pas de prétendre qu'il a pu discuter, pérorer avec les Bédouins et les Cheïkhs les plus fins et les plus malins et qu'il est passé partout, absolument insoupçonné !

Nous ne nous attarderons pas à relever les erreurs, les fantaisies et les impossibilités de tous genres que nous rencontrons à chaque ligne de cet ouvrage, car nous aurions l'air de le prendre au sérieux. Nous n'en aurions même jamais parlé, si sa dédicace à un académicien célèbre n'avait attiré sur lui notre attention.

GERVAIS COURTELLEMONT : *Mon voyage à La Mecque.* — Le photographe Gervais Courtellemont fit en 1896 un voyage à Mekka. La réalité de son voyage fut discutée à Alger. Son livre ne nous a pas fourni de preuves décisives dans un sens ou dans l'autre. D'ailleurs ce voyage, exécuté en dehors de l'époque du pèlerinage, perd presque tout son intérêt. La vallée de Mina, par exemple, que l'auteur nous décrit alors qu'elle est vide de ses deux cent mille pèlerins, n'offre plus aux regards qu'un site désertique assez banal.

Mais le livre de Courtellemont ne contient aucune de ces erreurs monstrueuses dont fourmille le livre du précédent voyageur, et il est écrit dans un excellent esprit, plein de sympathie et de respect pour l'Islam. Et cela est si rare aujourd'hui, qu'il faut en savoir gré à l'auteur et l'en féliciter.

Pour clore ce chapitre, nous croyons intéressant de reproduire l'opinion de l'explorateur anglais Palgrave sur les Européens qui accompliraient le pèlerinage sans être sincères : « Feindre une croyance religieuse qu'on ne partage pas, accomplir avec une exactitude scrupuleuse, avec une ferveur affectée, des pratiques qu'au fond du cœur on trouve ridicules, faire des actes les plus sacrés et les plus solennels du culte que l'homme rend à son Créateur, une bouffonnerie odieuse et préméditée, une telle conduite révolte les âmes honnêtes. » Et ce voyageur se moque de ceux qui, prétendant être passés insoupçonnés, « sont revenus se vanter de leur succès imaginaire et railler agréablement les Musulmans crédules ». Mais, ajoute-t-il, « j'ai de bonnes raisons pour croire que leur déguisement n'a pas fait autant de dupes qu'ils l'imaginent. J'ai entendu plus d'une fois les habitants du pays même qu'ils avaient parcouru rire de ces faux derviches, dont la politesse orientale avait seule protégé l'incognito. »

1. Palgrave, *Une année dans l'Arabie centrale*, t. I, p. 227-229.

لسنا أصحاب مذهب جديد

« Nous ne sommes pas les adeptes d'une voie nouvelle. »
(Déclaration du malik Ibn Sâoud [1].)

CHAPITRE II

LE WAHABISME ET LA FAMILLE DE SAOUD (D'APRÈS BURCKHARDT, CHARLES DIDIER, PALGRAVE ET ADOLPHE D'AVRIL)

Des notions contradictoires et erronées ont été répandues sur les Wahabites et sur la famille de Sâoud, qui dominent aujourd'hui le Hidjaz, le Nedjed et la plus grande partie de l'Arabie. Nous pensons donc qu'il est utile de donner, dans notre ouvrage, un résumé des études qui en ont été faites et dont la plus importante et la meilleure est celle de Burckhardt.

Abd El Wahab, arabe instruit qui avait visité diverses écoles des principales villes du Levant,

1. Déclaration du malik Ibn Sâoud dans le discours qu'il prononça après le dîner offert par lui aux notables Musulmans, pendant le pèlerinage de 1929.

se convainquit par tout ce qu'il avait observé dans ses voyages que la religion primitive de l'Islam avait été corrompue et obscurcie par des abus.

Mais on ne fit aucune attention aux prédications d'Abd El Wahab jusqu'au moment ou, après avoir longtemps erré en Arabie, il se retira avec sa famille à Derâïeh. Mohammed Ibn Sâoud, qui était alors le principal personnage de cette ville devint son premier disciple et épousa sa fille. Mohammed Ibn Sâoud prit le titre d'émir ; mais sa troupe était si faible à cette époque qu'à la première escarmouche avec ses ennemis, il n'avait avec lui, paraît-il, que sept hommes montés sur des chameaux. Par des efforts persévérants, Abd El Aziz et Ibn Sâoud, fils et petit-fils de Mohammed, réussirent à porter leurs armes dans les coins les plus reculés de l'Arabie, et, pendant qu'ils propageaient leurs principes religieux, ils établirent une suprématie de pouvoir conforme à ces principes.

La doctrine d'Abd El Wahab n'était pas une nouvelle religion ; ses efforts ne tendaient qu'à réformer les abus chez les citadins et à répandre la foi épurée chez les Bédouins.

Partageant le sort ordinaire des réformateurs, il fut mal compris, et Ghaleb, le chérif de Mekka répandit avec adresse et sans relâche, le bruit que les Wahabites étaient des infidèles. Les pachas de Baghdad, de Damas et du Caire ne montrèrent

pas moins d'empressement à les représenter sous les plus noires couleurs.

Le petit nombre de Syriens et d'Égyptiens intelligents qui, ayant fait le pèlerinage, avaient eu l'occasion de causer avec les Wahabites instruits, étaient vraisemblablement convaincus que leur croyance était celle de l'islamisme et ils sentaient toute l'injustice de traiter les Wahabites d'infidèles. Mais le témoignage de cette minorité était inefficace au milieu de la clameur générale.

Dans le catéchisme que Sâoud distribua aux habitants de Mekka, lorsqu'il prit possession de cette ville en 1803, on ne trouve rien que ce que le Musulman le plus orthodoxe doit admettre comme vérités indiscutables.

Mais les Wahabites reprochaient aux Turcs et à certains autres Musulmans d'honorer le Prophète d'une façon qui approchait de l'adoration et d'en user de même envers la mémoire de leurs saints. Ils déclaraient que tous les hommes étaient égaux aux yeux de Dieu, que même les plus vertueux ne pouvaient être des intercesseurs auprès de Lui et que, par conséquent, c'était un péché d'invoquer les saints défunts et d'honorer leurs dépouilles mortelles plus que celles de toute autre personne.

Partout où ils portèrent leurs armes, ils détruisirent les dômes et les ornements des tombeaux, circonstance qui servit à enflammer le fanatisme de leurs disciples et à marquer une distinction

bien tranchée entre eux et leurs adversaires. Ils ne respectèrent que le dôme qui surmonte le tombeau du Prophète à El Madina.

Le Nedjed qui devint le siège principal de la puissance wahabite était divisé en un grand nombre de petits territoires et de villages totalement indépendants et constamment en guerre les uns contre les autres. Ce ne fut qu'après une longue et pénible lutte qu'Abd El Aziz étendit sa religion dans tout le Nedjed. Alors, étant devenu chef d'une province, il s'empara du pouvoir suprême. Vouloir asservir ses compatriotes eût été une tentative vaine ; il les laissa jouir de leur liberté, mais il les obligea à vivre en paix, à respecter la propriété et à obéir aux lois.

Sâoud, principal propagateur de la doctrine wahabite était le fils aîné d'Abd El Aziz, assassiné en 1803 par un Persan. Sa mère avait deux autres fils, Abd Er Rahman et Abd Allah.

En 1814, Sâoud mourut de la fièvre, à Derâïeh, et on peut attribuer à sa mort les malheurs qui, aussitôt après, fondirent sur sa nation.

On dit qu'il était très bel homme et avait une de ces physionomies magnifiques qui distinguent sa famille. Tous les Arabes et même ses ennemis vantent sa prudence dans les conseils et son habileté à décider les litiges ; il était très instruit dans la loi musulmane, et la rigueur de sa justice, quoiqu'elle déplût à beaucoup de chefs, le rendait cher à la grande masse des Arabes.

De sa première femme, il eut huit enfants ; un des plus âgés, Abd Allah, occupait la seconde place pendant la vie de son père et lui succéda après sa mort. On rapporte que, dès l'âge de cinq ans, Abd Allah galopait sur sa jument ; il passait pour doué de facultés intellectuelles d'un ordre supérieur et était estimé dans tout le désert pour sa libéralité et ses mœurs sociales. Il épousa une fille de la tribu de Zab dans la province de Hassa.

Sâoud eut de sa troisième femme trois autres fils. Il demeurait avec toute sa famille dans une grande maison bâtie par son père sur le penchant d'une montagne. Tous ses enfants avec leurs familles et tous ses frères avaient leur suite d'appartements séparés dans cette habitation. C'est là que les grands émirs et les chefs de tribus considérables étaient reçus. Le palais était constamment rempli d'hôtes. Sâoud donnait des audiences publiques tous les matins de bonne heure et le soir entre cinq et six heures.

Après souper, il rassemblait régulièrement tous ses fils qui se trouvaient à Derâïeh ; toutes les personnes qui avaient envie de lui faire la cour se joignaient à ce cercle de famille. Un des oûlémas lisait quelques pages du *Corane* ou des Hadits et expliquait le texte d'après les commentaires des meilleurs auteurs, et Sâoud terminait toujours l'assemblée en prenant le livre dont il interprétait chaque passage difficile. On dit qu'il égalait et

peut-être surpassait tous les oûlémas dans la connaissance des controverses religieuses et de la loi en général. Son éloquence était admirée universellement, sa voix était douce et sonore à la fois, ce qui faisait dire aux Arabes que toutes ses paroles allaient au cœur.

Sâoud était enflammé d'indignation quand un Arabe essayait de le tromper par un mensonge. Dans ces occasions, il prenait quelquefois un bâton et, de sa main, rossait l'imposteur ; mais il se repentait bientôt de son accès de colère, et priait toujours les personnes présentes d'intervenir et de l'empêcher de frapper quelqu'un, dès qu'on le verrait en courroux.

Il voulait que l'on restât assis quand il paraissait et, à ses *madjlis* ou assemblées du soir, chacun s'asseyait là où il pouvait trouver une place. Ses fils cadets étaient confondus avec la foule. En lui adressant la parole, on ne faisait usage d'aucun titre pompeux : le peuple disait simplement : « O Sâoud ! ô père d'Abd Allah ! » Dans son costume, Sâoud n'affectait pas de se distinguer des Arabes ; il portait une *abba*, une chemise et un keffié ; on dit pourtant qu'il choisissait ces objets parmi les plus beaux, qu'il était d'une propreté minutieuse et que son keffié était constamment parfumé avec de la civette.

La principale dépense de la maison de Sâoud était pour ses chevaux ; on dit qu'il possédait plus de deux mille de ces animaux. Il faut y ajou-

ter un grand nombre de delouls ou chameaux prompts à la course ; Sâoud possédait la meilleure race de l'Arabie.

Le nombre des personnes de sa maison qu'il nourrissait s'élevait à près de cinq cents.

Le gouvernement des Wahabites est une aristocratie à la tête de laquelle est placée la famille de Sâoud. Le chef des Wahabites peut paraître un maître absolu ; mais il connaît trop bien l'esprit de ses Arabes pour essayer de les gouverner despotiquement. La liberté des personnes est maintenue comme autrefois, et il semble qu'il administre la justice plutôt comme un chef puissant que comme le seigneur de l'Arabie. Et il a réussi à établir un ordre de choses également avantageux à la sûreté publique et aux intérêts privés.

Toutes les plaines et toutes les villes étaient autrefois plongées dans l'anarchie qui règne encore dans les tribus restées indépendantes des Wahabites ; Abd El Aziz et Sâoud enseignèrent à leurs Arabes à obéir à la loi, à maintenir la paix publique et à s'en rapporter dans leurs contestations à un tribunal sans jamais recourir aux armes ; et ils s'occupèrent à garantir le pays des voleurs, rendant les tribus responsables des vols commis sur leur territoire. Un *harami* ou voleur est obligé à restituer la chose volée ou sa valeur ; si le délit n'a pas été accompagné de violence, il n'encourt d'autre peine qu'une amende versée au Trésor. Dans le cas de violences graves

accompagnant le vol, le coupable a la main coupée.

Les vols publics et particuliers cessèrent presque totalement ; pour la première fois depuis le temps de Mohammed, un marchand isolé put traverser le désert d'Arabie avec une sécurité complète, et les Bédouins dormirent sans crainte que leur bétail fut emmené par des déprédateurs nocturnes.

Dans une querelle entre Arabes, si l'un d'eux tirait son poignard et blessait l'autre, Sâoud imposait une forte amende à tous les spectateurs pour avoir laissé les choses aller si loin.

Sâoud était reconnu comme un homme d'une justice incorruptible. Sa grande pénétration lui faisait découvrir les témoins qui prévariquaient et il les punissait d'une façon exemplaire.

Toutefois les châtiments qu'il infligeait n'étaient pas cruels, et on assure que, depuis la mort de son père, quatre ou cinq hommes seulement avaient été condamnés à mort à Derâïeh.

Sâoud avait formé des guerriers, les plus braves et les plus renommés parmi les Arabes, une garde de corps qu'il tenait constamment à Derâïeh et qui étaient les seules troupes permanentes de son armée. Cette garde, redoutée par tous les ennemis des Wahabites parce qu'elle n'a jamais manqué à sa haute réputation, accompagnait le chef dans toutes ses expéditions.

Indépendamment de ce corps, Sâoud prit avec

lui, à Derâïeh, des chefs de guerre des tribus bédouines, auxquels il confiait souvent le commandement de ses expéditions.

N'est-il pas curieux de constater que ce portrait des Wahabites et de leur roi datant de plus d'un siècle, correspond exactement à celui que l'on peut faire aujourd'hui de leurs descendants et du descendant de ce roi ?

Ghaleb, le chérif de Mekka, jaloux des progrès des Wahabites commença ouvertement les hostilités contre eux en 1793. Cette guerre dura jusqu'à la reddition de Mekka. En 1802, Otsman El Medhaïfé, allié des Wahabites, s'empara de Thaïf. En 1803, les Wahabites assiégèrent Mekka, coupèrent l'aqueduc d'Arafat et, au bout de trois mois, la ville affamée et privée d'eau se rendit. Ghaleb s'enfuit à Djedda et en mai 1803 Sâoud fit son entrée dans la Ville Sacrée. Les Mekkois se rappellent avec reconnaissance l'excellente discipline observée par les Wahabites en entrant dans la cité ; il n'y eut pas le moindre excès de commis ; le lendemain toutes les boutiques furent ouvertes par ordre de Sâoud ; tous les objets dont ses soldats avaient besoin furent payés argent comptant.

De Mekka, Sâoud tourna ses armes contre Djedda où Ghaleb s'était réfugié. Mais ne pouvant forcer les remparts, il se retira et se retourna vers le Nord. D'autres avantages suivirent : la tribu des Harb se soumit après une lutte difficile,

et, en 1804, El Madina se rendit à son tour.

En 1810, Sâoud jeta la terreur en Syrie en attaquant les environs de Damas avec six mille hommes ; dans l'espace de trois jours, il prit et pilla trente-cinq villages du Haourane et il revint avec un butin considérable.

C'est à cette époque que Mohammed Ali (Méhémet Ali), nommé par la Porte vice-roi d'Egypte à condition de reconquérir les villes sacrées, commença à préparer son expédition contre les Wahabites.

En 1811, une flotille de vingt-huit grands et petits bâtiments furent construits à Suez, et, pour faire passer des corps de cavalerie, les châteaux forts d'Adjeroud, Makhal, Akabas, Mouïlé et Oudjeh sur la route de terre furent réparés et fortifiés.

Ghaleb, qui avait fait sa soumission aux Wahabites et avait embrassé leur doctrine à contre-cœur, entendant parler de ces préparatifs considérables, entra en correspondance secrète avec Mohammed Ali et lui fournit traîtreusement tous les renseignements sur les forces des Wahabites, les dispositions des Bédouins à leur égard et la meilleure manière de les attaquer.

Cette guerre commencée en 1811 serait trop longue à raconter ici dans tous ses détails. A maintes reprises, les Wahabites remportèrent de brillantes victoires, à Djédeïdé, à Taraba, à Gonfodé, etc., mais ils avaient à faire à un ennemi

persévérant et décidé à vaincre. Mohammed Ali sut profiter de l'animosité du chérif Ghaleb contre les Wahabites et diviser ou acheter les tribus qui les soutenaient. Son courage, ses talents militaires et ceux des chefs de son armée tels que son fils Toussoun et Ibrahim Pacha finirent par triompher. Il reprit El Madina en 1812, Mekka en 1813, Thaïf en 1814, et, Sâoud étant mort en 1814, son fils Abd Allah qui lui succéda, oublia le sage conseil de ne jamais combattre les Turcs en plaine et subit, par cette erreur, de graves défaites à Kolakh, à Bissel, et à Chakra. Assiégé dans Derâïeh, sa capitale, par Ibrahim Pacha, il dut se rendre le 9 septembre 1818.

Cette malheureuse ville fut rasée de fond en comble et Abd Allah fut envoyé d'abord au Caire, où Mohammed Ali le traita avec honneur, puis à Constantinople où, en violation de ses serments, le sultan Mahmoud le fit décapiter sur la place de Sainte-Sophie.

Pendant de longues années, les Wahabites ne purent se relever du coup qui avait détruit leur capitale et renversé leur gouvernement. Mais, comme ils étaient fort nombreux en Arabie jusqu'aux frontières de Mascate, ils se réorganisèrent peu à peu sous l'habile direction de chefs descendants de la famille de Sâoud.

Palgrave, un voyageur anglais qui traversa leur pays en 1862-63, nous fournit sur eux et sur leurs chefs de nombreux renseignements, mais étant

donné le peu de confiance que l'on doit accorder aux récits de ce voyageur, empreints d'une islamophobie frénétique et contredits par tous les voyageurs sérieux tels que Huber et Philby, qui ont suivi les mêmes routes, nous ne les reproduirons pas. Nous nous contenterons de noter sa colère à la vue des succès politiques et militaires des Wahabites pour en conclure que leur puissance commençait à se rétablir.

Palgrave vit Derâïeh encore en ruines ; aujourd'hui, cette ville est ressuscitée ; l'Empire wahabite s'étend de la Syrie et de l'Iraq au Nord jusqu'au Yamen et à l'Oman au Sud, et du golfe Persique à l'Est jusqu'à la Mer Rouge à l'Ouest. Et c'est en quelques années seulement que cet énorme Empire a été réalisé par le roi actuel Abd El Aziz Ibn Sâoud, qui, comme son ancêtre, eut tout d'abord à lutter contre le chérif de Mekka, lequel s'était aliéné l'immense majorité des Musulmans par sa soumission à une puissance européenne [1].

1. Voici d'après la *Quibla*, (nº 555), journal officiel du Grand Chérif, l'article 2 du traité secret anglo-hidjazien :

« La Grande-Bretagne s'engage à protéger et à préserver le gouvernement du Hidjaz contre toute intrusion, de quelque nature qu'elle soit, menaçant sa paix intérieure ou l'intégrité de ses frontières, à tel point que, si un mouvement se produisait à l'intérieur dû soit aux intrigues des ennemis, soit à la jalousie des émirs, la Grande-Bretagne aidera le gouvernement précité, matériellement et moralement, à résister à ce soulèvement jusqu'à sa répression. »

En reconnaissance de l'acceptation de ce véritable protectorat de l'Angleterre sur les lieux sacrés, le Grand Chérif recevait

Voici les principaux passages de la proclamation qu'il adressa aux Musulmans de Syrie au moment où il s'apprêtait à attaquer ce chérif : « Vous savez que, depuis des centaines d'années nous avons en main, de père en fils, d'une façon indépendante et sans aucune contestation de la part de n'importe qui, les rênes du pouvoir dans le Nedjed et ses dépendances. Aucune puissance n'a la moindre autorité sur notre pays ; seule, une relation amicale, découlant des liens religieux, nous unissait au khalife des Musulmans à Constantinople. Au contraire, le Hidjaz et la Syrie appartenait à l'Empire ottoman.

« La guerre générale étant survenue et s'étant terminée par la dislocation de la nation et par le déchirement de l'unité de l'Islam, l'émir de Mekka la Vénérée a fait pendant ce temps ce que vous savez, ce qui ne nous aurait pas regardé si cet émir s'était contenté de le faire pour le seul Hidjaz. Mais cet émir a passé des conventions et pris des engagements par lesquels il a précipité dans la ruine la totalité des pays arabes. Ces pays sont le foyer de l'Islam ; et il les a vendus comme on vend une marchandise de rebut !

« Cela est une usurpation de sa part et un crime contre Allah et contre la Nation. Et où prenait-il ce droit, alors qu'il y a dans les pays arabes des

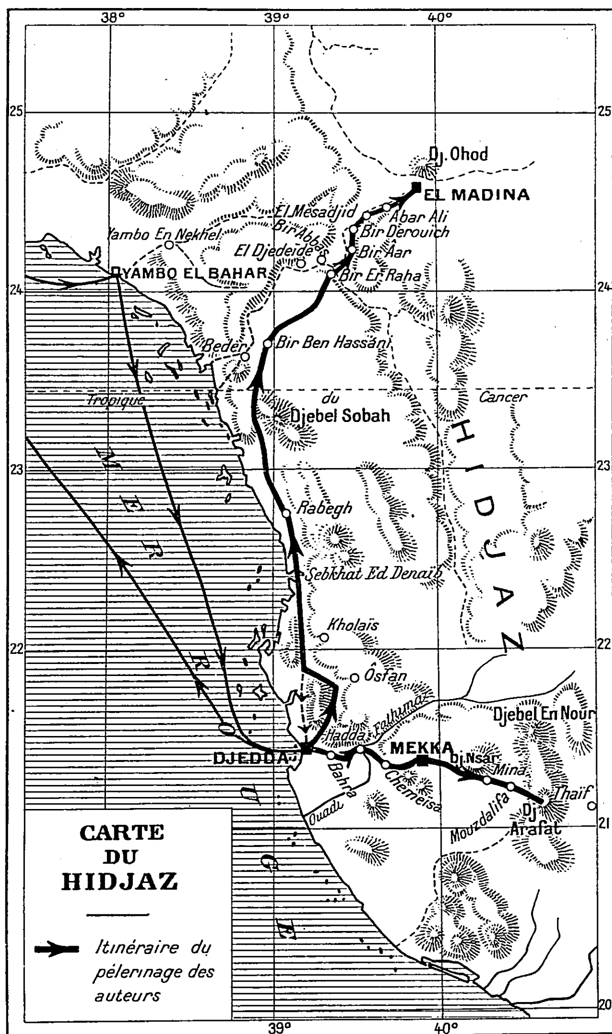
une pension de 400 000 livres par an (LORD CRAWDORD, *House of Lords*, 1922) (*Annuaire du Monde musulman*, p. 43, 1923).

royaumes indépendants ? En même temps que moi et mes deux frères en Allah, les vénérables Ibn Rachid et Ibn Sabah, tous les sultans d'Arabie sont des seigneurs et des chérifs dont la noble origine est plus authentique que la sienne.

« Aussi nous sommes-nous juré, nous « les unis par Allah et pour Allah », de ne pas cesser la lutte avant que le droit soit revenu à son véritable détenteur. Allah est témoin que nous ne faisons pas cela pour soutenir une puissance quelconque ou pour étendre notre royaume.

« Nous savons que cet émir publie contre nous des manifestes mensongers, nous accuse d'être des infidèles et nous appelle des Wahabites pour exciter les Musulmans contre nous et réunir une armée de croyants à l'aide de laquelle il nous attaquerait.

« Fils de Syrie ! Pareils à vous, nous sommes Musulmans, croyants, ayant foi en un Dieu Unique, embrassant la religion de Mohammed. Prenez garde que le chérif ne vous trompe, qu'il ne vous induise en erreur pour que vous lui donniez des soldats et de l'argent. Vous n'avez devant vous que vos frères en Allah ! Nous n'avons jamais été des ennemis, nous ne convoitons pas votre pays. Libre à vous de régler le sort de votre patrie. Laissez donc la lutte suivre son cours entre le chérif et nous. Et Allah décidera ! » Abd El Aziz Ibn Sâoud.


38°
39°
40°
25
24
23
22
21
20
Dj. Ohod
EL MADINA
El Mesadjid
Abar Ali
Bir Abbas
Bir Derouich
Yambo En Nekhel
El Djedeide
Bir Aar
YAMBO EL BAHAR
Bir Er Raha
Beder
Bir Ben Hassani
Tropique
du
Cancer
Djebel Sobah
HIDJAZ
MER ROUGE
Rabegh
Sebkhat Ed Denaïb
Kholaïs
Ôsfan
Fathmah
Djebel En Nour
Hadda
DJEDDA
MEKKA
Dj. Nsar
Bahra
Mina
Chemeisa
Thaïf
Ouadi
Mouzdalifa
Dj Arafat
CARTE DU HIDJAZ
Itinéraire du pélerinage des auteurs

Et Allah a décidé : « L'aide vient d'Allah et la victoire est prochaine. » (*El Corane*).

Le chérif est en fuite et le malik Ibn Sâoud réorganise le Hidjaz. Qu'Allah prolonge sa vie et sa puissance !

Bou Sâada, le 6 Rabiâ Et Tsani 1348
(le 30 septembre 1929).

EL HADJ NACIR AD DINE.
E. DINET.

EL HADJ SLIMAN BEN IBRAHIM BAÂMER.

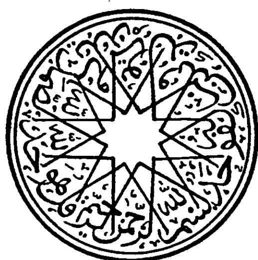


TABLE DES ILLUSTRATIONS

PORTRAIT DES AUTEURS. Frontispice.

PLANCHE I

DJEDDA : LE DÉPART DES CARAVANES, LA NUIT.................................. 16

PLANCHE II

PRIÈRE DE L'AUBE, DANS LA MOSQUÉE DU PROPHÈTE, A EL MADINA............. 50

PLANCHE III

LE THOUAF AUTOUR DE LA KAABA, LE MATIN.. 74

PLANCHE IV

LE SAI : LES PÈLERINS A MÉROUA........ 84

PLANCHE V

LA PRIÈRE DU MOGHREB AU COUCHER DU SOLEIL, AUTOUR DE LA KAABA...... 100

PLANCHE VI

LE MONT ARAFAT LE IXe JOUR DU MOIS DE DZOU'L HIDJA........................ 128

PLANCHE VII

LE DJEBEL NOUR (MONTAGNE DE LA LUMIÈRE OU LE PROPHÈTE REÇUT LA PREMIÈRE RÉVÉLATION................. 144

PLANCHE VIII

CAMPEMENT DES PÈLERINS, LA NUIT, A MINA 152

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 9

CHAPITRE I

DE BOU SAADA A DJEDDA................. 13

CHAPITRE II

EL MADINA EL MENOUORA................ 33

CHAPITRE III

MEKKA EL MEKERREMA.................. 73

CHAPITRE IV

LE MONT ARAFAT.......................... 123

CHAPITRE V

LA VALLÉE DE MINA....................... 139

CHAPITRE VI

RETOUR A MEKKA......................... 147

CHAPITRE VII

DE DJEDDA A BEYROUTH................. 157

CONCLUSION 167

APPENDICE.................................. 185

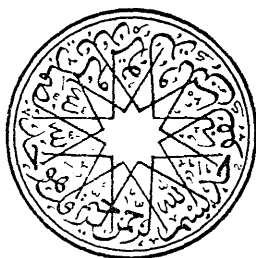
CHAPITRE I

OBSERVATIONS SUR PLUSIEURS RÉCITS DE PÈLERINAGE A MEKKA............... 187

CHAPITRE II

LE WAHABISME ET LA FAMILLE DE SAOUD (D'APRÈS BURCKHARDT, CHARLES DIDIER, PALGRAVE ET ADOLPHE D'AVRIL) 199

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.).
26666 - 2 - 1930




UNIVERSITY OF CHICAGO
19 628 536

